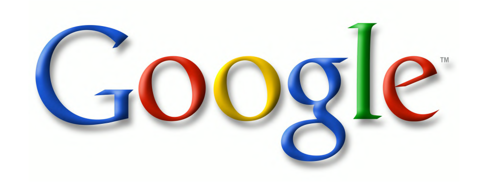
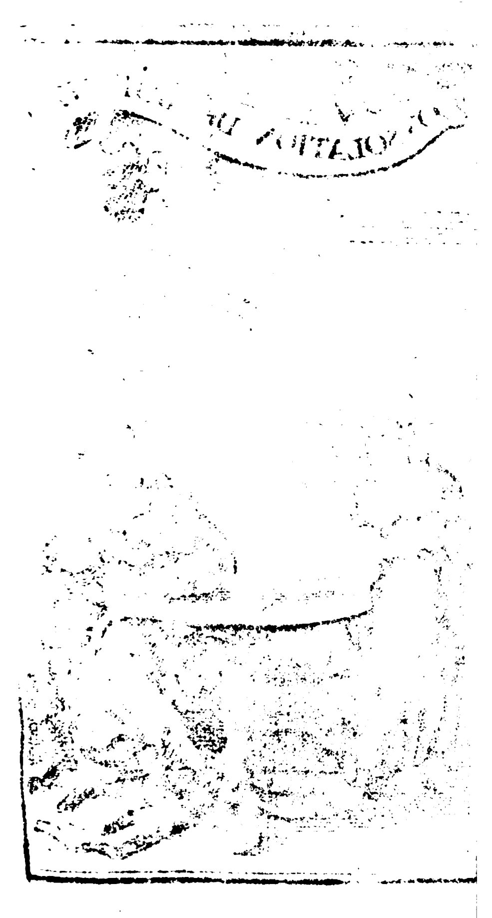







CONSOLATION DE BOECE

# LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

TRADUITE DU LATIN

# DE BOECE.

*Nouvelle Edition corrigée.*




Chez *Etienne Loyson*, au Palais, à l'entrée de la Gallerie des Prisonniers, au Nom de Jesus.

*Avec Aprobation.*

---

Et se vend

A BRUXELLES,

Chez JEAN DE SMEDT, à la Conversion de S. Augustin, 1711.



# PREFACE.

*SI l'on est obligé d'avoir de l'estime pour tous les Ouvrages des Grands Hommes, on doit avoir du respect & de la vénération pour ceux qu'ils ont composés les derniers. L'Esprit ne fait jamais de plus nobles efforts, que lors qu'il est près d'obtenir la liberté qu'il a tant de fois désirée, parce qu'il agit d'une maniere plus conforme à la vie dont il va joüir, qu'à celle qu'il va quitter. Boëce qui se montre également subtil, éloquent, & solide en tous ses Traités, se surmonte lui-même dans le Livre de sa* Consolation, *que les Sçavans ont toûjours considéré comme son Chef-d'œuvre. Il n'y paroît*

*malheureux, qu'afin de prouver que l'Homme ſage ne le peut être. Il n'accuſe la Fortune d'injuſtice à ſon égard, que pour faire voir qu'on doit regarder & ſes faveurs, & ſes diſgraces, avec la même tranquillité d'eſprit; & il n'y repréſente la force, l'éclat, le triomphe, & le plaiſir des Méchans, que pour nous convaincre de leur foibleſſe, nous montrer la vanité de leur grandeur, nous faire voir que leur pompe qui nous éblouït n'eſt qu'imaginaire, & nous rendre témoins de leur véritable malheur.*

*Tout ce qui peut ſervir à l'eſtime d'un Livre, ſe trouve dans le ſien. Le ſujet en eſt extrêmement bien choiſi; celui qui le traite eſt recommandable par ſa Vertu, par ſa Dignité, par ſa Nobleſſe, & par ſa Science; & la maniere dont il écrit eſt tout-à-fait agréable par la ſolidité de ſes raiſonnemens en Proſe, & par la délicateſſe de ſa Poëſie.*

*Cet Illuſtre Perſonnage étoit ſorti des Aniciens & des Manliens, qui ſelon Saint Jerôme, ou furent tous Conſuls, ou meri-*

*meriterent de l'être La prudence & la pieté du Grand Anicius Probus, un des Ancêtres de Boëce, parut dans le choix qu'il fit de S. Ambroise pour le Gouvernement de trois Provinces; & lors qu'il lui recommanda d'agir plûtôt en Evêque qu'en Juge, il fit voir que l'amour de la Justice Chrétienne le touchoit plus vivement que celui de la Justice Civile. Son Fils de même nom que lui, fut si renommé par tout l'Univers, que deux Seigneurs Persans vinrent des extrémités de l'Orient pour avoir le bonheur de le connoître; & que ceux que le désir de voir la grandeur de Rome n'avoit pû faire sortir de leur Patrie, la quitterent avec plaisir pour voir un Citoien de Rome. S. Augustin se sert de l'exemple d'un Theodore Manlius, qu'il apelle un Homme très-relevé par son Esprit, par son Eloquence, par son Jugement, & par sa Noblesse, pour prouver que la Posterité n'auroit pas sujet de mépriser le Siécle auquel il vivoit, puis qu'il avoit produit une Personne Consulaire qui*

*possedoit tant de rares qualités. Enfin les Ouvrages des Peres Latins du 4. & du 5. Siécle sont remplis des loüanges de ces deux grandes Familles, & particulierement de celle des Aniciens, de laquelle sont sorties les Probes, les Faltonies, les Juliennes, & les Démétriades, encore plus illustres par leur pieté que par leur naissance.*

*Mais Boëce qui dit que s'il y a quelque chose qu'on doive priser dans la Noblesse, c'est l'étroite obligation qu'elle laisse aux Personnes nobles de ne point dégénérer de la vertu de leurs Ancêtres, n'a jamais prétendu tirer son éclat de la gloire de ceux qui l'ont précédé. On ne lui doit point chercher un sujet de loüange hors de lui-même, puis qu'il a des avantages qui lui sont propres: Et s'il croit que l'Homme sage doit mépriser les honneurs qu'on lui rend avec le plus d'équité, comme étant satisfait du témoignage de sa propre conscience, il refusera sans doute ceux qui ne lui sçauroient véritablement apartenir.*

*Ce Grand Homme nâquit environ quarante ans après que Rome fut prise par Alaric. L'Ecole d'Athenes admira la vivacité de son Esprit dès sa plus tendre jeunesse: Les plus habiles Orateurs de la Grece furent contraints de lui ceder le Prix de l'Eloquence; & ce qu'il y avoit de plus difficile dans la Philosophie des Académiciens & des Stoïques, ne servit qu'à faire davantage éclater la force & la netteté de son jugement. Les sentimens de Platon qui n'avoient rien de contraire aux Enseignemens du Christianisme, furent ceux qu'il embrassa, comme les plus conformes à son Esprit entierement dégagé des choses de la Terre. Il suivit en cela l'exemple de S. Augustin, dont Il avoit lû les Oeuvres avec une très-grande aplication, selon qu'il l'écrit à son Beaupere Symmaque.*

*Il ne fut pas plûtôt retourné dans sa Patrie, que les premiers du Sénat désirerent son Alliance. Elpis fut celle qu'il jugea la plus digne de son affection;*

*quoi qu'elle fût étrangere, parce qu'égalant les Filles Romaines en tous les avantages du Corps & de la Fortune, elle les surpassoit infiniment en toutes les perfections de l'Esprit. On chante encore aujourd'hui l'Hymne qu'elle fit à la louange des deux plus Illustres Défenseurs de l'Eglise; & celle que Rome jugeoit heureuse par le choix de Boëce, honora aussi ce Grand Homme par l'estime que l'on fit des Ouvrages qu'elle avoit composés.*

*Il eut d'elle deux Enfans, Hyppace & Patrice; & lors qu'il les vit élevés après lui à la Dignité Consulaire, il reconnut qu'Elpis étoit véritablement l'esperance de sa Famille, puis que ses deux Fils étoient celle de la Republique.*

*Ce fut en cette occasion qu'après avoir fait le Panegyrique des Vertus de Theodoric, il surpassa l'attente du Peuple par une telle profusion de richesses, que Rome n'en avoit jamais vû de plus grande dans ses anciens Triomphes; & que S. Fulgence s'y rencontrant, s'écria*

*que*

*que si la pompe de Rome étoit si grande, celle de la Jérusalem Céleste devoit être inconcevable.*

*Le Sénat dont Boëce avoit si bien maintenu l'autorité durant son premier Consulat, & le Peuple duquel il avoit toûjours conservé les Privileges, l'aiant élû Consul pour la seconde fois, il soûtint leurs intérêts avec la même vigueur qu'auparavant. Il ne sortoit du Sénat que pour entrer en cette fameuse Bibliotheque de laquelle il parle dans le premier Livre de sa* Consolation. *Ce fut là qu'il composa ses doctes Commentaires sur Aristote, dont il eût accordé la Doctrine avec celle de Platon, comme il le promet dans un de ses Ouvrages, si la mort ne l'eût empêché de faire ce que tant d'autres ont entrepris inutilement après lui. Ce fut en cette heureuse Solitude qu'il fit entendre à ses Citoiens (comme dit Cassiodore) les Nombres de Pythagore, l'Arithmétique de Nicomaque, l'Astronomie de Ptolomée, la Géométrie d'Euclide, les Mathématiques d'Archimede,*

*la Philosophie d'Aristote, & la Theologie de Platon.*

*Pendant cet emploi laborieux, il se vit privé de la fidelle Compagne de ses soins & de ses études; & n'en trouvant point qui le pût mieux soulager en une affliction si sensible, que Rusticienne Fille de Symmaque, il la choisit pour Epouse au contentement de tous les Gens de bien. Il comprend en peu de paroles toutes ses rares perfections, quand il dit qu'elle étoit semblable à son Pere, qu'il apelle un Homme formé par les mains de la Sagesse & de la Vertu, qui n'avoit point d'autres Ennemis que les Méchans, ni d'autres Amis que les Gens de bien.*

*Cés deux premiers Hommes de l'Univers étant étroitement unis par une alliance si sainte & si sacrée; Dieu qui vouloit éprouver leur constance pour la couronner, les fit désigner Consuls par les suffrages des Sénats de l'ancienne & de la nouvelle Rome. Les deux Empires n'avoient jamais fait un choix si légitime en un même tems, ni dans une*

*occasion*

*occasion si nécessaire. Theodoric commençoit à dégénerer de cette premiere vertu qui l'avoit rendu si recommandable au commencement de son Regne. Les Eglises interdites aux Arriens par le commandement de l'Empereur Justin, l'avoient aigri contre les Catholiques. Les Livres que Boëce composa dans son son troisiéme Consulat pour la défense de la Foi, firent qu'il le soupçonna de quelque intelligence secrete avec son Ennemi, qu'il sçavoit être allié de la Famille des Aniciens dont il avoit pris le nom; Et les Barbares qui ne pouvoient souffrir la puissance d'un aussi Homme de bien que Boëce, ne cessoient d'irriter le Prince contre lui par leurs impostures.*

*Tant de sujet d'aprébension ne furent pas toutefois capables d'ébranler la constance de Boëce. Il empêcha le Préfet du Prétoire de profiter de la misere publique dans un tems de famine. Il défendit avec un courage invincible l'innocence du Consulaire Paulin, que les Goths avoient injustement accusé pour lui ravir*

*vir ses richesses, & l'autorité de son crédit, jointe à la force de son Eloquence, triompha des calomnies du Délateur Cyprien, qui prétendoit convaincre en la Personne d'Albin tous les autres Sénateurs, & les enveloper avec lui dans le crime de leze-Majesté, dont il le vouloit faire passer pour le principal Auteur.*

*Une liberté si généreuse déplût à des Vainqueurs insolens, qui ne demandoient qu'une honteuse servitude de leurs Vaincus; & celui qui protégeoit l'innocence des autres, vit la sienne chargée de tous les crimes dont ses Accusateurs étoient eux-mémes coupables. Opilion, Gaudence, & Basile, Arriens, furent les Ministres d'une trahison si détestable. Les deux prèmiers aiant reçu commandement d'aller en éxil, & s'étant jettés dans l'azile sacré d'une Eglise, sans vouloir obéïr à la volonté du Roi, furent condamnés à porter sur le front la marque des Esclaves, si dans le jour qui leur étoit préscrit ils ne sortoient de*

*la*

*la Ville de Ravenne; & le dernier aiant été chaßé de la Cour, fut auſſi-tôt rapellé pour objecter à Boëce des crimes que la crainte lui mettoit en bouche, & que ſes Créanciers prenoient en paiement de ce qui leur étoit dû.*

*Ces infames Délateurs furent jugés innocens, parce qu'on les trouva capables d'oprimer la Vertu par leurs fauſſetés. La néceſſité qui rend les autres malheureux, fut le commencement de leur bonheur; & la connoiſſance que l'on avoit de leurs mauvaiſes actions, au lieu de leur nuire, leur devint utile. Ils ſupoſerent des Lettres de Boëce à l'Empereur Juſtin pour le rétabliſſement du Sénat, & pour la ruine de Theodoric. Ils le dépeignirent aux yeux du Roi, comme un Homme ambitieux, que ſa nobleſſe & ſa trop grande puiſſance lui devoient rendre ſuſpect. Ils ajoûterent à cela mille autres accuſations qui ſe détruiſoient d'elles-même; & la paſſion les aveugla tellement, qu'ils l'accuſerent d'avoir déſiré la conſervation du*

*Sénat, dont sa Charge & la justice des Loix l'obligeoient de soûtenir la Dignité.*

*Ces impostures furent écoutées comme des vérités; le Prince considéra leur haine comme un témoignage de leur fidelité; & celui duquel il avoit autrefois publié les loüanges dans ses Lettres, devint l'objet de son indignation. Le Sénat que Boëce avoit si souvent défendu, prononça l'Arrêt de son banissement, ou par crainte, ou par complaisance; & l'exemple de son courage ne fut pas assez fort pour l'obliger à le suivre.*

*Pavie fut le lieu de son éxil, & de la production de cet excellent Ouvrage, où la Sagesse le console de la perte de ses Biens & de ses Dignités. Theodoric qui s'imaginoit tirer de lui dans un état si déplorable quelque connoissance de ce qu'il ignoroit, & le faire consentir à son impieté; le voiant inflexible à ses menaces, & toûjours ferme dans la Foi, commanda qu'on lui*

*lui tranchât la tête; & ce Grand Homme l'aiant genereusement courbée sous l'épée du Boureau, souffrit la mort avec une fermeté digne d'un Philosophe & d'un Martyr.*

*Le Livre qu'il avoit composé durant les derniers mois de sa vie, ne mourut pas avec lui. Les Grecs qui n'ont jamais été prodigues de loüanges envers les Latins, en ont fait une estime si particuliere, qu'ils l'ont traduit en leur langue. Philipe le Bel n'a pas crû que la Version Françoise qui lui en fut dédiée par Jean de Meun, fut un présent indigne de la Majesté Roiale; & Saint Thomas en a jugé l'intelligence si néceßaire, qu'il a pris la peine de lui servir d'Interprete en un docte Commentaire qu'il a fait dessus.*

*Boëce a divisé son Ouvrage en cinq Livres. Il se plaint dans le premier du changement de sa fortune, & fait une comparaison naïve de l'état où l'injustice l'a reduit, avec le bonheur dont il avoit autrefois joüi.*

*La Sagesse lui prouve dans le second, que c'est à tort qu'il blâme la Fortune, qui lui redemande seulement les Biens qu'elle avoit eu la bonté de lui prêter, & dont il avoit eu l'usage si long-tems, sans qu'elle en eût reçu ni de recompense ni de remerciment.*

*Elle emploie dans le troisiéme des remedes plus puissans pour le soulagement de sa douleur ; & lui faisant reconnoître la diférence qu'il y a entre la fausse & la véritable Béatitude, elle lui trace un portrait des imperfections de l'une, pour lui faire en suite voir avec plus de plaisir & de facilité les perfections de l'autre.*

*Le quatriéme enseigne que les Méchans sont toûjours foibles & malheureux, quelques heureux & quelques puissans qu'ils semblent être au dehors. Qu'au contraire, quoi que les Bons soient aparament dans l'opression & dans la misere, ils sont toûjours puissans & heureux, puis que la Sagesse Divine préside aux actions des Hommes. Il fait voir*

*voir en suite les diférens éfets du Vice & de la Vertu ; du Vice, qui réduit les Hommes à la condition des Bêtes, de la Vertu, qui les rend participant de la Nature Divine : & il montre enfin ce que c'est que la Providence, comment elle peut être distinguée du Destin, & pourquoi la mauvaise Fortune dont on a tant d'horreur, ne peut être desavantageuse à l'Homme, en quelque état qu'il puisse être.*

*Le dernier Livre traite du Hasard, du Libre Arbitre, & de la Préscience Divine qu'il accorde avec la franchise de notre volonté, d'une maniere si subtile & si pressante, qu'on ne sçauroit rien desirer de plus accompli dans ce genre. Il est impossible de considerer attentivement la suite de tout cet Ouvrage, sans admirer sa beauté. L'enchaînement de ses raisons ne l'empêche point d'être agréable ; ses charmes n'en affoiblißent point la vigueur ; & la prison dans laquelle il fut conçû, n'y rend point la Verité captive par la*

crainte

*crainte de la mort, ou par l'espe-rance d'une meilleur fortune.*

*Quoi que ce Livre soit rempli des Verités les plus solides & les plus importantes, ces Verités neanmoins peuvent n'être pas considerées de tous ceux qui les liront avec la même disposition d'Esprit, & avec l'attention qui est nécessaire pour en profiter. S'il y a sujet d'aprehender que ceux qui n'ont point (comme dit le Sage) la Science de Dieu, ne considerent cet Ouvrage qu'avec les yeux de la chair, & qu'ils n'emploient les plus belles Maximes qui s'y rencontrent à flatter l'orgueil de la Nature corrompuë; il y a sujet aussi de craindre que ceux-mêmes qui sont dans les sentimens d'une humilité toute Chrétienne, mais qui n'aportent pas ou assez de connoissance, ou assez d'attention à la lecture de ce Livre, n'en aient pas des sentimens assez avantageux, & qu'ils ne regardent la* Consolation de Boëce, *comme celle d'un Socrate, ou d'un Seneque.*

*Mais*

*Mais si les uns & les autres examinent les choses selon qu'elles sont en elles-mêmes, & non pas selon la disposition diferente de leur Esprit, ils reconnoîtront que Boëce n'a point de Maximes qui puissent favoriser notre orgueil, & qu'il parle plus souvent avec les Philosophes Chrétiens ( c'est-à-dire, avec les Peres de l'Eglise ) qu'avec les Philosophes Paiens, ou avec ceux dont l'Apôtre nous avertit de nous défier, lors qu'il dit* : Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise, en vous enseignant une vaine Philosophie.

*Quoi qu'il n'ait rien ignoré de ce qui peut faire estimer un Homme sçavant entre les Hommes, il peut neanmoins dire avec le Sage*, Qu'il est le plus ignorant de tous les Hommes, qu'il n'a point la Science des Hommes, qu'il n'a point apris la Sagesse du Monde, & qu'il ne sçait que la Science des Saints ; *parce qu'il a suivi la maxime de S. Jerôme, qui veut que l'on n'aprenne la Science du Siecle, que*

*pour*

*pour la faire servir à la Science Divine, comme la Servante à la Maitresse.*

*Les Ouvrages qu'il a composés pour la deffense de la Foi, pour laquelle il a repandu son sang, sont une preuve avantageuse de cette verité; & l'on peut, dans la pensée d'un Pere de l'Eglise, les comparer à Salomon, que la Reine de Saba (c'est-à-dire, la Science profane) vient trouver, non pas pour l'enseigner, mais pour être enseignée.*

*Boëce qui s'est proposé S. Augustin pour exemple dans son Livre de la Trinité (comme il le dit lui-même) exprime avec une netteté merveilleuse les sentimens de ce Pere dans les Livres de sa* Consolation. *Il s'y rend sa doctrine si familiere, que presque tout ce qu'il dit de la puissance des Bons & de la foiblesse des Mechans, de la Providence & du Hazard, de la Préscience Divine, & du Libre Arbitre de l'Homme, se rencontre en divers endroits des Ouvrages de ce grand Docteur.*

*Tout ce que la Sageße dit de la difference*

*rence de la fausse & de la veritable Beatitude, est solidement etabli dans le Livre de la Vie bienheureuse de S. Augustin. Boëce avoit apris de la lecture de cet Ouvrage* : Que celui qui n'a pas ce qu'il désire, ne peut être heureux ; Que celui même qui l'obtient, ne le sera jamais, s'il ne désire & s'il ne posséde le Bien ; Que celui qui désire le Mal, est malheureux, quoi qu'il voie ses souhaits accomplis ; Que l'Esprit de l'Homme ne doit point désirer les choses périssables, dont il ne jouïra pas lors qu'il le voudra ; mais qu'il doit soûpirer après les Biens éternels, qui sont toûjours présens à ceux qui les désirent, & qu'on ne doit point apréhender de perdre, parce que celui qui craint quelque chose ne sçauroit être heureux ; Que Dieu donc doit être le seul objet de nos désirs, parce que celui qui le posséde est bienheureux ; mais que pour le posséder il faut vivre saintement, il faut faire ce qu'il commande, & purifier son Ame des souïllures du péché.

Ce

*Ce que la Philosophie dit de la foiblesse des Mechans, est fondé sur un passage de S. Augustin, qui asseure* que l'iniquité ne vient que de l'impuissance de celui qui la commet. *Elle emprunte de lui les raisons dont elle se sert pour faire voir que Dieu preside à tous ses ouvrages, que sa Providence embrasse toutes choses, & que ce qu'elle fait à l'egard des Bons & des Mechans, est un effet de sa Justice, qui ne souffre pas que les Mechans se retirent de sa conduite, lors même qu'ils semblent s'en eloigner davantage par la rebellion de leur volonté. Voici les paroles de ce Grand Docteur.* Toute la vie des Méchans, quoi qu'elle n'ait rien de constant ni de reglé en elle-même, est néanmoins renfermée par la Providence Divine dans l'ordre que Dieu présrit à toutes les Créatures, & souvent il arrive que celui qui ne la considere pas avec une assez grande étenduë d'esprit, n'en remarquant que les défauts, en détourne les yeux comme d'une chose qui lui fait horreur ; mais

mais s'il les éleve jusqu'à cette Providence qui renferme & qui comprend tout, il trouvera qu'il n'y a rien dans le Monde qui ne soit réglé par la Sagesse Divine, qui a mieux aimé tirer le Bien du Mal, que de permettre qu'il n'y eût aucun Mal.

*La Philosophie ne parle qu'avec S. Augustin, lors qu'elle traite ou de la punition des Méchans, ou de la patience avec laquelle Dieu les souffre dans leurs plus énormes crimes.* Ne vous imaginez pas, *dit ce Grand Saint*, que les Méchans soient inutiles dans le Monde, & que Dieu ne fasse aucun Bien par leur moien. Il les souffre, ou parce qu'il les attend à pénitence, ou parce qu'il les veut faire servir d'exercice aux Bons. Il ne les punit pas au milieu de leurs crimes, afin que leur malice fortifie la foi de ses Elûs par les persécutions; & quelquefois il arrive, *comme il dit en un autre endroit*, qu'il punit l'iniquité par l'iniquité même, ou qu'il emploie les Méchans au sécours des Gens de bien é *L'Hom-*

*L'Homme Sage que Boëce répréſente dégagé des choſes de la Terre, & qui devient immobile par l'union qu'il a avec Dieu, eſt celui dont S. Auguſtin parle en ces termes.* Le Sage qui connoît ce que c'eſt que Dieu, s'unit tellement à lui, que quoi qu'il ait encore le mouvement du corps, le mouvement des ſens, le mouvement de la mémoire, il n'a plus celui de l'entendement, qui devient tellement immobile, qu'il ſemble ne plus agir, qu'il ne regarde que Dieu ſeul, & qu'il eſt incapable de voir autre choſe que lui.

*Si la Sageſſe aſſcure que les Méchans ne ſont point du tout, lors que l'éclat de leur puiſſance aparente nous éblouït davantage les yeux, c'eſt qu'elle ſuit le ſentiment de S. Auguſtin, qui dit* que celui qui ne connoît que les choſes corporelles & ſenſibles, non ſeulement n'eſt pas avec Dieu, mais qu'il n'eſt pas avec lui-même.

*Si l'on conſidére encore ce que Boëce enſeigne de la Providence & du Haſard,*

*du*

*du Tems & de l'Eternité, on le trouvera conforme à ce qu'en dit S. Augustin dans son second Livre contre les Académiciens, dans ses deux Livres de l'Ordre, & dans le dixiéme de ses Confessions, & l'on jugera qu'il posséde si bien sa Doctrine, que sans se servir de ses paroles en aucun endroit, il exprime par tout ses pensées.*

*Enfin Boëce reconnoît que la principale cause de la difficulté que nous avons dans l'accord de la Préscience Divine avec le Libre Arbitre, vient de la foiblesse de notre Esprit, qui ne se connoît pas lui-même: Et S. Augustin nous enseigne* que la source de l'erreur de l'Homme qui croit qu'il y a de la confusion dans les choses qu'il ne conçoit pas, c'est qu'il ne se connoît pas lui-même : *Et il ajoûte,* que s'il veut se connoître, il faut qu'il accoûtume son Esprit à ne point s'aider du ministere des sens, mais à rentrer en lui-même, pour y découvrir plus facilement les Vérités qu'il ignore.

*Je ne dirai point que tout ce que Boëce enseigne de l'Unité & des Nombres, se*

*trouve en beaucoup d'endroits de S. Augustin; parce que l'un & l'autre aiant suivi la Doctrine de Platon dans ce qui n'est point contraire aux Vérités Chrétiennes, peut l'avoir puisé dans la Source, c'est-à-dire, dans Platon même, dont Boëce a emprunté tout ce qu'il dit dans la neuviéme Poësie du troisiéme Livre de sa* Consolation.

*Je remarquerai seulement à l'honneur de ce grand Homme, qu'il fait voir dans ce dernier de ses Ouvrages, qu'il est un parfait Disciple de S. Augustin, dans l'Eglise duquel son Corps repose, & qu'il suit ses sentimens aussi-bien dans les matieres de la Grace, que dans les autres.*

*Quoi qu'il n'ait point traité particulierement cette Question, l'on est néanmoins obligé de reconnoître qu'il est très-éloigné de ces sentimens orgueilleux dont les Livres de Seneque, & de tous les Philosophes Paiens, sont remplis; qu'il a reconnu la foiblesse de la Nature corrompuë, son impuissance pour faire le Bien sans le sécours de la Grace, & son inclination puis-*

*puissante à faire le Mal, lors qu'elle n'est pas soûtenuë de cette même Grace.*

*Il aßeure en un endroit*, Que l'Ame n'a jamais d'autre santé que la Vertu, ni d'autre maladie que le Vice; qu'elle n'a point d'autre Medecin que Dieu, qui lui conserve les biens qu'elle posséde, & qui la délivre des maux qu'elle endure, *c'est-à-dire des péchés qu'elle commet. Il dit en un autre*, Que l'Homme le plus juste & le plus fort, est toûjours sujet aux infirmités de sa nature; & qu'il cessera d'être juste & d'être fort, lors que Dieu cessera de le soûtenir & de le favoriser de son sécours.

*Il implore sur la fin de la neuviéme Poësie du troisiéme Livre l'assistance de la Grace Divine. Il reconnoît* qu'il ne peut sans elle s'élever à Dieu; que sa lumiere seule lui peut découvrir le souvérain Bien dont elle seule lui peut donner la joüissance; que son Ame demeurera dans l'aveuglement tant qu'elle ne sera pas éclairée de ses

raïons;

raions ; qu enfin c'est elle qui lui sert en même tems de Char pour la porter à Dieu, de Guide pour la conduire, & de Chemin dans lequel elle doit marcher, *selon ce Paßage de Saint Prosper.* C'est la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent ; & si l'on ne marche avec elle, on ne va point vers elle : Ainsi c'est la voie qui mene à la voie ; on ne peut voir la lumiere que par la lumiere ; & qui cherche la vie sans le sécours de la vie, trouvera la mort au lieu de la vie.

*Voilà ce que j'avois à dire pour donner une intelligence plus facile de cet excellent Ouvrage, & pour exciter ceux qui le liront, à le considérer d'une maniere toute Chrétienne, & non pas comme ceux dont parle S. Paul, qui aprenent toûjours, & qui n'arrivent jamais à la connoissance de la Vérité, parce qu'ils ne la cherchent pas avec l'Esprit qu'ils la doivent chercher.*

*Je ne crois pas qu'il soit besoin de justifier Boëce sur ce qu'il dit de l'origine de l'Ame, de la Réminiscence & des Idées ; l'air dont il traite les choses, fait voir qu'il propose plûtôt les sentimens de Platon que les siens : Il est seulement né-*

*cessaire*

*cessaire d'avoir quelque connoissance de ces matieres pour entendre ce qu'il dit, & pour déveloper des pensées qui sont d'elles-mêmes assez obscures.*

*Quoi que je me sois efforcé de rendre par tout le sens de l'Auteur que j'ai traduit; j'ai néanmoins été quelquefois obligé de l'étendre & de le déveloper; parce que la briéveté qui peut avoir de la grace, & qui souvent exprime beaucoup dans la Langue Latine, devient obscure, & ne se souffre guéres dans la Langue Françoise, particulierement en une Traduction, qui doit servir à rendre ce qu'on traduit encore plus intelligible qu'il ne l'est en lui même. C'est ce que je me suis proposé de faire dans toute la suite de cet Ouvrage; & j'ai tâché de m'y rendre encore plus exact dans les endroits les plus difficiles, comme dans la neuviéme Poësie du troisiéme Livre, & dans la troisiéme & la quatriéme du cinquiéme, qui demandent une plus grande aplication que les autres, & qu'on ne peut presque tourner dans un sens juste & naturel, en conservant ce qu'on doit à la Poësie Françoise, que ne s'accommode pas aisément avec les Questions qui y sont traitées.*

*Ceux*

*Ceux qui liront ces endroits, en faisant une réfléxion si raisonnable, n'y chercheront pas le même air & le même caractere des Vers qu'on a droit d'attendre de la plûpart des autres, dont la matiere peut recevoir un tour plus agréable & plus propre à la Poësie. Ils ne demanderont de moi que ce qu'on peut justement demander de tous ceux qui se mêlent d'écrire, à sçavoir, que la maniere dont j'écrirai soit conforme au sujet que je traite ; & ils ne feront pas comme ceux qui ne se connoissant pas à la Peinture, veulent par tout des couleurs également vives, sans considérer qu'il y a des endroits où celles qui sont plus sombres & plus enfoncées, sont plus propres & plus naturelles, que celles qui sont éclatantes.*

---

## APROBATION.

NOus Supérieur Général des Chanoines Reguliers de la Congregation de France, & Abbé de Sainte Genevieve de Paris, avons permis au P. Nicolas Regnier, Prêtre, Chanoine Regulier de notredite Congrégation, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé *Boece consolé par la Philosophie*. En foi dequoi nous avons signé. Fait en notre Abbaye de Sainte Genevieve de Paris le 2. Decembre 1675.

Signé, F. P. BEURRIER.

*Par mon Reverendissime Pere Superieur Général,*
F. Du Molinet.

CONSO-



# CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE I.



Oi qui fis autrefois des Vers si pleins de charmes
En ma prosperité,
Je n'en compose plus que baignés de mes larmes
En mon adversité.

Ma Muse me dictant ce que je veux écrire
Pour plaindre mon malheur,
Fait voir en ses habits, qu'elle-même dechire,
L'excès de sa douleur.

Les pleurs que j'apperçois couler sur son visage,
Ne sont pas empruntés;
Et quiconque les voit, voit la naïve image
De mes calamités.

La crainte pour le moins ne l'a point détournée
D'accompagner mes pas;
Et l'état où m'a mis l'injuste destinée,
Ne l'épouvante pas.

Reduit à soulager les maux de ma vieillesse
Par le ressouvenir,
Je rappelle l'éclat d'une heureuse jeunesse,
Qui ne peut revenir.

Ce Corps qui ne m'est plus qu'un sujet de suplice,
Vieillit avant le tems;
Et la douleur en moi fait le cruel office
Qui n'étoit dû qu'aux ans.

Les ans me respectoient, & la longue tristesse,
Moins pitoiable qu'eux,
Ride seule mon front, fait seule ma foiblesse,
Et blanchit mes cheveux.

Que la Mort qui survient, quand les belles années
Ont achevé leurs cours,
Est douce aux Malheureux, qui voient terminées
Leurs peines pour toûjours !

Mais j'ai beau la prier de clore mes paupieres,
Pour finir ma langueur;
La cruelle n'oppose à mes justes prieres,
Qu'une injuste rigueur.

Lors que le Sort m'offroit d'une main liberale
Ce qu'il a de plus doux,
Je fus presque conduit à cette heure fatale,
Où tout meurt avec nous.

Mais lors que la Fortune infidelle & changeante,
Commence à m'affliger,
J'invoque le trépas, & le trépas s'absente,
De peur de m'obliger.

Pourquoi me flattiez-vous d'un bonheur veritable,
Favoris dangereux?
Celui que vous voiez aujourd'hui miserable,
Ne fut jamais heureux.

Pen-

PEndant que je repaſſois ces choſes en mon eſprit, & que je traçois ces plaintes ſur le papier ; une Femme d'un viſage venerable ſe vint préſenter à moi. Ses yeux étoient extrêmement brillans, & avoient quelque choſe de plus perçant que ceux du commun des Hommes. Elle étoit d'une couleur vive, & qui marquoit une complexion robuſte, quoiqu'elle parût ſi âgée, que l'on voioit bien qu'elle n'étoit pas de notre tems. La grandeur de ſa taille étoit difficile à diſcerner ; car tantôt elle n'étoit pas plus grande que le ſont ordinairement les Hommes, & tantôt elle ſembloit toucher le Ciel de la tête, & même, lors qu'elle la vouloit élever encore plus haut, elle l'y cachoit toute entiere ; en ſorte qu'elle ſe déroboit aux yeux des Hommes. Sa Robe étoit faite d'un tiſſu très-délié ; l'ouvrage en étoit délicat & ſi ſubtil, & la matiere ſi forte & ſi ſerrée, qu'il ſembloit impoſſible de la rompre, & comme je ſçûs depuis d'elle-même, elle l'avoit faite de ſes propres mains. Cet ouvrage ſe reſſentoit un peu de l'injure

des ans, & il étoit chargé d'un certain brun obscur, semblable à celui que le tems donne aux Tableaux & aux Statuës. On pouvoit neanmoins encore lire à la bordure d'en bas un *Pi*, & à celle d'enhaut un *Theta* bien figuré sur la broderie: & l'on voioit entre ces deux Lettres quelques degrés par lesquels on pouvoit monter de l'une à l'autre. Cette Robe paroissoit toutefois déchirée en beaucoup d'endroits; & comme plusieurs personnes avoient été jalouses d'une si riche dépoüille, chacun en avoit emporté ce qu'il avoit pû. Enfin cette Femme portoit des Livres dans la main droite, & tenoit un Sceptre dans la gauche, pour faire voir qu'elle étoit la Reine des Sciences. Aussi-tôt qu'elle apperçut auprès de mon Lit, les Muses qui me dictoient les paroles que je proférois en soûpirant; elle parut un peu émûë, & les regardant d'un œil severe: Qui a permis, dit-elle, à ces Comédiennes d'approcher de ce Malade, non pas pour soulager ses peines par des remedes necessaires, mais pour les entretenir par un breuvage dont la douceur

ceur eſt mortelle ? Ce ſont elles, dont les paſſions dereglées étouffent la ſemence de la Raiſon. Elles peuvent bien accoûtumer les eſprits des Hommes à leurs maladies, mais non pas les en délivrer. Si par vos careſſes, & par vos enchantemens, vous ne vouliez, ſelon votre coûtume, retirer de ma conduite que quelqu'un du commun, je le ſouffrirois plus facilement, & je regarderois ſa perte comme une choſe qui me ſeroit indifferente : Mais vous avez eu la hardieſſe d'entreprendre ſur celui que j'ai toûjours élevé dans les Ecoles des Académiciens, & de Zenon. Retirez-vous donc, dangereuſes Syrenes, qui ne vous ſervez de la douceur de vos voix, que pour donner la mort à ceux qui vous écoutent ; & quittez la place à mes Muſes qui vont guérir ce Malade. Ces Filles infortunées entendant ce funeſte Arrêt, baiſſerent modeſtement les yeux, & faiſant paroître leur pudeur par la rougeur innocente de leurs viſages, ſe retirerent de ma Chambre extrêmement affligées. Pour moi que l'abondance des larmes avoit

empêché de discerner qui étoit cette imperieuse Femme, je fus extraordinairement surpris, & baissant la vûë, j'attendis en un profond silence ce qu'elle feroit. Alors s'aprochant de moi, elle s'assit au pied de mon lit, & considerant mon visage baigné de larmes, & mes yeux arrêtés contre terre sans aucun mouvement; elle se plaignit de l'étonnement & de la foiblesse de mon esprit, en prononçant ces Vers.

## CHAPITRE II.

Que les Hommes sont aveuglés!
Que leurs desirs sont dereglés!
Et que leur sort est deplorable,
Quand par un choix injurieux
A la Nature raisonnable
Ils préferent la Terre aux Cieux.

Incapables d'aucun repos,
Ils s'attachent mal-à-propos
A ce qui n'a que l'apparence:
Les soins ne les quittent jamais,
Et ce qui fait leur esperance,
Est, ce qui leur ravit la paix.

Celui

Celui que je vois aujourd'hui
Plongé dans un mortel ennui,
Par un changement de fortune,
N'est plus cet Homme, dont le cœur
Parmi la foiblesse commune
Conservoit toûjours sa vigueur.

Les Etoilles du Firmament,
Leur nombre, & leur département,
Etoit marqué dans sa mémoire:
Et l'ordre inégal de leurs cours,
Ne lui pouvoit ravir la gloire
D'en penetrer tous les détours.

Il découvroit les changemens,
La cause, & les effets des vents
Qui troublent le repos de l'onde:
Il voioit les secrets efforts
Que l'Ame qui préside au Monde
Fait pour en mouvoir les ressorts.

Pourquoi le Soleil se cachant
Dans la vaste Mer du Couchant,
Se leve dans l'Orientale:
Quel ordre dispose les tems,
Et fait à nos yeux un Dédale
Des fleurs que produit le Printems.

Il sçavoit d'où naissent les Fruits,
Comment les Raisins sont produits,
Ce qui cause leur abondance;
Toûjours prêt à rendre raison
De l'ordre, de la difference,
Des secrets de chaque Saison.

Mais courbé sous le poids des fers,
Il ne voit plus dans l'Univers
Que la Terre, objet de sa haine:
Où sa foiblesse, son ennui,
Et la pesanteur de sa chaîne,
Panchent ses regards malgré lui.

MAis il eſt plus neceſſaire de guérir votre maladie, que de la plaindre. Enſuite arrêtant ſur moi les yeux avec une extrême vivacité : Eſt-ce vous, pourſuivit-elle, que j'ai nourri de mon propre lait ? & qui par la ſolidité de mes alimens aviez acquis une force d'eſprit à l'épreuve des attaques de la Fortune ? Ne vous avois-je pas donné des armes capables de vous défendre au milieu des plus grands périls, ſi vous ne les euſſiez pas quittées ? Ne me connoiſſez-vous plus ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Eſt-ce la pudeur, ou l'étonnement, qui vous empêche de parler ? J'aimerois bien mieux que ce fût la pudeur ; mais comme je vois, la crainte eſt la ſeule cauſe de votre ſilence. Enſuite voiant que non ſeulement je ne diſois mot, mais que je n'avois plus même l'uſage de la voix, ma langue étant comme captive dans ma bouche, elle approcha doucement ſa main de mon eſtomac, & ſe mettant à ſoûrire : Il n'y a, dit-elle, aucun danger ; Il eſt tombé dans une létargie qui ne durera

rera pas, & sa maladie est commune à tous les Esprits dont l'imagination est blessée. Il s'est seulement un peu oublié lui-même, il reviendra bientôt de son égarement, pourvû qu'il puisse me reconnoître : mais afin qu'il le fasse plus aisément, essuions un peu ses yeux qui sont obscurcis par les nuages épais des choses de ce monde : & en disant cela, elle passa le bout de sa Robe sur mes yeux qui étoient pleins de larmes.

## CHAPITRE III.

Mes tenebres s'évanoüirent
Pour faire place à la clarté.
Et mes yeux languissans reprirent
Leur premiere vivacité.

Ainsi quand de sombres nuages
Qui s'amassent de mille lieux,
Gros de tonnerres & d'orages,
Couvrent le front serein des Cieux;

Le jour nous cachant sa lumiere
Avant les heures du sommeil,
La nuit semble ouvrir sa carriere
Au milieu du cours du Soleil.

Mais si l'impetueux Borée
Soufflant dans cet air épaissi,
Rend la liberté desirée
Aux yeux du bel Astre obscurci.

Il sort en vainqueur de la nuë
Qui l'avoit retenu captif,
Et ses raïons blessent la vûë,
Surprise d'un éclat si vif.

C'Est ainsi que les sombres nuages de ma tristesse étant dissipés, je respirai l'air du Ciel avec plus de douceur & de liberté qu'auparavant, & je commençai de reprendre mes esprits, afin de reconnoître celle qui m'avoit si promptement guéri. Aiant donc arrêté les yeux sur son visage, je reconnus que c'étoit la Philosophie qui m'avoit si soigneusement élevé dans sa Maison dès sa plus tendre jeunesse. Hé quoi, lui dis-je, ô divine Maitresse de toutes les Vertus, avez-vous quitté le Ciel pour me venir trouver en ce miserable exil où je suis abandonné de tout le monde? Etes-vous aussi-bien que moi chargée de fausses accusations? Comment, dit-elle, mon Fils, serois-je assez cruelle pour vous quitter, & pour refuser de

de partager avec vous les peines que vous souffrez pour moi. Ce seroit une foiblesse indigne de la Philosophie, d'abandonner un Innocent, comme si je craignois d'être envelopée dans la même accusation, & que je dûsse en être effraiée comme d'une chose nouvelle ? Vous imaginez-vous donc que ce soit ici la premiere fois que la Sagesse ait été persecutée par l'Impieté ? N'ai-je pas eu avant la naissance de mon Disciple Platon des guerres continuelles avec des Ennemis insensez & temeraires ? Et lors qu'il vivoit encore, son Maître Socrate n'a-t-il pas triomphé de l'injustice, & de la mort même, par mon assistance ? Après la mort de ce grand Homme, les Epicuriens, & les Stoïciens accoururent de toutes parts pour recüeillir sa succession, à laquelle les uns & les autres prétendoient également; & comme je voulus m'opposer à leur injuste entreprise, ils se jetterent sur moi avec tant de violence, qu'ils déchirerent en pieces cette Robe que j'avois tissuë de mes propres mains; & les uns & les au-

tres se persuadant qu'elle leur étoit demeurée toute entiere, se retirerent avec ces dépoüilles, & formerent des Sectes differentes.

Des Personnes trop faciles à se laisser surprendre à l'apparence des choses, les aiant vûs couverts de mes livrées, les crûrent du nombre de mes Domestiques, & persuaderent aux Peuples ignorans une chose qu'eux-mêmes croioient veritable.

Si vous n'avez point entendu parler de l'Exil d'Anaxagore; du Poison que Socrate avalla si genereusement, & des peines que Zénon souffrit avec tant de constance, parce que ces choses vous sont étrangeres; au moins avez-vous pû sçavoir les belles actions des Canies, des Sorans & des Seneques, dont la mémoire est encore récente & celebre parmi vous? Ces Hommes Illustres n'eurent point d'autres ennemis que ceux qui ne pouvoient souffrir la lumiere, & l'éclat de leurs vertus; & parce que s'arrêtant à mes preceptes, ils vouloient être innocens parmi les coupables, ils furent jugés criminels.

C'est

C'eſt pourquoi vous n'avez pas ſujet de vous étonner, ſi dans la mer inconſtante de cette vie nous ſommes agités de tant d'orages & de tempêtes, puis que nous n'avons point d'autre but & d'autre deſſein, que de déplaire aux Méchans; & quoique leur nombre ſoit infini, il nous doit neanmoins être mépriſable, n'aiant aucun chef, & n'étant pouſſé que de fureur & d'aveuglement. Que s'ils ramaſſent quelquefois toutes leurs forces, pour nous attaquer avec plus de violence qu'auparavant; la Raiſon, ſous les enſeignes de qui nous combattons, renferme auſſi-tôt ſes Troupes dans la Citadelle, pendant que nos Ennemis s'amuſent à piller un bagage qui nous eſt inutile: & pour lors étant élevés au-deſſus d'eux, nous nous mocquons de leurs vaines menaces, & nous conſiderons avec mépris l'avarice qui leur fait ravir les choſes les plus viles & les moins dignes de la conquête d'un Homme raiſonnable.



CHA-

# CHAPITRE IV.

QUiconque a pendant cette vie
Tenu la Fortune asservie
Sous l'empire de la Raison,
Et voiant d'un même œil le Cyprès & la Palme,
A toûjours conservé son esprit dans le calme,
A la Cour, & dans la Prison.

La mer, écumante de rage,
Le menacera du naufrage,
Sans pouvoir ébranler son cœur;
Et lors que le Vesuve, & l'éclat de la Foudre,
Reduiront tout en cendre, & mettront tout en poudre,
Il sera seul exemt de peur.

Quel sujet donc un Miserable
A-t-il de croire redoutable
Des Tyrans le foible couroux?
Vivez sans craindre rien, soiez sans esperance,
Et vous reconnoîtrez qu'avecque leur puissance
Ils n'ont point de pouvoir sur vous.

Celui qui craint, ou qui desire,
Se soûmet au cruel empire
De ces Bourreaux de l'Univers;
Il abandonne un rang qu'il doit à sa naissance,
Il jette un Bouclier qui lui sert de defence,
Et forge lui-même ses fers.

M'Entendez-vous? Ces choses font-elles impression sur votre esprit? Le son de ma Lyre ne vous touche-t-il point? Pourquoi pleurez-vous? Quel est le sujet de vos larmes? Parlez, & ne

ne me cachez rien : Si vous attendez l'affiftance du Medecin, ne faut-il pas que vous lui découvriez votre mal ? Alors aiant un peu repris les forces de mon efprit, je lui répondis en ces termes.

Eft-il neceffaire de vous montrer une bleffure qui paroît affez d'elle-même ? Ignorez-vous l'extrême rigueur dont la Fortune afflige mon innocence ? Suis-je ici dans cette Bibliotheque que vous aviez choifie pour votre principale demeure ? & où nous difputions fouvent enfemble des Sciences humaines & divines ? Etois-je en ce miferable état, lors que je m'inftruifois avec vous des chofes les plus fecretes de la Nature ? Lors que vous me reprefentiez fur un Globe le cours des Aftres, & les mouvemens des Cieux, & que vous traciez toutes les actions de ma vie fur le modele de la Divinité même ? Eft-ce donc là la récompenfe que je reçois pour vous avoir fi fidelement fervie ? N'aviez-vous pas fait dire autrefois à Platon ces mémorables paroles ? *Que les Républiques feroient heureufes, fi elles étoient* gouver-

*gouvernées par des Personnes qui fissent profession de la Sagesse, ou si ceux qui les gouvernent s'étudioient à l'acquerir.* N'avez-vous pas aussi declaré par la bouche de ce même Interprete de vos sentimens, que la raison qui devoit obliger les Sages à prendre le maniment des Affaires publiques, étoit qu'ils ravissoient aux mauvais Citoyens l'occasion d'usurper le Gouvernement, & la puissance de nuire aux Gens de bien ? J'ai voulu suivre ces Préceptes, & j'ai desiré d'emploier à la conduite de la République les Maximes que vous m'aviez apprises dans la solitude de ma Bibliotheque. Vous m'êtes témoin, & Dieu qui vous a fait descendre dans le cœur des Sages me l'est aussi, que je n'ai jamais accepté aucune Charge, qu'afin de procurer le salut des Bons. Cette ferme resolution a été la source de tous les démêlés que j'ai eû avec les Méchans; & comme la bonne conscience ne craint jamais rien, j'ai méprisé la haine & la colere des Personnes les plus puissantes, quand il a fallu rendre la justice.

Combien

Combien de fois me suis-je opposé publiquement à la violence de Bonigaste, lors qu'il vouloit ravir les biens de tous ceux qu'il estimoit trop foibles pour lui résister ? Combien de fois ai-je empêché Trigille, Intendant de la Maison Roiale, d'achever les crimes qu'il avoit déja presque commis, & qu'il eut executés sans ma résistance ? Combien de fois ai-je défendu par mon autorité les miserables Citoyens que l'avarice des Barbares chargeoit impunément de fausses accusations ? Personne ne s'est jamais pû vanter de m'avoir empêché d'être équitable. Lors que j'ai sçu le déplorable état des Provinces presque ruinées par les concussions des Gouverneurs, & par les impositions excessives, je n'en ai pas été moins affligé que ceux qui souffroient eux-mêmes ces calamités. Dans le tems d'une cruelle famine, le Préfet du Prétoire aiant fait donner ordre à toute la Campanie de fournir des bleds & des vivres, l'interêt des Peuples me fit prendre contre lui la défense de la Province qui alloit être réduite à la
derniere

derniere extrémité ; & l'affaire étant portée devant le Roi, j'obtins que l'ordre seroit revoqué. J'ai triomphé de l'insatiable convoitise de ces infames Harpies de Cour, qui dévoroient déja des yeux les Trésors du Consulaire Paulin, & je l'ai retiré de leurs griffes toûjours ouvertes à la rapine.

Mais il n'est pas le seul de cet illustre rang dont j'aie protegé l'innocence, au hasard de tout ce qui pouvoit m'en arriver; & pour sauver celle du Consulaire Albin de la calomnie de ses Adversaires, je ne me suis pas soucié de m'attirer la haine du Délateur Cyprien qui le vouloit perdre. Si je ne me suis fait des ennemis qu'à cause que je me suis armé pour la défense de la vertu, ne devois-je pas esperer des bons Citoyens, l'appui que l'amour de la justice m'a toûjours empêché de vouloir attendre de la Cour.

Considerez, je vous prie, quels ont été les Accusateurs dont le témoignage a paru suffisant pour me condamner. Un Bazile chassé de la Cour, & puis rapellé pour m'objecter des crimes que la necessité lui mettoit dans la bouche,

&

& que ses Creanciers prénoient en païement de ce qui leur étoit dû. Un Opilion, & un Gaudence? lesquels aiant entendus le juste Arrêt de leur bannissement, & s'étant jettés dans l'asile sacré d'une Eglise, furent condamnés par le Roi même, à porter sur le front la marque des Esclaves, si dans le jour qui leur étoit préscrit, ils ne sortoient de la Ville de Ravenne. Que peut-on ajoûter à l'excès d'une telle severité? Cependant le même jour qu'ils doivent être honteusement punis, ils commencent d'être heureux, parce qu'ils s'offrent à être les ministres de la passion de mes ennemis. Aussitôt qu'ils m'accusent, on reçoit leurs dépositions comme des Oracles, & l'adresse qu'ils font paroître à forger des impostures contre moi, est une preuve infaillible de leur innocence.

Quoi donc, l'étude de la Sagesse, & l'amour que j'ai toûjours eu pour les Sciences les plus solides, me rendent-elles coupable? & la Sentence donnée contre mes Délateurs les rend-elle plus gens de bien? La Fortune qui me traite avec tant de rigueur, n'a-t-elle

t-elle pas dû rougir de faire accuser un Innocent ? & ce qui semble encore plus insuportable que l'accusation même, d'emploier à sa perte les derniers des Hommes ?

Mais quels sont les Crimes dont on m'accuse ? En voulez-vous sçavoir la substance ? On dit que j'ai desiré le salut du Senat. Voulez-vous apprendre les moiens dont je me suis servi ? J'ai empêché le Délateur de réveler des choses qui pouvoient convaincre le Senat du Crime de Leze-Majesté. Quoi donc, ô ma Divine Maitresse, dois-je nier ce qu'on m'objecte, afin de vous sauver l'honneur en me sauvant la vie ? Mais j'ai voulu faire la chose dont on m'accuse, & je n'aurai jamais d'autre volonté. Le confesserai-je ? & nierai-je seulement d'avoir empêché le Delateur ? J'appellerai donc un Crime, les vœux que j'ai faits pour le salut & pour la prosperité du Senat ? Il est vrai qu'il a bien merité en me condamnant, que je les regardasse comme un crime ; mais la faute & l'imprudence des Hommes ne peut pas changer la nature des choses : & Socrate

m'apprend

m'apprend qu'il ne m'eſt pas permis, ni de cacher une verité, ni de demeurer d'accord d'un menſonge. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une choſe que je laiſſe à votre jugement, & au jugement de tous ceux qui font profeſſion d'une veritable Sageſſe, & je ne dirai rien davantage pour prouver mon innocence, que j'ai fait aſſez paroître dans l'Apologie que je laiſſe à la Poſterité. Car pourquoi parlerai-je de ces Lettres ſuppoſées, par leſquelles on veut me convaincre d'avoir eſperé de voir le Peuple Romain en ſon ancienne liberté? puis que j'en euſſe aiſément découvert la fauſſeté, s'il m'eut été permis de me ſervir de la confeſſion même de mes Accuſateurs. Helas! quelle eſperance de liberté reſte-t-il à la République? Plût à Dieu qu'elle fut encore en état de l'eſperer; je me ſervirois de la réponſe de Canie, lequel interrogé par Caligule, s'il n'étoit pas complice de la Conjuration faite contre lui, répondit genereuſement: *Céſar, ſi je l'avois ſçuë, vous ne l'auriez pas ſçuë.*

Lors que j'ai repaſſé toutes ces cho-

ſes

ſes en mon eſprit, la triſteſſe ne m'a pas tellement aveuglé la raiſon, que je me ſois jamais plaint de ce que les Méchans combattent la Vertu; mais je m'étonne de ce que l'aiant entrepris, ils en ont enfin triomphé. De vouloir ce qui eſt mauvais, c'eſt un effet de la Nature corrompuë; mais qu'un Scelerat puiſſe executer aux yeux de Dieu ce qu'il a projetté contre l'innocence, & qu'il l'oprime ſans être puni, c'eſt une choſe qui me ſemble tout-à-fait étonnante: c'eſt pourquoi ce n'eſt pas ſans ſujet qu'un de vos Diſciples a fait autrefois cette objection. *S'il y a un Dieu*, dit-il, *d'où vient le mal? & s'il n'y en a pas, d'où vient le bien?*

Je permets toutefois aux Méchans, qui ſont alterez du ſang du Senat, & de tous les Gens de bien, de ſe vanger de celui qu'ils ont vû ſi long-tems combattre pour la défenſe du Senat, & de tous les Gens de bien; mais au moins ne méritois-je pas le même traitement de la part des Senateurs. Vous ſçavez que je n'ai jamais rien dit, ni rien fait, qu'à votre perſua-

ſion,

ſion. Vous vous ſouvenez avec quelle conſtance & quel mépris de la mort j'ai défendu l'innocence du Senat, lors que le Roi Theodoric étant à Verone le voulut enveloper en la cauſe d'Albin, accuſé du crime de Leze-Majeſté. Vous n'ignorez pas que ce que je dis eſt veritable, & que je ne me ſuis jamais donné de fauſſes loüanges pour flater ma vanité, ſçachant bien que celui qui fait de belles actions pour paroître aux yeux du monde, trahit la juſtice de ſa bonne conſcience qui ſe rend à elle-même un témoignage qui doit être ſuffiſant à l'Homme vertueux. Vous voiez cependant quel ſuccès accompagne mon innocence. Au lieu de me récompenſer d'une vertu ſolide & veritable, on m'objecte des crimes ſupoſés, & l'on me punit comme s'ils ne l'étoient pas.

Y eut-il jamais un crime avoüé par le coupable, contre lequel tous les Juges ſe ſoient montrés également ſeveres? en ſorte qu'il ne s'en ſoit rencontré pas un qui ait panché à la grace du Criminel, ſoit en ſe trompant en ſon opinion particuliere, ou ſoit que con-

considerant la condition de tous les Mortels sujette au caprice de la Fortune, il fût touché de compassion pour celui qu'il voioit en ce déplorable état.

Si l'on disoit que j'ai voulu brûler les Temples, que j'ai voulu massacrer les Prêtres jusques sur les Autels, & qu'enfin tout ce qu'il y a de bons Citoyens sont autant de miserables Victimes que je destinois à la mort; encore ne me condamneroit-on point, si je n'étois présent & convaincu par ma propre confession. Et toutefois quoique mes Juges & mes Accusateurs soient éloignés de moi de plus de six-vingt lieues, qu'on m'ait resserré dans une étroite Prison, & que je sois dans l'impuissance de me défendre; il suffit que j'aie aimé le Senat, & desiré sa liberté, pour être proscrit comme le plus infame de tous les Criminels, & pour être puni du dernier suplice, comme un Esclave qu'on croit assez coupable, s'il a desiré de n'être pas toûjours accablé sous la pesanteur de ses chaînes. Que ces Barbares méritent bien de ne pouvoir jamais convaincre personne d'un attentat, qu'ils recon-

reconnoissent eux-mêmes trop illustre, & trop glorieux, pour être proposé sans déguisement contre ceux qu'ils veulent perdre.

Ils ajoûtent donc à ce crime un autre crime bien different, à sçavoir, que les Sacrileges ont été mes plus communes actions, & que j'ai crû tout legitime, pourvû que j'usurpasse les premieres Charges de la Republique.

Ce n'est pas là sans doute ce que vous m'avez apris, lors que vous insinuant en mon esprit avec une douceur pénetrante, vous en bannissiez tellement la convoitise des choses périssables, que je n'eusse pas voulu les acquérir par la moindre faute, bien loin de les vouloir acheter par des Sacrileges. Vous aviez gravé dans mon esprit, & vous me repetiez continuellement ces belles paroles de Pythagore : *Suivez Dieu.* Pouvois-je m'abaisser à rechercher le secours infame des Démons, moi que vos soins élevoient à un si haut degré d'excellence, que vous me rendiez en quelque sorte semblable à Dieu ? De plus, l'innocence avec laquelle on a toû-

jours vécu chez moi; la vie irreprochable de mes Amis; & Symmaque mon Beaupere, que ſon mérite a rendu auſſi venerable que vous-même à tous les Gens de bien, me garantiſſent aſſez d'un pareil ſoupçon. Mais, ce qu'il y a d'étrange, c'eſt de vous-même que l'on tire la preuve des crimes que l'on m'impute; & parce que j'ai embraſſé votre diſcipline & vos mœurs, les maléfices dont on m'accuſe trouvent une facile créance parmi les Eſprits.

Ce n'étoit pas aſſez que toute l'eſtime & tout le reſpect que l'on doit avoir pour vous, ne m'aient jamais donné le moindre avantage, il faut encore que les injures que je reçois s'adreſſent particulierement à vous, & que votre réputation ſoit déchirée par les crimes qu'on me ſupoſe. Pour comble de douleur, la plûpart du monde ne juge pas des choſes par elles-mêmes, mais par le ſeul évenement, & ne croit rien de ſagement prémedité, que ce qui eſt ſuivi d'un bon ſuccès; de ſorte que la premiere choſe que perdent les Malheureux c'eſt la réputation.

Je ne veux point raporter ici les divers discours, & les divers sentimens du Peuple sur mon sujet. Je dirai seulement que rien n'accable tant les Malheureux, que de voir que les crimes qu'on leur impute font croire qu'ils méritent leur malheur.

Pour mon particulier aiant été dépoüillé de tous mes Biens, privé de mes Dignités, & deshonoré par les calomnies de mes ennemis, je souffre des maux continuels pour la récompense de mes bonnes actions; & dans l'état où la violence de mes Adversaires m'a réduit, je me représente à tout moment devant les yeux ces Maisons d'iniquité où se forgent les instrumens de toutes sortes de crimes & de mensonges. Il me semble que je les vois pleines d'allegresse, comme en un jour de triomphe; Que tout ce qu'il y a de Scelerats ne songe qu'à bien inventer des calomnies; Que tout ce qu'il y a de bons Citoyens, est saisi de crainte & de tristesse, en considerant le péril où je suis; Que les Méchans étant attirés à l'entreprise du crime par l'impunité, sont encore excités à le

le commettre, par la récompense; Et qu'enfin les Innocens ne sont pas seulement exposés à la fureur des Barbares, mais aussi dans l'impuissance de s'en défendre. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de m'écrier.

## CHAPITRE V.

O Dieu dont la Parole a formé l'Univers,
Dieu qui fais admirer en tes Ordres divers
Ta sage Providence;
Et qui dans le repos de ta Divinité
Meûs le Globle du Ciel d'une rapidité
Qui marque ta puissance.

Que le Soleil commence, ou finisse son cours,
Tu lui préscris sa route, il t'obëit toûjours
En sa longue carriere.
Que la Lune décroisse, & croisse tous les mois,
Tu la trouves soûmise aux éternelles Loix
Qui reglent sa lumiere.

Ta sagesse a voulu que l'Etoille du soir
Disparût le matin, quand l'Aurore fait voir
Sa clarté renaissante:
Et comme dans l'Hyver elle allonge les nuits,
Elle accroît en Eté des jours qu'elle a produits
La mesure inconstante.

C'est ta puissante Mains qui dispose des tems,
Qui fait que l'Aquilon dépoüille tous les ans
Les Bois de leur parure:
Et qui dans le Printems rameine les Zéphirs,
Dont l'haleine féconde, & les moittes soûpirs,
Leur rendent la verdure.

C'est

C'est elle seule enfin qui regle les Saisons,
Qui fait germer les grains, qui produit des moissons
La fertile abondance:
Et tout cet Univers attentif à ta voix,
Dans l'incapacité de former aucun choix,
Te rend obéïssance.

Tu conduis donc, Seigneur, chaque chose à sa fin?
Et tu refuseras le secours de ta main
A la Nature humaine?
Ah! périsse plûtôt sa fausse liberté,
Et qu'elle ait à jamais ta seule volonté
Pour sa regle certaine.

Pourquoi soûmets-tu l'Homme au caprice du Sort?
Pourquoi le Criminel met-il le Juste à mort
Aux yeux de la Justice?
Pourquoi le Vice assis sur le Trône des Rois
Rit-il insolemment de tes plus saintes Loix,
Sans crainte du suplice?

La fourbe est le seul art, pour devenir puissant.
Le Coupable orgueilleux foule aux pieds l'Innocent
Qu'il voit dans la poussiere:
Il le punit des maux que lui-même a commis,
Et la Vertu n'échape à ses fiers Ennemis,
Qu'en fuïant la lumiere.

Le Méchant élevé, remplit tout de terreur;
Et s'il veut signaler sa brutale fureur
Par d'éternelles marques;
Désolant en son cours cent Peuples méprisés,
Il se plaît à marcher sur les Sceptres brisés
Des plus puissans Monarques.

O grand Dieu, qui maintiens tout l'Univers en paix,
Enfin regarde-nous accablé sous le faix
D'un cruel esclavage;
Montre-toi favorable aux malheurs des Humains,
Le chef-d'œuvre immortel de tes divines mains,
Et ta vivante image.

Fais-nous goûter enfin la douceur du repos:
Fais renaître, Seigneur, le calme sur les flots
De la Mer de ce Monde;
Et que ta Providence établisse en ces Lieux
Cet ordre & cette paix qu'établit dans les Cieux
Ta Sagesse profonde.

Comme j'eûs proferé ces Vers d'un accent qui témoignoit assez l'excès de ma douleur; la Philosophie avec un visage paisible, & qui ne paroissoit aucunement émû de mes plaintes, me parla ainsi.

Aussi-tôt que je vous ai vû triste, & le visage baigné de larmes, j'ai reconnu que vous étiez miserable, & banni de votre Patrie; mais si je n'eusse apris de vous-même la longueur de votre éxil, je l'ignorerois encore. Neanmoins croiez-moi, vous n'êtes point chassé de votre Païs, vous vous en êtes seulement égaré: ou si vous aimez mieux qu'on vous en croie chassé, vous vous en êtes donc chassé vous-même, puis que jamais personne n'eut pû vous en faire sortir.

Si vous vous souvenez quelle est votre Patrie, vous ne vous la representerez point comme une Ville d'Athénes regie par la multitude; mais vous

songe.

ſongerez qu'elle eſt gouvernée par *un ſeul Seigneur & un ſeul Roi*, qui aime à y attirer beaucoup de Citoyens, non pas à chaſſer ceux qui y ſont, & que c'eſt être ſouverainement libre, que de lui obéïr. Ignorez-vous l'ancienne Ordonnance de votre Cité, par laquelle il eſt déclaré que ceux qui voudront s'y établir, ne pourront en être bannis? Ceux qui ſont entrés une fois dans l'enceinte de ſes murailles, ne doivent point aprehender : mais auſſi-tôt qu'une Perſonne deſire d'en ſortir, elle eſt indigne d'y demeurer.

C'eſt pourquoi je ne ſuis pas ſi ſurpriſe de vous voir en ce lieu, que de vous y voir abatu de triſteſſe ; & je ne regrete pas tant la perte de cette Bibliotheque, où l'yvoire & le criſtal paroiſſoient avec un ſi beau mélange, que celle de la conſtance de votre Eſprit. C'eſt en vain que j'y cherche cette principale demeure de la Sageſſe, dans laquelle je n'avois mis aucun Livre, mais que j'avois remplie de mes plus nobles Maximes, & de ces grandes verités qui font eſtimer les Livres.

Ce que vous dites avoir fait pour

le bien public eſt veritable, & même vous en avez paſſé la plus grande partie ſous ſilence. Vous avez parlé de la verité, & de la fauſſeté des choſes qu'on vous objecte, & vous en avez dit ce que perſonne n'ignore. Quant à ce qui regarde les crimes & les impoſtures de vos Accuſateurs, vous avez bien fait de n'en toucher qu'un mot en paſſant; car le Public qui examine tout, s'en entretient aſſez. Vous avez déclamé enſuite contre l'injuſtice du Senat. Vous vous êtes plaint de l'injure qu'on me fait, & de ce qu'on noircit votre reputation. Enfin vous avez laiſſé éclater votre reſſentiment contre la Fortune, en lui reprochant ſon aveuglement dans la diſtribution des biens & des maux. Et en dernier lieu, vous avez prié le Maître de toutes choſes d'établir ſur la Terre la même concorde qu'il fait regner dans le Ciel. Mais parce que votre eſprit eſt agité de beaucoup de paſſions differentes, & que la douleur, la colere, & la triſteſſe, le partagent tour à tour; il n'eſt pas à propos, en l'état où vous êtes, de faire agir contre vo-

tre

tre mal toute la force des remedes. C'est pourquoi je ne me servirai maintenant que de lénitifs, afin que les parties qui sont enflâmées & endurcies par l'amas qui s'y est fait des humeurs malignes venant à s'amollir peu à peu, soient mieux disposées à recevoir des remedes plus efficaces.

## CHAPITRE VI.

Lors qu'une excessive chaleur
Ravit au triste Laboureur
Le seul prix de ses longues peines,
Il abbat le Gland des Forêts,
Et privé des Fruits de Cerés,
Il se nourrit de ceux des Chênes.

Lors que les cruels Aquilons
Regnent aux plus creux des Vallons,
On ne va pas chercher des Roses.
Si l'on veut recueillir du Vin,
On laisse meurir le Raisin,
Sans renverser l'ordre des choses.

Celui qui regle tous les Tems,
A donné les Fleurs au Printems,
A donné les Fruits à l'Automne,
A l'Eté les riches Moissons,
Et chacune de ces Saisons
Ne fait rien que ce qu'il ordonne.

Ce qui change l'ordre certain
Que marque, & que prescrit sa Main,
Pour suivre une route trompeuse,
S'égare dans mille détours,
Et devant la fin de son cours
Eprouve une fin malheureuse.

ME permettrez-vous donc de vous faire quelques demandes, pour reconnoître l'état de votre Esprit, & trouver ensuite moien de le guérir? Demandez-moi, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, & je suis prêt de vous répondre. Alors prénant la parole: Estimez-vous, me dit-elle, que toutes choses arrivent d'elles-mêmes en ce monde; ou qu'au contraire elles soient conduites par une Intelligence superieure qui les fasse agir? Non, lui dis-je, je ne croirai jamais que ce qui conserve un ordre si certain, agisse fortuitement. Je sçai que Dieu préside continuellement à ses ouvrages, & rien ne me pourra faire changer une opinion si veritable. Il est vrai, repartit-elle, & c'est ce que vous venez de chanter dans vos Vers. Vous avez seulement déploré la miserable condition des Hommes, qui selon vous, sont les seuls sur qui Dieu n'étend pas les

les soins de sa Providence. Pour le reste du monde, vous accordiez facilement qu'il étoit gouverné par une Intelligence sublime & raisonnable; c'est pourquoi je ne puis assez m'étonner comment votre Esprit aiant un si salutaire sentiment, est encore malade: Mais il faut que je sonde plus avant; il me semble que j'aperçois quelque chose qui manque aux moiens de votre guérison.

Puis que vous ne doutez point que Dieu ne gouverne le Monde, connoissez-vous aussi la maniere dont il le conduit? Je vois bien qu'à peine pouvez-vous comprendre le sens de ma demande, bien loin d'être capable d'y répondre. Je sçavois asseurément qu'il y avoit en vous quelqu'endroit plus foible que les autres, par où les passions s'étoient glissées dans votre Esprit, comme par une brêche abandonnée. Mais, dites-moi, vous souvenez-vous encore quelle est la fin generale de toutes ces choses, & quel est le but de la Nature? Vous en avez peut-être entendu parler, mais la tristesse vous en a fait perdre le sou-

venir. Au moins ſçavez-vous quel eſt l'Auteur de toutes choſes ? Oüi, lui dis-je, je ſçai que c'eſt Dieu. Mais, comment ſe peut-il faire, dit-elle, que connoiſſant le Principe d'une choſe, vous en ignoriez la fin. Je vois bien que le propre des Paſſions violentes, eſt ſimplement de remuer l'eſprit de ſon aſſiette ordinaire, & non pas d'anéantir entierement la raiſon. Mais je vous prie de me répondre encore une fois à ce que je vous demanderai. Vous ſouvenez-vous à preſent que vous êtes Homme ? Pourquoi, lui dis-je, me ſerois-je ſi-tôt oublié de moi-même ? Me pourrez-vous donc dire, pourſuivit-elle, ce que c'eſt que l'Homme ? Eſt-ce là, repartis-je, ce que vous aviez à me demander ? Puis-je ignorer que l'Homme eſt un Animal raiſonnable & mortel. Je le ſçai, & je confeſſe que c'eſt ce que je ſuis. N'apercevez-vous, me dit-elle, rien davantage en vous ? Votre Silence me fait voir que vous n'y remarquez plus aucune particularité conſiderable, & je juge en même tems qu'il y a une autre cauſe principale de votre mal,

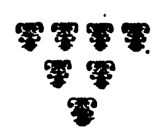
mal, sçavoir, que vous ne vous connoissez plus vous-méme; & cette nouvelle connoissance que je viens de recevoir, me donne une plus grande facilité de vous guérir.

L'oubli de ce que vous êtes, obscurcissant les plus belles lumieres de vôtre esprit, vous fait plaindre d'un éxil imaginaire, & d'une perte de biens qui ne vous ont jamais été ravis. Ensuite comme vous ignorez quelle doit être la fin de toutes choses, vous estimez que les Méchans sont les plus heureux & les plus puissans : & parce que vous ne sçavez pas comment le Monde est gouverné, vous vous persuadez que le flux & reflux de la Fortune n'a point d'Intelligence superieure qui lui donne ses divers mouvemens : ce que j'estime suffisant, non seulement pour vous rendre malade, mais aussi pour vous causer la mort.

Cependant je remercie Dieu de ce que vous n'avez pas encore perdu tous les avantages, & toutes les proprietés de la Nature humaine. J'ai trouvé le moien de vous guérir, puis que vous êtes entierement persuadé que le hazard

zard n'a point de part aux évenemens, & que tout est soûmis à la conduite de la Divine Providence. Ne craignez donc rien; cette petite étincelle rallumera bien-tôt en vos membres la chaleur vitale qui s'est presque éteinte.

Mais parce qu'il n'est pas encore tems de se servir des plus forts remedes, & que les Esprits sont d'une telle nature qu'il faut necessairement qu'après qu'ils ont rejetté les veritables opinions, ils en embrassent de fausses, d'où s'éleve ce nuage d'erreurs & de passions qui leur couvre les yeux, & qui les empêche de reconnoître la verité; je me servirai des moiens les plus faciles & les plus innocens, afin qu'aiant dissipé les tenébres des fausses persuasions, vous puissiez ouvrir les yeux à la veritable lumiere.



CHA-

## CHAPITRE VII.

LOrs que de ses plus sombres voiles
La Nuit envelope les Cieux,
La pure clarté des Etoilles
Ne sçauroit briller à nos yeux.

La Mer qu'on voioit transparente
Quand rien ne troubloit son repos,
S'obscurcit lors que la tourmente
Mêle le sable avec ses flots.

Quelquefois l'onde impetueuse
D'un Torrent descendu des Monts,
Aiant roûlé victorieuse
Jusques au plus creux des Vallons:

D'une roche haute & massive
Les vastes quartiers opposés,
La retiennent enfin captive,
Et brisent ses flots couroucés.

Si vous desirez voir sans peine
Le beau jour de la Verité,
Et suivre la route certaine
Qui meine à la felicité,

*Que le plaisir, ni la tristesse,*
*Que l'esperance, ni la peur,*
*Ne soient point les maitres d'un cœur*
*Dont la seule Raison doit être la maitresse.*

Lors

Lors que cette Troupe rebelle,
Suivant ſes tranſports furieux,
Prive ſa Reine naturelle
De l'Empire abſolu qu'elle a reçu des Cieux ;

L'Ame couverte d'un nuage
Qui lui cache la verité,
Change en un honteux Eſclavage
L'éclat, & la grandeur de ſon autorité,

*Fin du premier Livre.*





# CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

## LIVRE SECOND.

### CHAPITRE I.



Près que la Philosophie eut prononcé ces Vers, elle demeura quelque tems sans parler; & comme elle eût redoublé mon attention par son Silence, elle reprit ainsi son discours.

Si j'ai bien reconnu l'origine de votre Maladie, elle procéde du souvenir que vous avez de ces jours bienheureux où toutes choses vous étoient si favorables; & le desir que vous avez de les revoir encore vous rendant

rendant ainsi languissant, il vous semble que du changement de la Fortune procéde celui de votre esprit. Mais vous vous trompez, je connois mieux que vous les diverses figures de ce Monstre. Il converse familierement avec ceux qu'il veut trahir, & jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de les perdre, il les comble de mille faveurs, afin qu'ensuite ses attaques leur étant imprévûës les touchent plus sensiblement. Je suis même persuadé que si vous examinez bien sa nature, ses actions & ses liberalités en votre endroit, vous confesserez que ses bienfaits & sa disgrace, n'ont fait ni votre felicité, ni votre infortune.

J'espere n'avoir pas beaucoup de peine à vous remettre cette connoissance dans la mémoire : car lors que la Fortune s'aprochoit de vous pour vous flater, vous aviez coûtume de la repousser avec mépris, & de combatre ses charmes par des discours genereux & des maximes solides que vous aviez aprises dans mon Ecole.

Il est vrai neanmoins qu'un soudain changement ne peut arriver sans causer

causer quelque legere émotion dans l'esprit, & c'est ainsi qu'il est arrivé que vous avez un peu perdu de votre premiere tranquillité. Mais il est tems que vous preniez quelque nourriture agréable & facile, afin qu'elle pénetre jusqu'au fonds de votre ame; & qu'elle y fasse place à des viandes plus solides.

Que la Rhétorique donç s'aproche de vous avec tous les attraits de son éloquence, qui ne s'égare jamais du bon chemin, lors qu'elle veut suivre mes Préceptes; & que la Musique par ses tons tantôt plus legers, & tantôt plus lents, vienne enchanter votre douleur.

Dites-moi premierement quel est le sujet de votre tristesse, & quelle est la cause de vos larmes. Vous croiez peut-être souffrir une calamité qui n'a jamais eu d'exemple : Mais vous vous trompez, si vous pensez que la Fortune se soit changée en votre endroit. Sa nature est de n'être jamais égale; & je puis dire qu'elle a fait voir en votre Personne qu'elle est quelquefois constante. Elle étoit dans la même humeur,

humeur, & dans les mêmes ſentimens qu'elle eſt aujourd'hui, lors qu'elle vous careſſoit avec tant d'adreſſe, & qu'elle flatoit votre ambition d'une felicité imaginaire. Vous avez découvert ſans y penſer le maſque dont cette aveugle ſe couvre; & celle qui ſe cache encore aux yeux des autres Hommes, ſe fait voir toute entiere aux vôtres. Si vous aprouvez ſes actions, accommodez-vous à ſon humeur, & ne faites plus des plaintes inutiles: Si vous les condamnez, mépriſez les, & quand elle viendra pour vous flater, repouſſez-la généreuſement.

Ce qui vous cauſe à préſent une ſi grande triſteſſe, devroit être le ſujet de votre joie. Celle dont perſonne ne peut s'aſſeurer de n'être pas un jour abandonné vous a quitté. Devèz-vous eſtimer véritable un bonheur que vous devez perdre infailliblement? Et pouvez-vous aimer une felicité qui ne dure pas long-tems, & qui vous plonge en une profonde mélancolie lors qu'elle ſe retire de vous. Que ſi vous ne pouvez pas la retenir quand vous le deſirez, & ſi ſa fuite vous

fait miſerable, qu'eſt-ce que cet abandonnement, ſinon le préſage d'une calamité prochaine ?

Il ne ſuffit pas de ne regarder que ce qui ſe préſente à nos yeux. L'Homme ſage conſidére l'avenir ; & toûjours égal à lui-même, voit d'un même œil les careſſes & les menaces de la Fortune. Il faut que vous ſouffriez patiemment tout ce qui vous arrive de la part de celle ſous le joug de laquelle vous avez une fois baiſſé le cou. Si vous voulez préſcrire des Loix à celle que vous avez choiſie pour votre Maitreſſe, & ſi dans la condition d'eſclave, où vous êtes, vous voulez qu'elle demeure & qu'elle ſe retire quand il vous plaira, n'êtes-vous pas tout-à-fait déraiſonnable ? & n'irritez-vous pas celle que vous ne ſçauriez faire changer ? Si vous vous étiez une fois mis ſur Mer, vous n'iriez plus à votre gré, mais au gré des Vents : Et ſi vous aviez enſemencé un champ, vous ne trouveriez pas étrange qu'il ſe repoſât quelque tems, après vous avoir donné des marques de ſa fertilité.

Vous vous êtes engagé ſous la conduite

duite de la Fortune, il faut que vous obéïssiez à ses ordonnances. Voulez-vous arrêter l'impetuosité de la Roüe qu'elle tourne incessamment? Ne voiez-vous pas, ô le plus aveugle de tous les Hommes! que si la Fortune étoit constante, elle cesseroit d'être ce qu'elle est?

Après qu'elle a changé la Face de la Terre,
Qu'elle a donné la Paix, ou déclaré la Guerre,
Selon sa volonté:
Parmi ces changemens, rien ne lui sçauroit plaire;
Elle est toûjours semblable à l'Euripe agité,
Par un reflux contraire.

L'insolente se plaît à nous laisser des marques
Du mépris qu'elle fait de tant de grands Monarques
Qu'elle avoit caressés:
Et l'on voit tout d'un coup que sa faveur changeante
Releve les Vaincus qu'elle avoit renversés
Sur l'Arene sanglante.

La voix des Affligez, leurs soûpirs, & leurs larmes,
Ne peuvent opposer que d'inutiles armes
A ses longues rigueurs:
Vainement sur vos maux vous voulez vous étendre;
Elle est sourde à vos cris, elle se rit des pleurs
Qu'elle vous fait répandre.

C'est ainsi que de vous la Cruelle se joüe,
Qu'elle éprouve sa force à tourner cette Roüe
Qui fait votre destin:
C'est ainsi qu'elle croit faire un coup mémorable,
Lors qu'elle rend un Homme en un même matin
Heureux & miserable.

CHA-

## CHAPITRE II.

JE veux ici faire parler la Fortune, afin que vous voyiez si ce qu'elle exige de vous est juste & raisonnable : Imaginez-vous donc qu'elle vous tient ce discours.

Pourquoi vous plaignez-vous continuellement de ma conduite ? Quelle injure vous ai-je faite ? Quels biens vous ai-je ravis ? Choisissez un Arbitre de nos differens, & qu'il juge sans passion à qui les Richesses & les Dignités doivent apartenir : Et si vous pouvez me montrer qu'elles apartiennent en proprieté aux Hommes, je vous avoüerai que ce que vous me redemandez vous est véritablement dû.

Vous êtes sorti nud du sein de votre Mere, & je vous ai vêtu. Vous êtes né pauvre, & je vous ai comblé de richesses : Ce qui fait à présent le sujet de vos plaintes, c'est que je vous ai toûjours été favorable, & que je vous ai donné libéralement tout ce qui pouvoit être en ma disposition. Si je vous rede-

redemande aujourd'hui ce que je vous ai prêté, vous m'en devez remercier comme d'une chose dont je vous ai permis si long-tems la joüissance. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre; comme si vous aviez perdu ce qui vous apartenoit. Pourquoi donc pleurez-vous? Je ne vous ai fait aucun tort. Les richesses, les honneurs, & toutes les autres choses semblables sont de mon apanage. Ce sont des Servantes qui veulent reconnoître leur Maitresse. Elles viennent avec moi, & elles s'en retournent avec moi. Je ne fais point de difficulté d'asseurer que si ce que vous vous plaignez d'avoir perdu vous apartenoit véritablement, vous ne l'eussiez jamais perdu. Serai-je la seule qui ne pourrai jamais joüir de mes droits?

On ne se fâche point contre le Ciel, de ce qu'il fait succeder une nuit sombre aux jours les plus beaux & les plus sereins. Il est permis aux Années de couvrir la face de la Terre de fleurs & de moissons, de l'obscurcir ensuite de nuages, & de la blanchir de neiges. La Mer peut quand il lui plaît abaisser ses

ſes flots, & devenir tranquille, & les ſoûlever un moment après, afin d'engloutir ceux qu'elle venoit de favoriſer. Cependant la convoitiſe inſatiable des Hommes voudra m'obliger à devenir conſtante, & à changer de nature ſelon leur caprice. C'eſt en ce mouvement continuel que je fais voir ma puiſſance, & que je mets tout mon divertiſſement. Je tourne inçeſſamment une Roüe: J'éleve les uns & j'abaiſſe les autres, ſans qu'on ait un juſte ſujet de m'accuſer. Je ne vous empêche pas de monter au haut de cette Roüe; mais ne croiez pas que je vous faſſe une injure, lors qu'il me plaira de vous en faire deſcendre.

Pouvez-vous ignorer ma façon d'agir? Ne ſçavez-vous pas que Creſus Roi de Lydie, dont la puiſſance paroiſſoit un peu auparavant ſi redoutable à Cyrus, fut un moment après chargé de chaînes, & mis ſur un bucher pour y être brûlé comme une miſerable Victime, ſi l'eau du Ciel n'eût éteint le feu qui l'alloit réduire en cendres? Ne vous ſouvenez-vous pas que Paul Emile verſa des larmes au milieu de

ſon triomphe, en conſidérant le malheur de Perſée qu'il menoit captif?

Que veulent dire ces ſoûpirs & ces gémiſſemens dont les Théatres retentiſſent tous les jours? N'y déplore-t-on pas la rigueur de la Fortune, qui renverſe d'un ſeul coup les Empires les plus floriſſans? N'avez-vous pas apris dans la Fable, étant encore jeune, qu'il y avoit deux Tonneaux à l'entrée du Palais de Jupiter, de l'un deſquels il tiroit les Biens, & de l'autre les Maux, pour les diſtribuer aux Hommes ſelon ſa volonté? Que direz-vous ſi je vous fais voir que vous avez beaucoup plus reçu du premier que du ſecond? que je ne vous ai pas encore tout-à-fait abandonné, & que le changement que vous me reprochez doit être la cauſe de votre eſpérance?

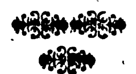
Néanmoins quand ce que je vous dis ne ſeroit pas véritable, vous ne devez en aucune maniere vous laiſſer abatre à la triſteſſe; & puis que vous étes en un Roiaume dont tous les autres obſervent étroitement les Loix, il ne faut pas que vous prétendiez vivre ſeul dans l'indépendance.

Quand

QUand de la Corne d'Amaltée
Sortiroient autant de trésors
Que l'on voit la Mer agitée
Pousser de sables sur ses bords:
Les Hommes, d'une voix commune,
Blâmeroient encor la Fortune,
Sans pouvoir regler leur esprit,
Dont les desirs insatiables,
Passent les bornes raisonnables
Que la nature leur préscrit.

Si Dieu leur donne des richesses,
Des honneurs, & des dignités,
Ils considerent ses largesses
Comme des biens trop limités.
Les choses une fois acquises,
Ne peuvent plus paroître exquises
A leurs souhaits ambitieux;
Et leur famelique avarice
Ne trouve rien qui l'assouvisse
En son appétit furieux.

Comment donc cette convoitise
Se bornera-t-elle jamais,
Puis que dans ceux qu'elle maîtrise
Elle s'accroît par les bienfaits?
Leur visage pâle de crainte,
Et leur bouche ouverte à la plainte,
Nous marquent cette verité;
Qu'on n'est riche qu'en aparence,
Lors qu'au milieu de l'abondance
On se plaint de sa pauvreté.



## CHAPITRE III.

SI la Fortune vous aportoit toutes ces raisons pour sa défense, vous n'oseriez pas seulement ouvrir la bouche pour vous excuser. Si vous avez néanmoins quelque chose à dire pour justifier vos injustes plaintes, vous le pouvez faire, je vous permets de parler, & je suis prête à vous entendre. Alors prénant la parole, je lui dis.

Il est vrai que ces choses ont une aparence extrêmement belle. Tout ce que la Rhétorique a d'agrémens, & la Musique de douceur, s'y rencontre avec un parfait mélange, & lors qu'on les entend elles ont de merveilleux charmes pour contenter l'oreille; mais elles ne pénetrent pas où les Misérables ressentent leur mal. C'est pourquoi, lors que les sens ne sont plus touchés par le son de ces paroles flateuses, la douleur se fait sentir avec encore plus de violence qu'auparavant.

Je l'avouë, me répondit la Philosophie: ce ne sont pas encore ici les remedes que je vous veux donner; ce

ce sont seulement de petits lénitifs dont je me sers pour apaiser un peu la violence de votre mal, qui n'est pas en état d'être traité d'une autre maniere. Mais lors qu'il sera necessaire je mettrai la sonde plus avant, & j'apliquerai des remedes plus efficaces. Je ne vous demande à présent qu'une chose, c'est de ne vouloir point persuader à tout le monde que vous êtes misérable.

Avez-vous donc si-tôt oublié l'excès & le nombre des faveurs que vous avez reçuës de la Fortune ? Je ne vous dirai point qu'après la mort de votre Pere, les premiers Hommes de la République èurent un soin particulier de vous élever, & qu'étant choisi pour entrer en l'Alliance des plus Illustres de Rome, vous leur avez été joint par les liens de l'amour, avant que de leur être uni par ceux du sang. S'est-il trouvé quelqu'un qui ne vous ait estimé très-heureux, tant par le rang que vos deux Beaux-peres ont tenu dans l'Empire, que par le mérite & la sagesse de vos deux Epouses, & par la vertu des Enfans, dont le Ciel a béni vos Mariages.

Je ne dirai pas qu'étant encore jeune, vous avez obtenu des Charges, & possedé des Dignités où les plus âgés n'osent pas même aspirer. Je ne prétens point m'arrêter aux choses les plus communes, je viens tout d'un coup au point qui fait le comble de votre felicité.

Si le ressouvenir d'une belle action, & si le fruit qu'on en tire, laisse dans l'esprit de l'Homme une certaine Beatitude qu'il ne peut considérer sans un extrême plaisir; les maux dont vous êtes accablé pourront-ils jamais effacer de votre mémoire ce jour bienheureux auquel vous vîtes vos deux Fils sortir de votre Palais revêtus des marques du Consulat, accompagnés de tous les Sénateurs, & suivis de tout le Peuple dont les acclamations témoignoient la réjoüissance? Pourrez-vous oublier ce jour, auquel étant au milieu de ces deux jeunes Consuls assis en leur Chaire d'ivoire, vous fîtes le Panégyrique des vertus du Prince, & vous fûtes estimé pour le plus sçavant, & pour le plus éloquent des Romains? Pourrez-vous, dis-je, oublier ce jour que venant avec eux

eux au milieu du Cirque, où tout le Peuple étoit amassé, vous surpassâtes son attente par une si grande profusion de Richesses, qu'il ne s'en étoit jamais tant vû dans un jour de Triomphe.

Après tant de faveurs j'ai quelque sujet de croire que vous aviez enchanté la Fortune, puis qu'elle paroissoit si constante à vous favoriser, & qu'elle vous combloit de tant de bienfaits. N'est-il pas vrai qu'elle vous a fait des graces qu'aucun particulier n'avoit encore reçuës? Voulez-vous donc compter avec elle pour examiner ce qu'elle peut vous devoir? C'est ici la premiere fois qu'elle vous a regardé de mauvais œil; & si vous comparez le nombre & la grandeur de ses faveurs, avec le nombre & la grandeur de ses disgraces, vous ne pourrez pas nier que vous ne soyez encore bienheureux. Que si vous ne vous estimez pas tel, à cause que ces tems agréables se sont écoulés, vous devez songer que les tems malheureux passeront aussi de la même maniere.

Est-ce d'aujourd'hui que vous êtes monté sur le Théatre de ce monde? Et

pouvez-vous dire qu'étant Etranger, vous n'en connoiſſez pas encore les Coûtumes ? Croiez-vous qu'il y ait ici bas rien d'aſſeuré, puis qu'en un moment l'Homme ceſſe d'être ce qu'il étoit ?

Les choſes qui dépendent de la Fortune nous ſont rarement fidelles, & celles même qui nous ſont les plus aſſeurées trouvent une eſpece de mort dans le dernier jour de notre vie : Que vous importe-t-il donc, ou que vous quittiez la Fortune en mourant, ou qu'elle vous abandonne en s'enfuïant.

Quand le Soleil naiſſant vient éclairer les Cieux,
Les Aſtres de la Nuit s'éclipſent à nos yeux,
Obſcurcis par l'éclat de ſa vive lumiere.
Quand le vent du Midi ſouffle dans un Jardin,
L'on n'y voit plus le ſoir les Roſes du matin,
Et le Lys éfeüillé perd ſa beauté premiere.

Souvent on voit la Mer en un ſi grand repos,
Qu'en ſon vaſte circuit, immobile, & ſans flots,
Elle rend du Soleil l'image raïonnante ;
Souvent les Aquilons aiant enflé ſes eaux,
Elle rentre en fureur, & briſe les Vaiſſeaux
Par l'effroiable choc de ſon onde écumante.

Tout étant ici bas ſujet au changement,
Attendez pour vous ſeul un plus doux traitement,
Et mettez votre eſpoir aux biens de la Fortune.
La Sentence d'un Dieu ne ſe revoque pas,
Et vous êtes ſoûmis à cette Loi commune,
Que tout Etre engendré doit ſubir le trépas.

CHA-

## CHAPITRE IV.

ALors je lui répondis ; Vous ne m'alléguez rien qui ne soit très-véritable, ô divine Protectrice de toutes les Vertus ! Je ne puis pas dire que la Fortune m'ait été trop peu de tems favorable. Au contraire la durée de ma prosperité fait le sujet de mes plaintes, parce qu'entre tous les malheurs il n'y en a point de plus sensible que le souvenir qu'on a de son premier bonheur. Vous commettez, me dit-elle, une grande injustice, & vous ne pouvez pas attribuer à la Fortune un mal qui n'est que dans votre imagination. Si sa fuite vous surprend, & si cette prospérité passagere forme dans votre esprit de vaines chimeres afin de vous étonner ; songez combien de choses vous restent encore pour vous maintenir en votre ancienne félicité.

N'est-il pas vrai que si ce que vous possediez de plus précieux au milieu de tant de richesses vous avoit été divinement conservé, vous n'auriez au-

cun sujet de vous dire misérable, aiant encore la meilleure & la plus noble partie de votre Bien ? Votre Beau-pere Symmaque, la gloire du nom Romain, l'ornement du monde, & le premier de tous les Hommes, vit encore ; & ce que vous acheteriez au prix de tout votre sang ; cet illustre Personnage, qui n'aime que la sagesse & que la vertu, déplore votre calamité, sans songer à celle qu'il endure. Votre Epouse dont le grand esprit est accompagné d'une si rare modestie ; votre Epouse dont la pudeur est si recommandable ; & pour comprendre en un mot le Panégyrique de toutes ses vertus, votre Epouse semblable à son Pere Symmaque, vit encore ; & comme votre infortune lui fait desirer la mort, elle ne vit plus que pour vous seul, en sorte que la voiant incessamment pleurer votre absence, je confesse moi-même que vous avez perdu quelque chose de votre felicité.

Que dirai-je enfin, des Enfans que vous avez eu d'elle, dans lesquels autant que la tendresse de leur âge le peut permettre, on remarque déjà la viva-

vivacité de leur Pere & de leur Ayeul? Le principal soin des Hommes étant de conserver leur vie, vous êtes heureux si vous sçavez connoître votre félicité, puis que vous possedez encore ce que vous estimez plus cher que la vie même.

Cessez donc de pleurer inutilement; la Fortune ne traite pas encore avec beaucoup de rigueur ces gages précieux de votre prosperité; ni la tempête qui vous agite n'est pas fort à craindre, puis que vous avez deux Ancres pour vous affermir contre ses efforts, dont l'une est le soulagement que vous recevez dans le tems présent, & l'autre l'espérance qui vous reste pour l'avenir.

Dieu veüille, lui dis-je, que ces deux choses ne m'abandonnent jamais; car tant que j'aurai ces deux apuis, la violence de l'orage ne me pourra submerger; & quoique tous les flots de la Mer se soûlevent contre moi, j'arriverai toûjours au Port: Cependant vous voiez combien je suis déchu de ma premiere grandeur.

Alors la Philosophie m'interrom-

pant, s'écria : J'ai déjà gagné quelque chose sur vous, puis qu'en l'état où vous êtes, vous ne vous croiez pas encore tout-à-fait misérable. Je ne puis toutefois souffrir cette délicatesse avec laquelle vous vous plaignez qu'il vous manque quelque chose pour être heureux. Y a-t-il quelqu'un à qui la Fortune soit si favorable qu'il ne lui manque rien ? Ne sçavez-vous pas que la nature des biens de ce monde, est telle qu'on ne les peut pas posseder tout à la fois, ou qu'après en avoir joüi quelque tems, on les perd avec plus de facilité qu'on ne les avoit acquis ? L'un est dans l'abondance & dans les plaisirs ; mais la bassesse de sa naissance le rend méprisable. L'autre est d'une extraction tout-à-fait illustre, mais il est pauvre, & quoique sa Noblesse l'éleve au dessus du commun, il voudroit n'être connu de personne. Celui-ci possede ces deux avantages, mais il déplore continuellement sa viduité. Celui-là s'est marié fort avantageusement, mais il n'a point d'Enfans, & les richesses qu'il amasse doivent passer en des mains étran-

étrangeres. Cet autre enfin est Pere de beaucoup d'Enfans, mais le libertinage de ses Fils, & l'impudicité de ses Filles, ne laissent point à ses yeux d'autre usage que celui des larmes.

Ainsi vous voiez que personne ne joüit entierement des faveurs de la Fortune; & que ce qu'on a d'un côté manque de l'autre, parce qu'il y a toûjours quelque chose qu'on ignore faute d'expérience, ou qu'on hait aussi-tôt qu'on commence de le connoître.

Vous devez encore considérer que ceux qui sont les plus heureux, sont aussi les plus infortunés, parce qu'ils sont les plus sensibles au mal, & que si tout ne leur arrive au même tems qu'ils le desirent, ils se laissent abattre au moindre déplaisir, & n'aiant jamais goûté que les douceurs de la prospérité, ils ne peuvent souffrir la moindre amertume; tant il est vrai qu'il faut peu de chose, pour ravir aux plus fortunés leur Béatitude imaginaire.

Combien croiez-vous qu'il y en a qui s'estimeroient heureux, s'ils possedoient la moindre partie de ce qui vous

vous reste ? Ce lieu même que vous nommez un Exil, est la Patrie de ceux qui y demeurent ; & vous pouvez juger par les choses que vous éprouvez, que l'Homme n'est misérable que lors qu'il s'imagine de l'être, n'y aiant point de condition qui ne soit heureuse quand on l'envisage avec un esprit tranquille. Qui sera la personne si favorisée de la Fortune, qui ne souhaite de changer d'état lors qu'elle se laissera vaincre par l'impatience ? Et combien la prospérité cache-t-elle de fiel parmi sa douceur, puis qu'on ne pourra pas l'empêcher de s'en aller quand elle voudra ? Vous voiez à présent combien est méprisable cette Béatitude qui n'accompagne pas toûjours ceux qui la possedoient avec le plus de modération, & qui ne donne pas une satisfaction parfaite aux ambitieux.

Pourquoi donc, ô Mortels ! cherchez-vous au dehors une félicité que vous avez au dedans de vous-mêmes ? C'est sans doute que l'erreur & l'ignorance vous aveuglent : Il faut que je vous fasse voir clairement en quoi consiste cette félicité que vous ne con-

noissez

noissez pas. Y a-t-il quelque chose de plus précieux que vous-même ? Rien, me direz-vous ; Par conséquent si vous êtes maîtres de vous-même, vous posséderez un bien que vous ne sçauriez jamais perdre, & que la Fortune ne peut vous ravir. Mais pour mieux connoître que la Béatitude ne peut être établie en ce qui dépend de la Fortune, faites ce raisonnement : Si la Béatitude est le souverain bien de la nature raisonnable, & si ce qui peut être ravi de quelque maniere que ce soit, n'est pas un souverain bien, parce que ce qu'on ne nous sçauroit ôter doit être nécessairement plus excellent ; il est évident que la Fortune étant si changeante, ne peut prétendre à la possession de cette Béatitude.

De plus celui qui joüit de cette félicité périssable, ou il sçait qu'elle est inconstante, ou il ne le sçait pas : S'il ne le sçait pas, quelle Béatitude peut-il y avoir dans l'ignorance & dans l'aveuglement ? S'il le sçait, il faut necessairement qu'il apréhende la perte de ce qu'il est asseuré de perdre ; & par conséquent cette crainte conti-

nuelle l'empêchera d'être jamais heureux. Que s'il croit devoir mépriser cette perte, il faut conclure que la félicité dont il considere la perte avec tant d'indiférençe, n'est qu'une Béatitude imaginaire : Et comme vous êtes persuadé que les Esprits des Hommes sont immortels, & que la félicité du corps n'étant qu'accidentelle, lui doit être ravie par la mort ; si vous faisiez consister la véritable Béatitude dans ces biens passagers, vous devriez aussi avoüer que la mort rend malheureux tout ce qu'il y a de mortel. Que si nous n'ignorons pas qu'il y en a plusieurs qui ont cherché cette Béatitude non seulement par une mort volontaire, mais aussi par toutes sortes de douleurs & de tourmens, comment se peut-il faire que la vie présente rende heureux celui qu'elle ne peut rendre misérable étant passée ?

Quiconque veut bâtir pour les Siecles suivans,
Qu'il ne choisisse point les Monts ni les Rivages,
Les Monts sont exposés aux plus cruels orages ;
Et rien n'est asseuré sur des sables mouvans.

Considerez le sort de vos Palais superbes ;
Regardez leur péril, & vous en retirez :
Leurs nombreux Habitans y sont moins asseurés,
Qu'un Pauvre sous son toit fait d'un reste de gerbes.

Que

Que les Vents animés de contraire fureur,
Troublent en même tems le Ciel, la Terre & l'Onde,
Il y sera toûjours en une paix profonde,
Et l'Univers tremblant, ne lui fera point peur.

## CHAPITRE V.

MAis puis que je vois que mes raisons font déjà quelque impression sur votre esprit, je crois qu'il est nécessaire de vous apliquer des remedes un peu plus puissans. Dites-moi donc, quand les Biens de la Fortune ne seroient pas périssables, & ne vous abandonneroient point en un moment; qu'y a-t-il en eux qui vous puisse véritablement apartenir, ou qui étant considéré sans passion, ne paroisse méprisable aux yeux de l'Homme sage? Les Richesses sont-elles précieuses d'elles-mêmes, ou seulement par le profit que vous en retirez? lequel est-ce des deux? Est-ce la nature de l'or, ou sa quantité qui le rend considérable? Ne sçavez-vous pas que les Richesses sont plus éclatantes en leur profusion qu'en leur amas? & que si

l'avarice de ceux qui les possedent les fait haïr, la libéralité les fait aimer ?

S'il est vrai que ce qui passe dans les mains d'un autre, ne demeure plus dans les vôtres ; il faut nécessairement avoüer que l'argent n'est précieux que lors que par notre libéralité nous cessons de le posseder : Et si tout ce qu'il y a de richesses dans l'Univers étant réüni sous la puissance d'un seul Homme, l'abondance de celui-là rendoit tous les autres pauvres ; il faut que le simple son de la voix ait quelque chose de plus considerable que tous les trésors, puis qu'elle peut en un instant remplir les oreilles de plusieurs Personnes assemblées, & que les Richesses ne sçauroient passer en même tems en diverses mains, si l'on ne les divise en autant de parties qu'il y a de Personnes : Ce qui étant fait, il arrive toûjours que ceux qui n'y ont point eu de part demeurent pauvres.

Que ces Richesses donc sont indignes du nom qu'elles portent ! & que leur pouvoir est limité ! puis qu'elles ne sçauroient apartenir à plusieurs Personnes en même tems, & qu'elles ne rendent

rendent jamais un Particulier heureux, qu'elles ne rendent les autres miſérables.

Eſt-ce l'éclat des Pierres précieuſes qui vous charme les yeux ? Ne ſçavez-vous pas que s'il y a quelque choſe de particulier & d'agréable en leur brillant, il leur apartient, & non pas à vous. Et certainement je ne puis aſſez m'étonner comment les Hommes les admirent : Car de quelle ſorte une choſe inanimée, & qui n'a ni diſtinction ni liaiſon de membres peut-elle être eſtimée d'une Créature animée & raiſonnable ? Je veux bien qu'elles ſoient un ouvrage de la main de Dieu, & que dans leurs figures diférentes, elles participent un peu de la derniere beauté : Mais néanmoins étant infiniment au-deſſous de votre nature, elles ne méritent aucunement votre admiration. C'eſt peut-être la beauté des Campagnes qui vous plaît ? Pourquoi non ? puis qu'elles compoſent une partie d'un ſi bel ouvrage ? C'eſt ainſi que nous conſidérons quelquefois avec plaiſir la face de la Mer, quand elle joüit d'une parfaite tranquillité ; que nous

nous admirons le mouvement des Cieux, le cours des Aſtres, & le changement de la Lune.

Mais êtes-vous aſſez vain pour vous glorifier de ce qui ne vous apartient pas? Ces choſes ont-elles rien qui dépende de vous? L'ingénieuſe diverſité des fleurs que produit le Printems, contribuë-t-elle à votre beauté? Et les fruits que les Arbres portent en Automne, ſont-ils une marque de votre abondance? Pourquoi vous réjoüiſſez-vous de ce que vous ne poſſedez pas? Et d'où vient que vous embraſſez des biens étrangers, comme ſi le Ciel vous en avoit fait le maître abſolu? Jamais la Fortune toute puiſſante qu'elle eſt, ne vous pourra donner ce que la Nature a ſéparé de vous.

Il eſt vrai que ce que la Terre produit eſt deſtiné pour la nourriture de ſes Habitans; mais ſi vous voulez vous contenter de ce qui ſuffit à la Nature, c'eſt ſans raiſon que vous lui deſirez l'abondance & les richeſſes, puis qu'elle eſt ſatisfaite de peu, & qu'en l'accablant de choſes ſuperfluës, vous les lui rendez,

rendez, ou désagréables, ou périlleuses.

Vous croiez peut-être que l'éclat, & la pompe des habits donne quelque agrément à ceux qui les portent ; mais pour moi je ne puis rien admirer que la nature de la matiere, ou l'adresse de l'Ouvrier. Est ce dans le grand nombre de Serviteurs que vous établissez votre bonheur ? Mais ne sçavez-vous pas que s'ils sont vicieux, vous ne les devez considerer que comme une charge pernicieuse à votre Maison, & que comme des ennemis domestiques qui vous doivent encore être plus redoutables que les étrangers ? S'ils sont vertueux, comment pouvez-vous compter entre vos richesses une vertu qui ne vous apartient pas ?

C'est pourquoi vous voiez clairement que de toutes ces choses que vous mettez au nombre de vos biens, il n'y en a pas une qui soit à vous. Si vous n'y trouvez point de beauté qui doive être l'objet de vos desirs, quel sujet avez-vous de vous plaindre de leur perte, ou de vous réjoüir de ce que vous les possedez encore ? Si la Nature leur a donné quelque chose de

char-

charmant, que vous importe-t-il? puis qu'étant séparées de vos richesses, elles ne perdront rien de la beauté qui vous les rend agréables. Elles ne sont pas précieuses, parce qu'elles sont à vous; mais au contraire vous les avez mises parmi vos richesses parce qu'elles vous sembloient précieuses.

Enfin que prétendez-vous par ce grand éclat de fortune? Vous voulez sans doute bannir de chez vous la pauvreté par le moien de l'abondance: Mais il arrive tout le contraire de ce que vous vous êtes proposé, puis qu'en même tems que vous augmentez le nombre de vos richesses, il faut nécessairement que pour les conserver, vous accroissiez celui de vos Domestiques: de sorte qu'il est très-véritable que ceux qui possédent beaucoup de choses, manquent de plusieurs choses; & qu'au contraire ceux qui ne demandent que les choses nécessaires à la Nature, n'ont presque besoin de rien, puis que ce qu'ils désirent ne leur peut manquer.

Quoi donc êtes-vous si misérable, que n'aiant aucun bien qui vous soit propre,

propre, vous ſoyez contraint d'établir votre bonheur en des Richeſſes que la Nature a tout-à-fait éloignées de vous ? Les choſes ſont-elles aujourd'hui dans une ſi grande confuſion, que l'Homme qui peut être apellé Divin par l'excellence que la Raiſon lui donne au deſſus de tous les Animaux, s'imagine n'avoir point d'autre éclat, que celui qu'il croit tirer de la poſſeſſion d'une choſe inanimée ? Tout ce que vous voiez ici bas, eſt content de ce qu'il a reçu du Ciel: & vous que l'entendement rend ſi ſemblable à Dieu même, vous empruntez des choſes les plus viles & les plus mépriſables, dequoi relever votre nature, qui n'eſt jamais plus belle, que lors qu'elle ne ſe pare que de ſes propres ornemens.

Vous ne connoiſſez pas ſans doute quelle injure vous faites à celui qui vous a formé. Il a voulu que l'Homme ſurpaſſât en dignité tout ce qu'il y a de plus noble ſur la Terre, & vous l'abaiſſez au deſſous de ce qu'il y a de plus abject: Car s'il eſt vrai que ce qui fait le bien d'une choſe, eſt plus précieux que cette choſe même dont il

il fait le bien ; ne voiez-vous pas que lors que vous mettez ce qu'il y a de plus méprisable au nombre des biens, vous confessez que dans sa bassesse il mérite encore plus d'estime que vous ? Mais ce n'est pas sans sujet que vous tombez en un aveuglement si prodigieux : parce que l'Homme qui s'éleve au dessus de toutes choses lors qu'il sçait se connoître, s'abaisse au dessous des Bêtes, lors qu'il cesse d'avoir cette connoissance. Si les autres Animaux ne se connoissent pas, c'est un défaut de leur nature ; & si l'Homme s'ignore soi-même, c'est un effet de ses vices, & de ses crimes.

Considérez encore l'erreur insuportable de ceux qui se persuadent avec vous qu'une chose qui n'a d'elle-même aucune beauté peut devenir agréable sous des ornemens empruntés. Si quelqu'une des choses qu'on recherche si curieusement a du lustre & de l'éclat, on lui peut donner les loüanges qu'elle mérite, autant que sa nature en est capable, mais cela néanmoins n'empêche pas que ce qu'elle couvre avec tant de pompe, ne demeure avec les mêmes

mêmes défauts, & les mêmes imperfections qu'il avoit auparavant.

Pour moi je soûtiens qu'une chose dont la possession est nuisible, ne doit pas être mise au rang des biens. Me trompai-je dans mon sentiment? Non, me direz-vous: Or les Richesses ont souvent perdu ceux qui les possedoient; le plus criminel étant aussi le plus ardent à s'emparer des trésors dont les autres joüissent; & s'imaginant que tout l'Or que la Terre cache dans ses entrailles, & toutes les Pierres précieuses que la Mer enferme dans son sein, n'apartiennent qu'à lui seul comme si tous les autres étoient indignes de les posseder.

Vous donc à qui la mort donne tant d'apréhension, si vous aviez entrepris le voiage de cette vie sans être chargé d'un si grand nombre de Richesses inutiles & superfluës, vous poursuivriez votre chemin sans crainte, & vous chanteriez en présence des Larrons, sans avoir peur d'être l'objet de leur avarice. N'ai-je pas à présent sujet de m'écrier: O que ce que les Hommes apellent félicité, est

 indigne

indigne de ce nom, puis qu'ils ne le peuvent obtenir ſans peine, ni le retenir en aſſeurance !

Q'U'heureux étoit ce Siecle, où la Race mortelle
Vivoit des ſeuls preſens, dont la Terre fidelle
Contentoit ſa frugalité !
Où des Chênes nombreux la dépoüille aſſeurée,
Apaiſoit ſa faim moderée,
Par la ſeule neceſſité !

Le luxe qui nous perd, & les molles délices,
La honte de notre âge, & la ſource des vices,
Ne corrompoient point les Eſprits :
On ne mélangeoit point les travaux de l'Abeille
Avec la liqueur de la Treille,
Pour lui donner un plus grand prix.

L'Homme ignoroit encor les ouvrages de ſoie :
Par la riche couleur que Sidon nous envoie,
Il n'en changeoit point la blancheur :
Et ne cherchant alors qu'un repos néceſſaire,
Couché ſur la molle fougere,
Il s'endormoit à la fraîcheur.

Content d'une boiſſon qu'il rencontroit ſans peine,
Il étanchoit ſa ſoif au bord d'une Fontaine,
Sans autre taſſe que ſa main :
Et lors que la chaleur étoit trop violente,
Il trouvoit une Ombre vivante
Sous les feüillages d'un vieux Pin.

Les Forêts conſervoieut leur premiere verdure ;
On n'avoit point changé l'ordre de leur nature,
En les expoſant ſur les flots :
Et Neptune écumant de fureur & de rage,
N'avoit point cauſé de naufrage
Aux miſérables Matelots.

On

On n'avoit pas formé ces desseins téméraires,
D'envoier une Flotte aux Terres étrangeres,
Pour en découvrir les trésors :
On n'avoit jamais vû ces merveilles fatales
Que les Ondes Orientales
Exposent sur leurs riches bords.

Tout l'Univers entier n'étoit qu'un héritage;
Les Clairons dont le bruit échauffe le courage,
N'étoient pas alors inventés:
Et la Terre cachoit encore en ses entrailles
Le fer Ministre des Batailles,
Et l'Instrument des Cruautés.

Car hélas! quel motif eut fait prendre les armes,
Où l'on n'eût rencontré que des sujets de larmes,
Sans aucun espoir de butin?
Où le Victorieux n'eût eu que l'avantage
D'avoir par un plus grand carnage
Signalé sa brutale main?

Plût à Dieu que les mœurs de ces tems désirables
Pussent enfin revivre en ces tems déplorables
Où triomphe l'iniquité!
Mais le désir d'avoir, qui dévore nos ames,
A de plus violentes flâmes
Que le Mont Vesuve irrité.

Quiconque le premier tira l'Or de la Terre,
Qu'il eût bien mérité que l'éclat du Tonnerre
L'ensevelît sous ses travaux!
Et que pour assouvir sa convoitise infame,
Il eût justement rendu l'ame
Entre les veines des Métaux!

Ces trésors, la matiere, & le sujet des crimes,
Renfermés dans la nuit de leurs profonds abîmes,
Ne paroîtroient point à nos yeux:
Le sable couvriroit ces Pierres précieuses,
Qui de peur d'être dangereuses,
Fuioient la lumiere des Cieux.

## CHAPITRE VI.

MAis que dirai-je des Grandeurs & des Dignités que vous élevez jusqu'au Ciel ſans les connoître? Quel embraſement du Mont Gibel, & quel Déluge peuvent cauſer tant de maux qu'un méchant Homme qui les poſſede? Vos Ancêtres qui n'avoient pû ſouffrir le commandement des Rois, à cauſe de leur orgueil, ont rejetté pour le même ſujet celui des Conſuls, ſous leſquels ils avoient commencé d'être libres. S'il arrive quelquefois que les plus grandes Charges ſoient données aux Perſonnes les plus vertueuſes, qu'y a-t-il en ces Charges qui nous doive plaire, ſi ce n'eſt la probité de ceux qui les exercent? Ainſi vous voiez que la Vertu peut donner de l'éclat aux Dignités, & que les Dignités n'en ſçauroient donner à la Vertu.

Mais encore quelle eſt cette puiſſance à laquelle vous aſpirez avec tant d'empreſſement? Votre aveuglement eſt-il ſi prodigieux, que vous ne connoiſſiez

noissiez pas combien votre ambition est ridicule ? N'éclateriez-vous pas de rire, si dans une troupe de Rats, vous en aperceviez un qui voulût commander aux autres, & qui s'attribuât le même empire sur eux que les Hommes veulent s'attribuer sur les Hommes ? Cependant vous avez autant sujet de rire de l'orgueil des plus grands Princes, que vous en avez de rire de celui de ces Animaux, puis que toute la puissance des Rois ne s'étend que sur le corps humain, dont la foiblesse est si grande qu'une Araignée lui peut ôter la vie ; & sur les biens de la Fortune qui sont encore plus méprisables que ceux du corps.

Pourra-t-on jamais assujettir un Esprit libre ? Aura-t-on assez de force pour troubler sa paix ? Et sa constance étant fortifiée par la raison, ne triomphera-t-elle pas de toutes les ménaces ?

Un Tyran aiant fait apliquer à la torture un Homme libre, de la bouche duquel il esperoit tirer à force de tourmens la connoissance des complices d'une Conjuration faite contre sa vie ; cet Homme généreux se coupa

la langue avec les dents, & la cracha au visage de ce Barbare. Ainsi le suplice que ce Tyran considéroit comme une matiere de sa cruauté, fut le sujet du triomphe de celui qu'il faisoit tourmenter.

Pouvez-vous faire quelque mal, que vous ne puissiez souffrir d'un autre ? Les Hôtes de Buzire étoient ses Victimes, & lui-même fut celle d'Hercule l'un d'entr'eux. Regulus avoit chargé de chaînes plusieurs Carthaginois qu'il avoit pris en guerre ; & quelque tems après ceux qu'il avoit vaincus étant victorieux, lui firent sentir la pesanteur des fers dont il les avoit accablés. Croiez-vous donc qu'on soit fort puissant, lors qu'on peut faire endurer aux autres ce qu'on ne sçauroit éviter soi-même ?

Si les Dignités avoient quelque bonté qui leur fût propre & naturelle, elles ne deviendroient jamais le partage des Méchans, puis que les choses oposées ne peuvent avoir de commerce, & que la Nature ne souffre point l'union de deux contraires. Ainsi comme l'on voit souvent que des Scélérats
sont

ſont élevés aux grandes Charges, il faut néceſſairement avoüer que les honneurs n'ont aucun bien ſolide, puis qu'ils s'abandonnent eux-mêmes aux Perſonnes vicieuſes, & que tous les autres préſens de la Fortune ne ſemblent ſe vouloir communiquer avec profuſion, qu'à ceux qui commettent les crimes avec le plus de hardieſſe.

Comme vous ne doutez pas que celui qui a de la force ne ſoit fort, & que celui qui a de l'agilité ne ſoit agile; que la Muſique ne faſſe les Muſiciens, la Médecine les Médecins, & la Rhétorique les Orateurs; parce que chaque choſe produiſant l'effet qui lui eſt propre & naturel, ne peut endurer le mélange d'un contraire: Il faut auſſi que vous confeſſiez que l'éclat & la pompe dont un Eſprit vain ſe flate n'ont aucune bonté, puis qu'ils peuvent compâtir avec le vice; que la multitude des Richeſſes ne peut étancher la ſoif inſatiable de l'avarice; que la Puiſſance ne ſçauroit rendre maître de lui-même, celui que le vice rend eſclave de ſes Paſſions; & qu'enfin les Dignités que l'on donne aux

Méchans, ne servent qu'à faire voir à tout le monde qu'ils en sont indignes, au lieu qu'elles devroient les en rendre capables, si elles étoient en effet ce qu'elles sont en aparence.

D'où vient donc que vous vous plaisez à donner de si beaux noms à des choses si méprisables, & qui démentent par les effets ces illustres titres dont vous essaiez de les relever? Pourquoi nommez-vous Richesses, Puissance & Dignité, ce qui ne l'est pas? Enfin je puis dire la même chose de tout le reste des Biens de la Fortune, qui n'a rien de souhaitable, & qui puisse mériter la qualité de Bon; puis qu'elle ne favorise pas toûjours les Bons, & qu'elle ne rend pas vertueuses les Personnes ausquelles elle se communique.

ROme, qu'elle fut ta misere!
Et que tu souffris de malheurs
Sous le Prince assassin d'un Frere,
D'une Epouse, & des Sénateurs!
Que ta face fut effroiable,
Lors que ce Tyran détestable
Courant une torche à la main,
(Plaisir digne d'un Parricide)
Comme une cruelle Euménide
Répandit la flâme en ton sein.

Mais

Mais que ce Monftre ait pû fans larmes
Découvrir le fein maternel,
Qu'il ait pû cenfurer fes charmes
D'un œil & lafcif & cruel;
Cela femble fi peu croiable,
Que quoi qu'on fçache véritable
Ce que l'Hiftoire nous en dit,
Malgré foi-même l'on eftime,
Que croire cet énorme crime,
C'eft croire un fabuleux récit.

Cependant ce cruel Monarque
Voioit à fes pieds l'Univers
Gémir fous la honteufe marque
De la pefanteur de fes fers.
Les plus puiffans Rois de la Terre
Attendoient la paix, ou la guerre,
De fon caprice furieux;
Et s'expofer à lui déplaire,
C'étoit être auffi teméraire,
Que de s'armer contre les Cieux.

Mais l'éclat de cette puiffance,
L'a-t-il enfin rendu meilleur?
A-t-il pû bannir l'infolence,
Et la cruauté de fon cœur?
Que l'on fouffre un dur efclavage
Sous un Tyran de qui la rage
Aveugle toûjours la raifon;
Et dont les Villes allarmées
N'entendent que des Loix armées
De feu, de fer, & de poifon.



## CHAPITRE VII.

ALors j'interrompis mon silence, & je lui dis : Vous sçavez que l'ambition n'a jamais eu d'empire sur mon esprit ; mais que j'ai seulement desiré des emplois proportionnés à ma vertu, de peur que l'oisiveté n'en affoiblît la vigueur, & que les ténébres n'en obscurcissent la lumiere.

Voilà, me répondit la Philosophie, l'unique chose qui puisse charmer les ames naturellement généreuses, mais qui n'ont pas encore toute la perfection d'une sagesse consommée. L'amour de la gloire les anime en tous leurs desseins, & la passion qu'ils ont de faire éclater les belles actions qu'ils font pour le service de la République, les empêche d'être contens des exercices d'une vertu cachée. Mais considérez un peu combien ces prétentions ont de foiblesse, & combien ces souhaits sont inutiles & pleins de vanité.

Vous avez apris de l'Astrologie que toute la Terre n'est qu'un point à l'égard

gard du Ciel, & que pour ce sujet on peut justement dire qu'elle n'a presque point d'étenduë : puis que selon le témoignage de Ptolomée, si l'on divise son Globe en quatre parties, l'on n'en trouvera qu'une qui soit habitée. Si vous considérez en suite cette derniere partie toute seule ; & si vous examinez curieusement ce que la Mer & ce que les Fleuves occupent, ce que les marécages rendent inaccessibles, & ce que les excessives chaleurs empêchent d'habiter, vous verrez qu'il ne reste presque plus rien pour la demeure de l'Homme.

Etes-vous encore assez aveugle pour desirer après cela d'étendre votre renommée ? Et ce petit espace où l'ordre de la Nature vous a resserré, ne doit-il pas vous faire connoître la vanité de vos prétentions ? Qu'y a-t-il d'éclatant & d'honorable en une gloire si limitée ? Songez que ce peu de Terre qui vous reste, est la demeure de plusieurs Nations aussi differentes de mœurs que de langage. Considérez que le bruit des belles actions d'une Personne particuliere, ni même de tout

un Peuple, ne se pourra pas faire entendre au de-là des Montagnes & des Mers qui les séparent de vous, & que quand même il auroit assez de force pour y pénétrer, les Peuples barbares ne sçauroient comprendre ce qu'on y voudroit publier à votre avantage.

Ciceron ne dit-il pas que de son tems la gloire de la République ne s'étendoit pas encore au de-là du Mont Caucase, quoique l'Empire Romain fût alors en son plus grand éclat, & que les Parthes & les autres Nations voisines en redoutassent également le bonheur & la puissance ? Reconnoissez vous, enfin, jusques où peut aller cet honneur pour lequel vous êtes si passionné ? Devez-vous esperer que la réputation d'un Citoien de Rome s'étende plus loin que la gloire de Rome même ? Et ne sçavez-vous pas que les Mœurs & les Loix des Peuples sont si contraires, que ce que les uns estiment digne de loüange, les autres le jugent digne de suplice ? En sorte qu'une Personne un peu jalouse de sa renommée, ne doit pas desirer d'être connuë de beaucoup de Nations.

Il

Il faut donc que chacun soit content de l'estime qu'il a dans sa Patrie, & que la gloire de ces actions qui ne respiroient que l'Immortalité soit resserrée dans l'étenduë d'une seule Province. Mais, hélas! pouvez-vous encore vous asseurer d'un honneur si limité, puis que les noms de tant d'Hommes Illustres sont ensevelis dans leurs Tombeaux, faute d'Historiens qui les aient fait revivre à la Posterité.

Je veux néanmoins que vous soiez plus heureux que ces grands Hommes, & que votre vie serve de matiere aux plus excellens Panégyriques : la suite du tems n'effacera-t-elle jamais leurs Ecrits? & votre gloire ne se perdra-t-elle pas avec les loüanges qu'ils vous auront données? Cependant vous avez assez de vanité pour prétendre d'immortaliser votre mémoire. Si vous considérez sérieusement ce que c'est que l'Eternité, vous verrez que vous n'avez pas sujet de vous réjoüir de la durée de votre réputation. Un moment a quelque proportion avec dix mille ans, parce que la durée de l'un & de l'autre est finie. Mais si vous

compa-

comparez l'étenduë de votre Gloire avec l'Eternité, vous n'en trouverez aucune; parce que l'une a des limites, & que l'autre n'en a point: & ainsi cette réputation qui devoit triompher de tant de Siecles, ne mérite pas seulement d'être mise au nombre des Etres.

Vous ne pouvez néanmoins être encore satisfait du témoignage de votre conscience: Vous ne sçauriez embrasser la vertu, si vous n'êtes avec des Personnes qui la publient, & toute votre sagesse dépend de l'aplaudissement d'un Peuple dont vous attendez votre récompense. On s'est autrefois plaisamment raillé de cette vanité ridicule.

Un Homme se trouvant un jour avec un autre qui prenoit la qualité de Philosophe sans en faire les actions, il le chargea d'oprobres, & lui dit en suite qu'il alloit connoître s'il étoit véritablement Philosophe, par la patience qu'il témoigneroit à souffrir les injures. Celui-ci dissimulant sa passion, lui laissa dire tout ce qu'il voulut; Et comme l'autre eut fini ses invectives, il lui demanda d'un air dédaigneux, & comme s'il eût eu beaucoup d'avantage

-tage sur son adversaire : Hé bien connoissez-vous à présent que je suis Philosophe ? Aussi-tôt l'autre lui répartit froidement : *Je l'eusse crû, si vous n'eussiez rien dit.*

Pourquoi donc ceux qui veulent établir la véritable gloire dans la vertu, se mettroient-ils en peine de l'estime qu'on aura d'eux après leur mort ? Si les Hommes ne vivent plus en aucune partie d'eux mêmes lors qu'ils ont rendu l'ame, ils n'ont que faire d'honneurs, puis que ce qui n'est plus, n'en peut plus recevoir. Mais si, comme la Raison nous le fait connoître, l'Esprit étant délivré de la prison du corps retourne au lieu de son origine, si ses démérites ne l'en empêchent, ne sera-t-il pas assez content de la connoissance qu'il aura de sa propre Béatitude ? & ne méprisera-t-il pas toutes les choses de la Terre, dont il est bien aise d'être dégagé ?

Quiconque trop jaloux de vivre en la mémoire
De la Posterité,
S'éfforce d'établir une solide Gloire
Sur une vanité.

Qu'il considére un peu cette grande étenduë
De la Masse des Cieux ;
Et quand leur vaste tour aura lassé sa vûë,
Qu'il baisse ici les yeux.

Alors

Alors il rougira de cette folle envie,
Et de l'ambition
Qu'il avoit d'augmenter au de-là de sa vie
Sa réputation.

Orgueilleux, qui croiez sur votre Sépulture
Vous dresser des Autels,
Qui vous peut exempter des Loix de la Nature
Qui vous a faits Mortels ?

Quand on verroit par tout l'Eloquence animée
A chanter vos Exploits ;
Quand en votre faveur la prompte Renommée
Poufferoit ses cent voix.

Quand les superbes Noms que prennent les Monarques
Enfleroient votre Orgueil,
Pourriez-vous rien garder de ces illustres marques
Dans l'ombre du Cercueil ?

La Mort n'a point d'égard à la pompe guerriere
Qui fuit les Empereurs ;
Et son bras les réduit aussi-bien en poussiere,
Comme les Laboureurs.

Où pourra-t-on trouver les Os de ce grand Homme,
Dont la fidelité
Parut si rédoutable à l'Ennemi que Rome
Avoit tant rédouté ?

Où sont tant de Héros assez vains pour prétendre
Un immortel Renom ?
Et qui pourra montrer où repose la Cendre
De Brute, & de Caton ?

On voit sur leurs Tombeaux deux ou trois Caractéres
Déjà presque effacés,
Qui nous montrent plûtôt leurs présentes miseres,
Que leurs travaux passés.

Sur

Sur leurs Marbres rompus on peut encore lire
Quelques Titres pompeux :
Mais quand on les a lûs, n'a-t-on pas droit de dire
Qu'il ne reste rien d'eux ?

Il faut donc confesser qu'avecque cette gloire
Vous êtes inconnus,
Et que vous ne vivez en aucune mémoire,
Quand vous ne vivez plus.

Mais si vous prétendez par une estime vaine
Braver les Loix du Sort ;
Quand elle périra, vous souffrirez la peine
D'une seconde mort.

## CHAPITRE VIII.

MAis afin que vous ne pensiez pas que mon discours soit un effet de ma passion, & que je sois portée d'une haine irréconciliable contre la Fortune, je veux aussi-bien montrer ses avantages, comme j'ai fait voir ses défauts. Quoi qu'elle soit ordinairement trompeuse, elle ne laisse pas d'être quelquefois obligeante ; & c'est quand elle s'ouvre à tout le monde, qu'elle ôte le masque dont elle cachoit son visage, & que contre sa coûtume elle veut paroître ce qu'elle est. Vous ne comprenez peut-être pas bien le sens de mon discours :

diſcours : C'eſt une choſe étrange, que l'extrême déſir que j'ai de me faire entendre, m'empêche d'exprimer ma penſée. La voici néanmoins le plus clairement qu'il m'eſt poſſible.

Je dis que la mauvaiſe Fortune eſt plus utile que celle qu'on nomme favorable ; car celle-ci vous trompe ſous les fauſſes aparences du bien qu'elle vous promet, & celle-là vous découvre la verité quand elle vous fait voir ſon inconſtance : l'une vous aveugle comme elle, & l'autre vous éclaire par ſes inſtructions : Celle-ci vous ôte l'uſage de la Raiſon par les charmes dont elle ſe ſert pour vous faire aimer un bonheur imaginaire ; & celle-là vous le rend, par l'expérience ſolide d'un malheur véritable. Ainſi vous voiez l'une toûjours pleine de vanité, toûjours incertaine, & toûjours aveugle en la connoiſſance d'elle-même ; & l'autre au contraire toûjours modérée, toûjours égale, & toûjours prudente par la connoiſſance de ſa foibleſſe. Enfin la bonne Fortune détourne les Hommes du chemin de la vertu par la force de ſes enchantemens, & la mauvaiſe les y reconduit par le moien des adverſités. Eſtimez-

Estimez-vous si peu de chose la faveur que celle que vous apellez sévére & farouche vous a faite par le discernement de vos véritables Amis ? Ceux qui ne vous suivoient que par intérêt, & dont les visages étoient aussi déguisés que les sentimens, se sont retirés avec elle, en sorte que je puis justement dire que la Fortune a pris ses Favoris, & vous a laissé les vôtres. Que n'eussiez-vous point donné pour obtenir ce bonheur, lors que vous étiez dans le plus grand éclat, & que vous croyiez être parfaitement heureux ? Cessez donc de chercher un bien que vous possedez, & ne demandez plus les Trésors qu'on vous a ravis, puis que les plus grandes Richesses qu'on puisse acquérir, ce sont les véritables Amis, qui ne vous ont point abandonné dans votre calamité.

Si l'Univers demeure en une paix profonde
Au milieu du combat de tous les Elémens;
Et si rien n'est changé dans l'ouvrage du Monde
Parmi ses changemens.

Si le Soleil se leve en suite de l'Aurore,
S'il peint de ses raïons le grand voîle des Cieux;
Et s'il va tous les soirs au rivage du More
Refermer ses beaux yeux.

Lors

Lors que ce clair flambeau nous cache sa lumiere,
Si l'Astre de la Nuit nous éclaire à son tour,
Jusqu'à ce que les feux de son Avantcouriere
Annoncent son retour.

Si des flots de la Mer les montagnes roulantes
N'osent passer les bords marqués par le Seigneur,
Et si l'obstacle seul des Arenes mouvantes
Arrête leur fureur.

C'est le seul effet de l'Amour,
Qui donne la Nuit & le Jour,
Qui gouverne la Terre & l'Onde,
Qui commande seul dans les Cieux,
Et qui fait ploier tout le Monde
Sous ses efforts victorieux.

S'il abandonnoit une fois
Les Etres soûmis à ses Loix,
Ils détruiroient cette Machine;
Dont par leurs mutuels accords,
Et sous sa conduite divine
Ils meûvent les secrets ressorts.

Il réünit les volontés
De tant de Peuples indomtés,
Et d'une humeur si diférente:
Il s'unit par de sacrés nœuds
L'Amant à sa fidele Amante,
Pour ne faire plus qu'un des deux.

Il forme les parfaits Amis
Dont les désirs lui sont soûmis,
Et dont il fait vivre la flâme:
Que l'Homme sera glorieux,
S'il laisse régner en son ame
L'Amour qui régne dans les Cieux!

*Fin du second Livre.*



# CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

## LIVRE TROISIEME.

### CHAPITRE I.



UAND la Philoſophie eut prononcé ces Vers, je demeurai quelque tems comme immobile, & je me trouvai tellement charmé de leur beauté, qu'il ſembloit que l'étonnement & l'admiration m'euſſent interdit l'uſage de la langue: Néanmoins revenant auſſi-tôt de cet égarement, je m'écriai: Souveraine Conſolation des Affligés, vous m'avez tellement ſoulagé par l'éfficace de vos diſcours, & par l'incomparable douceur

douceur de votre mélodie, que je m'estime maintenant assez fort contre toutes les attaques de la Fortune : C'est pourquoi non seulement je n'apréhende plus ces remedes violens dont vous m'avez parlé, mais je les demande même avec ardeur.

Alors la Philosophie me répondit : Votre Silence, & l'attention avec laquelle vous avez écouté mon Discours me sont un témoignage asseuré de ce que vous dites. J'attendois cette heureuse disposition d'esprit, ou plûtôt je la produisois moi-même par l'efficace de mes paroles. Les remedes qui restent ont à la vérité quelque chose de piquant & d'amer à la bouche ; mais ils sont extrêmement bons à l'estomac. Comment pourriez-vous modérer l'excès de votre ardeur & de votre ravissement, si vous sçaviez où je prétens vous conduire, puis que vous faites déjà paroître une si grande passion pour la suite de mon Discours ?

Je veux vous mener à la véritable félicité dont votre esprit s'est déjà formé quelque idée ; mais de laquelle cependant il n'a pas encore pû conce-

voir

voir clairement la nature, à cause que se tournant vers les especes sensibles, il s'est facilement égaré dans la confusion de tant d'objets : Mais j'essaierai de vous tracer auparavant un portrait de la fausse Béatitude, afin que lors que vous l'aurez bien considérée, vous puissiez avec plus de facilité reconnoître la véritable, quand vous tournerez les yeux vers elle.

L'On n'ensemence point les Champs
Qu'après que les Coutres tranchans
Ont coupé les mauvaises herbes,
Afin qu'ils rendent en saison,
Par un nombreux amas de Gerbes,
Une plus heureuse Moisson.

La face tranquille des flots
Paroît plus belle aux Matelots
Après une grande tourmente ;
Et la sombre horreur de la nuit,
Ne sert qu'à rendre plus brillante
La clarté du jour qui la suit.

Que votre cœur rompe les nœuds
D'un engagement malheureux
A des biens faux & périssables :
Et libre de tous ses liens,
Il trouvera plus agréable
Les vrais & les solides biens.



CHA-

## CHAPITRE II.

ALors aiant tenu les yeux quelque tems abaiſſés, & s'étant toute recüeillie en elle-même, elle pourſuivit ainſi ſon diſcours.

Les Hommes choiſiſſent à la verité des chemins diférens, ſelon la diverſité de leurs inclinations & de leurs deſſeins; mais ils cherchent tous une même choſe, & ils ſe propoſent une même fin, à ſçavoir la Béatitude: Or la Béatitude eſt un Bien dont la poſſeſſion ne nous laiſſe plus rien à déſirer, un Bien qu'on doit nommer la ſource de tout Bien, & qui ne ſçauroit mériter ce tître ſans comprendre tous les autres Biens, puis que s'il ne les comprenoit pas tous, on auroit quelque choſe à ſouhaiter en le poſſedant; Il eſt donc certain, que *la Béatitude eſt un état parfait dans lequel tous les Biens ſe rencontrent en un même tems.*

C'eſt elle, comme nous avons dit, que tous les Hommes s'efforcent d'acquerir par des moiens diférens, parce qu'ils

qu'ils ont un désir naturel du véritable Bien, & que s'ils ne l'obtiennent pas, cela vient de l'erreur de leur entendement, qui ne pouvant discerner le vrai Bien d'avec le faux Bien, les détourne du bon chemin, & les fait égarer dans la poursuite de la Béatitude.

Quelques uns se persuadant que la véritable félicité consiste à ne manquer de rien, tâchent d'amasser de grandes richesses : Les autres s'imaginant que ce qui mérite le plus de respect est le plus digne de ce nom, s'efforcent d'obtenir les plus belles Charges, afin d'être honorés de leurs Citoiens. Il y en a qui mettent le souverain Bien dans la souveraine Puissance, & qui veulent pour ce sujet, ou commander eux-mêmes, ou s'acquérir au moins la faveur de ceux qui commandent. Pour ceux qui le croient trouver dans la Gloire, ils travaillent à devenir Illustres dans les Emplois de la Paix ou de la Guerre. La plûpart des Hommes se figurant qu'il n'y a point de bonheur que dans les plaisirs, établissent leur unique Béatitude dans

la volupté. Nous en voions, enfin, dont l'inclination se porte en même tems à la recherche de tous ces Biens, pour faire servir les uns à la jouïssance des autres; en sorte qu'ils désirent les richesses pour la puissance & pour les plaisirs, ou la puissance pour les richesses & pour la gloire qu'ils esperent en recevoir.

Ces choses donc sont le seul objet de tous les vœux des Hommes, & l'unique fin de leurs actions. Ils aspirent à tout ce qui leur paroît éclatant. Ils briguent la faveur d'un Peuple, parce qu'elle leur semble honorable; & ils désirent d'avoir une Femme & des Enfans, parce qu'ils esperent vivre en suite plus contens. Quant à l'étroite union qui se rencontre entre les Amis, c'est une chose si sainte & si sacrée qu'on ne la doit pas considérer comme un Bien de la Fortune, mais comme un partage de la vertu. Tout le reste se fait, ou pour la puissance ou pour la volupté.

Nous pouvons aussi raporter les perfections du corps à ces mêmes Biens, puis que la force & la grandeur servent

servent à la puissance d'une Personne ; que la vitesse & la beauté peuvent contribuer à sa gloire, & que la santé lui promet une longue jouïssance de ses plaisirs. Ainsi la seule Béatitude est la fin des prétentions de l'Homme, puis que ce qu'on désire par dessus toutes choses, doit nécessairement être estimé le souverain Bien ; & que le souverain Bien n'est autre chose, que la Béatitude que chacun établit en ce qu'il souhaite le plus.

Vous avez donc devant les yeux une Image de la félicité du monde, quand vous vous réprésentez les Richesses, les Honneurs, la Puissance, la Gloire & la Volupté.

Le Philosophe Epicure ne considérant que cette sorte de Biens, s'est imaginé que la Volupté seule faisoit la souvéraine Béatitude, à cause que tous les autres Biens ne servent qu'à donner du plaisir & du contentement à celui qui les posséde.

Je reviens aux diverses opinions des Hommes, qui s'occupent tous à la recherche de la Béatitude, mais avec tant d'aveuglement & de confusion,

quils ressemblent à ces Personnes ivres ; qui ne sçavent par quel endroit elles doivent retourner en leur logis.

Croiez-vous que ceux-là se trompent qui tâchent de n'avoir besoin d'aucune chose ? Non sans doute, puis que la Béatitude n'est jamais parfaite, que dans l'abondance de toutes sortes de Biens ; & que l'Homme n'est pleinement heureux, que lors qu'il se peut passer des choses étrangeres, & qu'il trouve dans lui-même ce qui lui doit suffire.

Pensez-vous que ceux qui croient que ce qui est le meilleur, est aussi le plus digne de respect, aient des sentimens qui ne soient pas conformes à la vérité ? Non sans doute, vous êtes trop éclairé pour avoir cette pensée, puis qu'il est vrai que ce que tous les Hommes s'efforcent d'acquérir ne peut être vil & méprisable. La Puissance ne doit-elle pas aussi être mise au nombre des Biens ? Pourquoi non ? puis qu'on ne sçauroit accuser de foiblesse & d'infirmité la chose du monde la plus forte, & la plus puissante. Enfin la Gloire vous semble-t-elle digne de mépris ?

mépris? Pour moi c'eſt ce que je ne puis me perſuader, d'autant qu'une choſe ne peut être excellente, qu'elle ne ſoit en même tems glorieuſe.

Que me ſert-il de vous dire que la Béatitude n'a point de triſteſſe, & d'inquiétude? qu'elle n'eſt point ſujete aux atteintes de la Douleur, & qu'elle ne peut reſſentir aucune peine? puis que même les moindres Biens ne peuvent compâtir avec les moindres maux, & que ceux qui les poſſédent n'y prétendent autre choſe que le contentement & le plaiſir. C'eſt pour poſſéder tous ces Biens dont je viens de vous parler, que les Hommes aſpirent à la joüiſſance de la Béatitude, & je puis juſtement dire, qu'ils ne déſireroient jamais les Richeſſes, les Voluptés, & la Puiſſance, s'ils n'eſpéroient y trouver l'Abondance, le Contentement & la Gloire.

C'eſt donc le ſouvérain Bien que tous les Hommes s'efforcent d'obtenir par tant de maniéres differentes : En quoi l'on peut reconnoître la force & la puiſſance de la Nature qui leur fait choiſir une même fin, quoi qu'ils en

aient des opinions si contraires l'une à l'autre.

QUe ma voix se joigne à ma Lyre,
Et que dans la pompe des Vers
Elle fasse voir quel empire
La Nature a sur l'Univers;
Quelle force, & quelle puissance
Le retient sous l'obéïssance
De ses inviolables Loix;
Et par quels attraits invisibles
Les choses les plus insensibles
Semblent sensibles à sa voix.

Que d'une chaîne précieuse
On charge un généreux Lion
Surpris en quelque Grotte affreuse
Ou de l'Osse, ou du Pélion.
Qu'il mange en la main de son Maître;
Qu'il se puisse assez méconnoître
Pour trembler à son seul aspect;
Et qu'au plus fort de sa colere,
La voix d'un Homme téméraire
Le contienne dans le respect.

Si dans la soif la plus ardente
Du sang les apas desirés,
Passent de sa gueule fumante
Jusqu'à ses poulmons alterés:
Il rapelle enfin sa nature,
Et reprenant avec usure
Sa premiere férocité,
Il rompt la chaîne qui l'oprime,
Et fait sa premiere victime
De celui qui l'avoit domté.

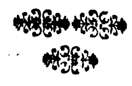
***

L'Oiseau

L'Oiseau renfermé dans la Cage,
Ne dit plus ces douces Chansons
Que devant son triste esclavage
Il repétoit sur les buissons.
Si par ses petites fenêtres
Il entrevoit les Lieux champêtres
Qu'on l'a contraint d'abandoner.
Il regrete sa solitude,
Et toûjours dans l'inquiétude
Il désire d'y retourner.

L'Arbre dont une main nerveuse
Courboit les rameaux glorieux,
D'une promptitude orgueilleuse
Redresse son faix vers les Cieux.
Le Tage reçoit en son Onde
Le grand Luminaire du Monde,
Lors que son cours semble achevé;
Mais le Gange qui l'a vû naître,
Chaque matin le voit paroître
Au même endroit qu'il s'est levé.

Ainsi la Nature agissante
Rapelle chaque chose à soi
Par une Loi douce & pressante
Qui ne souffre point d'autre Loi.
Tout par la Sagesse Divine
Retourne vers son origine
Comme vers son unique fin;
Et rien ne peut être durable,
Qu'il ne suive l'ordre admirable
Qu'établit sa puissante Main.



## CHAPITRE III.

C'Eſt ainſi qu'aiant toutes vos penſées ſi fortement attachées aux choſes de la Terre, vous ſongez à votre Principe, quoi que vous en aiez une idée très-imparfaite, & que vous regardez des yeux de l'Eſprit, cette véritable fin de la Béatitude, mais avec une telle obſcurité, que lors que l'inclination naturelle vous porte à ſa recherche, votre erreur & votre aveuglement vous en détournent.

Conſidérez ſi les Hommes peuvent jamais parvenir à la fin qu'ils ſe propoſent par les moiens dont ils ſe ſervent pour acquérir la félicité. Si les Honneurs, les Richeſſes & les Plaiſirs vous mettoient en un état où rien ne pût vous manquer, je ſerois contrainte d'avoüer que leur joüiſſance rendroit heureux celui qui les poſſéderoit; mais s'ils ne peuvent donner ce qu'on ſe promet d'eux, & s'ils manquent de beaucoup de choſes, ne faut-il pas confeſſer qu'ils n'ont qu'une fauſſe aparence de Béatitude.

Je

Je m'adresse donc premierement à vous qui possédiez tant de Richesses il y a si peu de tems. Vos Trésors immenses ont-ils rendu votre Esprit insensible à toutes les injures qu'on vous a pû faire ? Je ne me souviens pas, lui dis-je, de l'avoir jamais eu tellement libre, qu'il ait été tout-à-fait exemt de tristesse & d'inquiétude. N'est-ce point, ajoûta-t-elle, ou parce que vous n'aviez pas ce que vous désiriez, ou parce que vous aviez ce que vous ne désiriez pas ? Je lui confessai que c'étoit ce qui m'avoit empêché jusques alors d'être parfaitement content. Vous souhaitiez donc, me répartit-elle, la présence d'une chose, & vous demandiez l'absence d'une autre ? Celui qui désire une chose, manque asseurément de ce qu'il désire, & par conséquent n'a pas en lui-même tout ce qui lui peut suffire. Ainsi vous éprouviez ce même défaut au milieu de tant de Biens, & vous deviez reconnoître que les Richesses ne vous empêchoient pas d'être Pauvre, & qu'elles ne vous donnoient en aucune maniere ce qui vous étoit nécessaire pour être content.

 J'ajoûte

J'ajoûte encore une raiſon que je crois bien digne d'être conſidérée, c'eſt que l'argent ne ſe peut conſerver de ſoi-même entre les mains de celui qui le poſſéde, & qu'il lui peut être ôté par une violence étrangere. L'expérience nous aprend tous les jours que le plus fort le ravit au plus foible, & le Barreau retentit continuellement des plaintes de ceux qui redemandent ce qu'on leur a pris ou par violence, ou par artifice.

Puis que vous n'ignorez pas cette vérité, vous devez auſſi reconnoître, que celui qui aura de l'argent aura beſoin de ſecours pour le conſerver, & que ce même ſecours ne lui ſeroit pas néceſſaire, s'il ne poſſédoit point une choſe périſſable. Il arrive donc par-là une choſe toute contraire aux prétentions des Hommes, d'autant que les Richeſſes qui les devoient mettre en un état auquel ils n'auroient beſoin de Perſonnne, les obligent à ſe ſervir de tout le monde.

Mais encore de quelle maniére vous perſuadez-vous que les Richeſſes vous ſont avantageuſes ? Eſt-ce que celui qui

les

les posséde ne sçauroit avoir faim? Est-ce que la soif ne le sçauroit attaquer? Est-ce que ses membres sont insensibles à la rigueur du froid? Non, me direz-vous; mais il a moien de remedier à tous ces maux. Hé quoi ne voiez-vous pas que les remedes sont propres à diminuer la pauvreté, non pas à l'éloigner tout-à-fait de vous, puis que cette misérable qui demande sans cesse & qui a toûjours la bouche ouverte pour recevoir quelque nourriture, ne vous abandonneroit pas quand il arriveroit même que vous l'auriez pû rassassier.

Je ne dis pas que la Nature se contente de peu de chose, & que l'avarice n'en a jamais assez: Je vous demande seulement pourquoi vous voulez que les Richesses puissent causer l'abondance, puis qu'au lieu de bannir la nécessité, ce sont elles qui la produisent & qui l'entretiennent.

Quand le Palais d'un Homme avare
Seroit plein de montagnes d'or,
Et quand ce que l'Herme a de rare
Couleroit à grands flots en son vaste trésor:
Quand tous les Diamans que l'Inde nous envoie,
De ses avides mains pourroient être la proie:

Quand plus de mille Bœufs cultiveroient ses champs ;
Les chagrins de son cœur seroient inséparables ;
Et quand il finiroit ses ans,
Il n'emporteroit rien des choses périssables.

## CHAPITRE IV.

QUoi que les Charges semblent rendre dignes d'honneur & de respect ceux qui les exercent, ont-elles assez de force pour faire entrer les vertus dans leur esprit, & pour en bannir les vices en même tems ? Non sans doute, puis que les Dignités au lieu d'étouffer l'iniquité lui servent de matiere, & la font éclater aux yeux de tout le monde : de-là vient que nous nous plaignons de les voir si souvent entre les mains des plus criminels, & que l'ingénieux Catulle se raille plaisamment de Nonius, quoi qu'il possédât l'une des premieres Charges de la République.

Voiez-vous comment les Charges déshonorent les Hommes vicieux ? puis qu'elles font paroître au jour leur infamie, qu'une vie particuliere auroit ensevelie dans les ténébres : Et vous-même n'avez-vous pas mieux aimé l'état

l'état misérable où la cruauté vous a réduit, que le partage de la Dignité Consulaire avec Décoratus que vous reconnoissiez pour un Délateur & pour un Bouffon.

Il est impossible que celui que nous jugeons indigne de l'honneur qu'il posséde, soit digne de respect en considération simplement de cette joüissance : Mais au contraire si vous voyiez un Homme sage, pourriez-vous bien croire qu'il ne mérite pas du respect, & que c'est injustement qu'il joüit de la sagesse que vous reconnoissez en lui ? Non sans doute, parce que la vertu a une excellence qui lui est naturelle, & qu'elle communique aussi-tôt à ceux avec lesquels elle contracte une étroite alliance. Ainsi donc les honneurs populaires produisant un éfet bien diférent de celui-là, ne faut-il pas avoüer qu'ils n'ont point d'avantage qui leur soit propre ?

Vous devez ensuite considérer qu'une chose est d'autant plus vile, qu'il y a plus de Personnes qui la méprisent justement; & que comme les Charges exposent les Méchans aux yeux de plus

de

de monde, ſans les faire davantage eſtimer, elles les rendent auſſi néceſſairement plus mépriſables : ce qu'elles ne font pas impunément, puis que les Méchans leur rendent la pareille, & qu'ils leur communiquent leur honte & leur infamie. Mais afin que vous reconnoiſſiez encore plus clairement que ces Grandeurs imaginaires n'impriment point ſur nous le caractére d'un véritable reſpect, faites avec moi cette réfléxion.

Si quelqu'un après avoir exercé pluſieurs fois le Conſulat, ſe trouvoit parmi les Barbares, en ſeroit-il plus honoré d'eux ? Il eſt certain que ſi l'eſtime étoit un avantage qui fut naturel aux Dignités, elles ſe feroient adorer au milieu des Nations les plus ſauvages, de même que le Feu dans quelqu'endroit de la Terre qu'il ſoit, fait toûjours reſſentir ſa chaleur, comme une qualité qui n'eſt point diſtinguée de ſon eſſence. Mais comme cette vertu ne leur eſt pas propre, & qu'elles ne la reçoivent que de la ſeule opinion des Hommes, elles perdent ce grand éclat qu'elles avoient auſſitôt

tôt que ceux qui les possédent arrivent parmi des Peuples qui ne les considérent pas comme des honneurs.

Voilà le sort que les Dignités éprouvent chez les Etrangers. En expérimentent-elles un plus doux au lieu même où elles ont pris naissance ? & l'estime qu'on en faisoit auparavant ne s'y change-t-elle jamais en mépris ?

La Préfecture étoit autrefois l'une des principales Charges de l'Empire, & ce n'est plus aujourd'hui qu'un nom sans puissance, qu'on entretient odieusement du revenu des Sénateurs. Si l'on donnoit à quelqu'un la Commission d'amasser des Bleds pour la nourriture du Peuple, on croioit lui déferer un honneur des plus considérables ; & dans le tems où nous sommes, il n'y a rien de moins estimé. Cela prouve clairement ce que je viens de dire, à sçavoir, que ce qui n'a point de gloire & de beauté qui lui soit essentielle, reçoit son éclat de l'opinion des Hommes, & le perd aussi-tôt qu'ils changent de sentimens.

Si les Dignités donc ne vous peuvent d'elles-mêmes rendre recommandables ;

dables ; si le commerce ordinaire qu'elles ont avec les Méchans les avilit ; si la diférence des tems en ternit le lustre : Enfin si leur orgueilleuse pompe devient la fable & la raillerie des Nations, qu'ont-elles de si désirables ? & comment vous peuvent-elles donner une beauté qu'elles n'ont pas elles-mêmes ?

L'Eclat de la Pourpre Roiale,
Ni les Diamans précieux,
Ne peuvent cacher à nos yeux
Une humeur lascive & brutale.
Néron dans ce lustre emprunté
Fit détester sa cruauté
A toute la Terre asservie ;
Et ce vain apas de l'orgüeil,
Après son execrable vie,
Ne le suivit point au Cercüeil.

Ceux qu'il retiroit des entraves,
Etoient sous lui maîtres des Loix :
Un Sénat composé de Rois,
Ne jugeoit qu'avec des Esclaves.
Celui dont la juste raison
Se voudra faire une leçon
De cet exemple remarquable,
Comment croira-t-il que l'honneur
Reçu des mains d'un Misérable,
Soit la source de son bonheur ?



CHA-

## CHAPITRE V.

LA Dignité Roiale, & l'amitié des Rois, pourroient rendre un Homme puissant, pourvû que cette fidélité durât toûjours. Mais nous n'avons que trop d'exemples du contraire, & dans les Siécles passés, & dans le Siécle présent, où nous aprenons la chûte de tant de Princes qui sont tombés du plus haut de la Fortune, dans la derniere bassesse de la misére; ce qui m'oblige de dire que cette puissance est bien peu considérable, puis qu'elle n'a pas assez de force pour se conserver elle-même.

Si vous me dites que l'autorité d'un Monarque est la source de son bonheur, vous m'avoüerez aussi qu'elle est l'origine de son infortune. Quelque vaste que soit l'étenduë d'un Empire, il y aura toûjours beaucoup de Nations, où les plus grands Rois n'auront aucun pouvoir; & du côté que leur manquera cette puissance qui semble les rendre heureux, la foiblesse qui fait les misérables se fera aussi-tôt paroître. Ainsi

Ainsi la condition des Rois est plus sujete aux calamités, que celle du reste des Hommes. C'est ce que nous a déclaré un Tyran, qui n'avoit que trop éprouvé l'état déplorable où les Princes sont réduits, lors que voulant faire voir que la crainte & le péril sont inséparables de la Pourpre & du Diadême, il représenta la misére des Rois par l'apréhension d'un de ses Favoris, sur la tête duquel pendoit une épée nuë, dont la moindre agitation lui pouvoit ôter la vie.

Quelle est donc cette puissance qui n'est pas assez vigoureuse pour soûtenir les attaques de l'inquiétude, & pour se garantir des éguillons de la peur ? Les Princes voudroient vivre en asseurance, mais ils ne le peuvent ; & cependant quoi que leurs désirs inutiles leur doivent faire connoître leur foiblesse, ils tirent encore de la vanité de leur grandeur aparente ! Quel sujet a-t-on d'estimer puissant celui qui veut une chose, & qui ne la sçauroit obtenir, qui n'est pas en seureté s'il n'a des Gardes autour de sa Personne, qui craint tous ceux qui le

craignent,

craignent, & qui n'eſt redoutable que par la force de ceux qui le ſervent ?

Mais que dirai-je des Favoris des Rois, après que j'ai fait voir l'impuiſſance des Rois mêmes, à qui la Dignité Roiale eſt ſi ſouvent funeſte, les accablant de ſon poids lors qu'elle demeure en ſon entier, & les envelopant en ſes ruines lors qu'elle eſt détruite ? Toute la grace que Néron fit à Séneque, fut de lui laiſſer le choix de ſa mort. Le jeune Antonin fit tüer par les Soldats, Papinien qui leur avoit ſi long-tems commandé, & que la faveur de Severe avoit rendu le plus puiſſant de la Cour : Il eſt vrai que l'un & l'autre avoient deſſein de quitter ſes Charges, & que même Séneque avoit offert toutes ſes Richeſſes à Néron, afin de vivre en répos : Mais étant tous deux emportés par le torrent du malheur, & par la peſanteur de leurs propres Dignités, ils n'eurent pas le loiſir d'exécuter ce qu'ils avoient prémedité avec tant de ſageſſe.

Quelle eſt donc cette Puiſſance qui donne de la terreur à ceux qui la poſſédent ? qui vous empêche de vivre en ſeureté

ſeureté lors que vous la voulez conſerver, & dont vous ne pouvez vous défaire quand vous le déſirez ?

Peut-être que vous eſpérez tirer quelque ſécours de ceux que la Fortune, & non pas la Vertu ſolide, a fait vos Amis ; mais c'eſt en vain, parce que celui qui vous a paru fidele dans la proſpérité, deviendra votre Ennemi dans l'adverſité ; ce que vous devez regarder comme le plus grand de tous les malheurs, puis qu'il n'y a rien de ſi dangereux qu'un Adverſaire qui converſe familierement avec vous, & qui couvre ſa haine du voile de l'amitié.

Que celui qui déſire avoir
Un ſolide & juſte pouvoir,
Domte des paſſions la brutale inſolence ;
Et qu'il forme en lui-même un deſſein généreux
De jamais ne ploier ſous le joug malheureux
D'une injuſte concupiſcence.

Que l'Inde roûle ſous vos Loix ;
Que Thule jointe à vos exploits,
En tous ſes bords captifs vous rende obéïſſance,
Au milieu de l'éclat d'une telle grandeur,
Ne pouvoir pas bannir les ſoucis, & la peur,
Ce n'eſt pas avoir de puiſſance.

***

CHA-

## CHAPITRE VI.

POur ce qui eſt de la Gloire, hélas! qu'elle trompe, & qu'elle déshonore ſouvent ceux qui croient en retirer le plus d'avantage! C'eſt pourquoi le Tragique a raiſon de s'écrier par la bouche d'Andromaque:

*O Gloire, dont l'éclat charme les yeux des Hommes,*
*Que ſouvent tu nous fais plus grands que nous ne ſommes!*

Car pluſieurs n'ont-ils pas acquis beaucoup d'eſtime par les acclamations d'un Peuple ignorant? ce qui doit être ſans doute conſideré comme la derniere des infamies, parce qu'il faut néceſſairement que ceux qu'on louë, ou par erreur ou par complaiſance, rougiſſent des fauſſes loüanges qu'on leur donne, puis que celles-mêmes qu'on reçoit avec juſtice ſont tout-à-fait inutiles à l'Homme ſage, qui ne meſure point la grandeur de ſa félicité

par celle de l'estime d'un Peuple aveugle, mais par le véritable témoignage de sa propre conscience. Si vous jugez que ce soit une chose honorable, que d'avoir étendu la gloire de votre Nom, il faut aussi que vous accordiez que de ne l'avoir pas fait, c'est une chose honteuse. Ainsi comme le bruit des actions d'un seul Homme ne peut pas se faire entendre par toutes les Nations, il arrive que celui que vous estimez heureux par une gloire aparente qu'il s'est acquise dans sa Patrie, est méprisé des Peuples qui vous sont voisins.

Après tout, la faveur d'un Peuple est si peu de chose, qu'elle ne mérite pas seulement d'être considérée, ne procédant point d'un jugement équitable, & ne durant que fort peu d'années. Quant à la Noblesse, qui peut ignorer combien c'est une chose vaine & méprisable, puis qu'elle n'a point d'éclat qui lui soit propre, & qu'elle n'est rien qu'une loüange que nos Ancêtres ont acquise par leurs belles actions.

S'il est donc vrai qu'on ne peut devenir

venir illustre que par sa propre recommandation, il faut nécessairement que ceux dont on publie les beaux faits en reçoivent toute la gloire sans la communiquer à leur Posterité: C'est pourquoi si vous n'êtes recommandable de vous-même, vous ne le serez jamais par les vertus d'un autre. S'il y a néanmoins quelque chose qu'on doive priser dans la Noblesse; Je crois que c'est l'étroite obligation qu'elle laisse aux Pesonnes Nobles de ne point dégenerer de la vertu de leurs Ancêtres.

La naissance en tous est égale;
Et quoique l'orgüeil nous étale
Dans le Berceau des Empereurs:
Leur pompe n'est qu'une chimere,
Ils sont égaux aux Laboureurs,
Puis que les Hommes n'ont qu'un Pere.

C'est lui qui régit la Nature,
Laissant en chaque Créature
Des marques d'un soin sans pareil:
C'est lui qui fait luire la Lune,
Et qui fait briller le Soleil
Par sa Providence commune.

Lui seul nous fait ce que nous sommes,
Il donne à la Terre des Hommes,
Et des Astres au Firmament;
Et notre Ame toute Divine,
Descend par son commandement
Dans la Prison qu'il lui destine.

Vous

Vous possédez donc l'avantage
D'avoir la Noblesse en partage
Au moment que vous êtes nés:
Et ceux qui sont dans la disgrace,
Egalent les plus fortunés,
Si l'on considére la Race.

Pourquoi tirez-vous vôtre gloire
Des vieux Monumens de l'Histoire,
Par un faux désir de grandeur?
Qu'allez-vous chercher dans la cendre?
Puis que l'Ame a Dieu pour Auteur,
Que peut-elle encore prétendre?

L'Homme, sans sortir de lui-même,
Trouve la qualité suprême
Que Dieu lui donne avec le sang:
Si par le commerce du vice
Il ne perd cet auguste rang
Qu'il conserve dans la Justice.

## CHAPITRE VII.

QUe dirai-je des Voluptés qu'on ne désire qu'avec inquiétude, & qu'on n'obtient qu'avec répentir? De combien de maladies & de douleurs insuportables, qui sont l'unique fruit des infames débauches, ont-elles coûtume d'accabler le corps de ceux qui s'y plongent? Pour moi je ne comprens pas quel plaisir on peut trouver en une chose où je ne vois que des peines

peines & des ſuplices ; & je m'aſſeure que quiconque ſe voudra ſouvenir de la fin de ſes voluptés, il confeſſera qu'elles ont autant d'amertumes en leur ſuite, qu'elles ſembloient avoir de douceur en leur commencement. Si leur poſſeſſion pouvoit vous rendre heureux, il faudroit que les Bêtes fuſſent capables de la Béatitude, auſſi-bien que les Hommes, puis que toutes leurs inclinations & leurs puiſſances naturelles ſe portent à la joüiſſance de leurs plaiſirs. Il eſt vrai qu'une Femme, & des Enfans, peuvent être un grand ſujet de douceur à un Homme ſage ; mais il arrive très-ſouvent que la Nature nous donne des Bourreaux, en nous donnant des Enfans.

Il n'eſt pas néceſſaire que je vous prouve cette vérité, que vous avez autrefois apriſe par votre propre expérience, & dont vous reſſentez encore à préſent les ſuites & les éfets déplorables par l'amour & par l'apréhenſion que vous avez pour ceux que le Ciel vous a donnés. Je me contenterai ſeulement de vous dire avec Euripide, que c'eſt une heureuſe infortune, que de n'avoir point d'Enfans.

Jamais les Plaisirs périssables
Ne peuvent remplir nos désirs ;
Les chagrins, & les déplaisirs,
En sont toûjours inséparables :
Et comme un moment les produit,
Un autre moment les détruit
D'une promptitude pareille ;
Leur douceur est pleine de fiel,
Ils portent ainsi que l'Abeille
L'éguillon caché sous le miel.

## CHAPITRE VIII.

Il ne faut donc plus douter que ces chemins qui semblent vous mener à la Béatitude, ne vous en détournent, & qu'ils ne peuvent vous conduire au lieu que vous vous étiez promis : Je veux vous faire connoître en peu de paroles combien de maux & de difficultés on y rencontre. Voulez-vous avoir des Richesses ? il faut que vous les ravissiez à celui qui les posséde : Désirez-vous des Dignités ? vous ne les pouvez obtenir qu'en vous soûmettant à des priéres honteuses envers celui qui les donne. Ainsi lors que vous prétendez être au-dessus des autres par la joüissance des honneurs, vous vous abaissez

abaiſſez au-deſſous de tout le monde en les demandant. Souhaitez-vous la Puiſſance ? vous recherchez d'être continuellement en danger par la trahiſon de vos Sujets. Soûpirez-vous après la Gloire ? vous ceſſez de vivre en répos, lors que vous commencez de la poſſéder. Aimez-vous les Voluptés & les Débauches ? vous êtes mépriſé de tout le monde, lors que vous devenez l'eſclave d'une chair fragile & ſujete à la pourriture.

A l'égard de ceux qui font tant d'eſtime des biens du corps, qu'ils conſidérent un peu la foibleſſe des choſes ſur leſquels ils s'apuient. Surpaſſez-vous les Elephans en grandeur, les Taureaux en force, & les Tygres en legereté ?

N'arrêtez plus les yeux ſur des choſes ſi baſſes & ſi mépriſables ; mais élevez-les au Ciel, pour en conſidérer l'étenduë, la viteſſe & la ſolidité, quoique néanmoins il ne doive pas tant être le ſujet de votre admiration pour ces belles qualités, que pour la Providence & pour la Sageſſe de celui qui le gouverne. Quant à la beauté du

visage, qu'y trouvez-vous digne de vous? ne s'évanoüit-elle pas aussi-tôt qu'elle paroît? & n'est-elle pas semblable à celle des fleurs qui se flétrissent en l'espace d'une journée? Si nous avions, comme dit Aristote, des yeux assez perçans pour pénétrer les choses les plus cachées, le corps d'Alcibiade, dont l'extérieur étoit si bien composé nous sembleroit extrêmement difforme, pourvû que la subtilité de notre vûë pût passer jusques au dedans.

Ce n'est donc pas une perfection naturelle qui vous fait estimer beau; mais c'est la foiblesse des yeux qui vous regardent. Je vous permets toutesfois de priser infiniment tous ces Biens, pourvû que vous reconnoissiez que ce que vous admirez peut être anéanti par une fiévre de trois jours: Ainsi je puis justement conclure de ce que je viens de dire, qu'une chose qui vous promet ce qu'elle ne vous sçauroit donner, & qui ne comprend pas tous les Biens ensemble, ne sçauroit non seulement vous rendre heureux, mais ne sçauroit même vous servir ni de Guide, ni de chemin pour vous conduire à la possession de la Béatitude.

Que

QUe l'Hõme est aveuglé d'une extrême ignorance
Pour le souverain Bien!
Et qu'il est éclairé dans une connoissance
Qui ne lui sert de rien!

Il ne cherche jamais les Perles sur la Vigne,
Ni l'Or dans les Buissons:
Sur les lieux élevés il ne tient pas la Ligne
Pour prendre des Poissons.

Il connoît les Forêts, les Côteaux, & les Plaines
Où gîtent les Chévreüils;
Et ne les poursuit pas dans les Ondes Tyrrenes
A travers des Ecüeils.

Il plonge dans les creux les plus secrets de l'Onde
Son cœur ambitieux;
Et ce que n'y voit pas la lumiere du Monde,
Y paroît à ses yeux.

Il sçait en quels endroits la Mer Orientale
Cache plus de trésors;
Il sçait où l'Eméraude, & la Pourpre Roiale,
Enrichissent ses bords.

Toûjours ingénieux pour fournir à l'attente
D'un somptueux repas,
Il connoît quelle Côte est la plus abondante
En Poissons délicats.

Mais indigne du rang où son Dieu l'a fait naître
Avecque tant d'honneur,
Il ne recherche pas les moiens de connoître
Le souvérain Bonheur.

Il recherche ici-bas, aveugle volontaire,
Cette félicité,
Dont le Ciel Empyrée est le dépositaire
De toute éternité.

Quelle imprécation ma langue fera-t-elle
Contre ces Malheureux,
Qui se laissent aller à la pente mortelle
De leurs désirs honteux!

Qu'ils occupent toûjours à l'amas des richesses
Leurs soins & leurs désirs;
Qu'ils briguent les honneurs avec mille bassesses,
Et mille déplaisirs.

Afin qu'aiant acquis tous ces biens périssables
Après de longs travaux,
Ils discernent alors ceux qui sont véritables,
D'avec ceux qui sont faux.

## CHAPITRE IX.

JE viens de vous représenter assez naïvement l'image de la fausse Béatitude; & si vous la connoissez bien maintenant, il ne reste plus qu'à vous montrer quelle est la véritable.

Je reconnois, lui dis-je, qu'on n'est jamais satisfait au milieu des Richesses; que le Sceptre & le Diadême ne sçauroient augmenter notre Puissance; que les Dignités ne font pas respecter tous ceux qui les possédent; que la Gloire ne rend point les Hommes plus Illustres, & que la Volupté ne leur peut

causer

causer de véritables plaisirs. Je n'en sçai asseurément pas la raison, mais il me semble que je l'entrevois, & je désirerois que vous me la fissiez encore voir plus à découvert.

Elle est assez évidente d'elle-même, répondit la Philosophie ; C'est que l'ignorance de l'Homme veut séparer une chose qui est simple & indivisible de sa nature, & de véritable & parfaite qu'elle est, la rendre fausse & imparfaite. Croiez-vous que ce qui n'a besoin de rien, ait besoin de puissance ? Non vous ne le croiez pas, me direz-vous, parce que ce qui n'a pas de soi-même assez de force, a besoin d'un sécours étranger ; d'où je conclus que la suffisance à soi-même, & la puissance, sont d'une même nature. Pensez-vous aussi que ce qui réünit en soi ces deux qualités, soit méprisable, ou au contraire qu'il soit digne d'honneur & de respect ? Vous m'avoüerez, sans doute, qu'il mérite une estime toute particuliere ; & de cette sorte vous serez obligé de reconnoître que suffire à soi-même, avoir la puissance & être digne d'hon-

neur ne sont qu'une même chose. Pensez-vous que ce qui posséde toutes ces perfections soit dans le mépris & dans l'abaissement, ou bien dans l'éclat & dans la gloire ? Prenez bien garde qu'après m'avoir accordé, qu'une même chose ne manquoit de rien; qu'elle étoit puissante, & digne de respect, vous ne me disiez qu'elle a besoin de paroître, & que ne le pouvant pas, elle est de ce côté-là sujete au mépris. Vous ne pouvez la croire que ce qu'elle est véritablement; c'est à dire, illustre & glorieuse : d'où je tire une conséquence infaillible, que la gloire n'est point diférente des trois premieres qualités. Ainsi n'est-il pas constant que ce qui n'a besoin de rien, ce qui peut tout de soi-même, ce qui est éclatant & digne de vénération, est en même tems rempli de joie ? Car je ne sçaurois seulement m'imaginer comment la tristesse se pourroit glisser dans le cœur de celui qui joüiroit de tous ces Biens. D'où vient qu'il faut nécessairement accorder que le contentement en est inséparable, & que la suffisance à soi-même, le pouvoir, l'éclat,

l'éclat, l'honneur & la joie, n'ont qu'une même nature, quoi qu'ils aient des noms diférens.

Il est donc vrai que l'ignorance des Hommes sépare ce qui ne peut être séparé, comme tout-à-fait un & tout-à-fait simple de sa nature, & que pendant qu'ils s'efforcent d'acquérir quelque partie d'une chose qui n'en a point, ils ne peuvent obtenir, ni cette portion qui n'est pas, ni tout ce qu'ils ne cherchent pas, n'en aiant aucune connoissance: C'est pour cela que celui qui désire des Richesses pour fuïr seulement la Pauvreté, ne se met point en peine de la Grandeur; ne se soucie pas d'être en l'oubli du monde, & se prive même des plaisirs les plus innocens de la Nature, dans l'apréhension qu'il a de perdre l'argent qu'il a amassé. C'est aussi pour la même raison que celui que la force abandonne, que la tristesse afflige, que la bassesse tient dans le mépris, & que l'obscurité rend inconnu, manque de beaucoup de choses nécessaires à la Béatitude: Mais pour celui qui ne cherche autre chose que la puissance, il dissipe les

 trésors,

trésors, il rejette les voluptés, il ne fait aucune estime de l'honneur & de la gloire, s'il ne les voit accompagnés de l'autorité. Cependant vous voiez de combien de choses il a besoin au plus fort de cette ambition, puis qu'il arrive souvent que les plus nécessaires lui manquent, qu'une infinité de soins lui rongent incessamment le cœur, & que comme il est trop foible pour les chasser, il cesse d'avoir cette puissance qu'il souhaitoit par dessus toutes choses.

On doit faire un semblable raisonnement des Honneurs, de la Gloire & des Plaisirs : car tout céla n'étant qu'une même chose, celui qui s'efforcera d'obtenir l'un, sans se mettre en peine de l'autre, n'aura pas même ce qu'il cherche. Que si quelqu'un désire tous ces biens à la fois, il est vrai qu'il désirera tout ce qui fait la Béatitude; mais croiez-vous qu'il la rencontre en des choses que j'ai montré ne la pouvoir pas donner, comme elles la promettent ? Ce n'est pas en ces chimeres, où l'on se persuade si faussement de trouver tout ce qu'on désire, qu'on doit établir la véritable Béatitude. Vous

Vous voiez à présent quelle est la fausse félicité que les Hommes désirent, & vous en connoissez parfaitement les causes & les éfets : Détournez un peu d'un autre côté les yeux de l'Esprit, & vous apercevrez la véritable Béatitude que je vous ai promise.

Elle est, lui dis-je, si facile à connoître, qu'il faut être aveugle pour ne la pas voir, & vous me la venez de montrer tout à l'heure, en me déclarant l'origine & la cause de celle qui n'est qu'imaginaire. Le véritable & parfait Bonheur est, si je ne me trompe, celui qui rend un Homme suffisant à lui-même, puissant, honorable, illustre & content ; & afin que vous connoissiez que j'ai compris ce que vous m'avez dit, j'ajoûte encore que je crois asseurément que puis que toutes ces choses qui semblent diférentes ne sont néanmoins qu'une même chose, celle qui nous peut véritablement donner la joüissance d'un de ces Biens, est sans difficulté la parfaite & la souvéraine Béatitude.

O que vous êtes heureux, me répondit-elle, d'être dans de si beaux

ſentimens, & d'avoir ajoûté ces dernieres paroles! car y-a-t-il rien parmi les choſes caduques & périſſables qui puiſſe mettre l'Homme dans un état ſi tranquille & ſi fortuné? Non, ſans doute, puis qu'elles ne ſont que des fauſſes images du vrai Bien; que les Biens qu'elles ſemblent donner ſont imparfaits, & qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de vous en communiquer un ſolide.

Puis que vous avez reconnu quelle eſt la véritable Béatitude, & quelle eſt celle qui n'en a que l'aparence, il ne vous reſte plus qu'à ſonger comment vous pourrez obtenir celle pour laquelle vous témoignez une paſſion ſi forte & ſi raiſonnable. Mais puis que ſelon la penſée de Platon dans ſon Timée, nous devons implorer l'aſſiſtance Divine même aux moindres choſes que nous entreprenons; que penſez-vous que nous ſoions obligé de faire pour mériter de trouver l'origine & la demeure du ſouvérain Bien. Je crois, lui dis-je, qu'il faut avoir recours au Pere de toutes choſes, ſans lequel rien ne ſe commence à propos. Vous dites vrai, me répondit la Philoſophie, & puis elle prononça ces Vers.

O Grand Dieu, qui régis la Machine du Monde
Par une Providence éternelle & profonde ;
Auteur de l'Univers, dont les ordres constans
Reglent & la mesure, & la suite des tems :
Qui faisant tout mouvoir d'un bras infatigable,
Parmi ces mouvemens demeures immuable ;
Et qui ne regardant que ta seule Bonté,
Sans que rien d'étranger émût ta volonté,
Fixas sous une forme en chacun diferente,
Des Etres imparfaits la matiere flotante.
Tout ce que tu produis en ce vaste Univers,
Avec tant d'artifice, & tant de traits divers,
Est un riche Tableau tiré sur le Modelle
Que consulte toûjours ta Sagesse éternelle,
Qui concevant un Monde admirable en beauté,
Le produit au dehors plein de ta Majesté.
Ce Monde n'est pourtant qu'une foible peinture
De l'unique Beauté de ta simple Nature,
Qui belle par essence, exprime en un moment
Les traits qu'elle se forme en son entendement.
Tu maintiens l'Univers par le moien des Nombres
Dont nos plus doux concerts sont de légeres ombres.
C'est leur tempérament qui forme les accords,
Dont le juste unisson paroît en tous les Corps,
Où le chaud & le froid, où le sec & l'humide,
Se conservent entr'eux en une paix solide.
Sans cet ordre constant, le feu pur & léger
S'envoleroit d'un lieu dont il est étranger :
Et la Terre suivant le poids de sa nature,
Trouveroit sous les eaux sa vaste sépulture.
Tu places au milieu de ce grand Univers
Un Esprit composé de trois Etres divers ;
Et cet Esprit fécond répand par tout le Monde
Les trois divers éfets de sa vertu féconde.
Il partage ses soins aux deux Poles des Cieux,
Dont ton bras a fixé les solides Essieux ;
Et toûjours agité par sa vitesse extrême,
Comme un Globe de flâmes il rentre dans lui-même ;
Et sans cesse occupé pendant ce mouvement
Des objets figurés par son entendement,

Il fait mouvoir des Cieux la Machine éternelle,
Comme il la voit mouvoir en ce premier Modelle;
Qu'il ne peut regarder, sans en faire un portrait
Où tout est exprimé, jusques au moindre trait.
Ta Sagesse produit ces Etres dont la vie
Consiste dans le sang que ta main purifie,
Par les mêmes moiens que cet Etre immortel,
L'invisible Portrait de ton Etre éternel.
Elle place en des Chars faits d'une flâme pure,
Les Esprits élevés par leur propre nature,
Et ne leur inspirant que des soins passagers
Pour ce vaste Univers dont ils sont étrangers,
Elle les seme en l'air, ou les répand sur terre,
Pour éprouver leur force en une longue guerre,
Les attirant en suite à leur premier séjour,
Par la legereté que leur donne l'Amour;
L'Amour, qui par l'ardeur de ses divines flâmes,
Fait retourner vers toi ces bienheureuses Ames.

## *PRIERE.*

Permets à mon Esprit, ô Monarque des Cieux,
De monter jusqu'à toi d'un vol victorieux:
Permets-lui de chercher la source inépuisable
De ce Bien qu'on doit seul apeller véritable;
Qu'il la découvre enfin, & qu'éloigné des sens,
Il arrête sur toi ses yeux clairs & perçans.
Chasse par les raïons de ta vive lumiere
Les nuages épais d'une impure matiere,
Et brille dans mon ame avec cette clarté
Qui sort du Trône Saint de ta Divinité:
Puis que c'est en toi seul qu'un cœur plein d'innocence
Peut rencontrer la Paix, le Calme & l'Asseurance:
Que de te voir, Seigneur, c'est notre unique *Fin*,
Que tu nous sers de *Char*, de *Guide*, & de *Chemin*,
Que nous te regardons comme notre *Origine*,
Et qu'enfin notre *Terme* est l'Essence Divine.



CHA-

## CHAPITRE X.

PUis que vous avez reconnu ce qui distingue le Bien parfait, de celui qui ne l'est pas, je pense qu'il est à propos de vous faire voir où se trouve cette perfection : Et premierement je crois qu'il est nécessaire de sçavoir s'il peut y avoir dans la Nature un Bien tel que vous venez de le définir, de peur que nous ne nous trompions nous-mêmes, en nous formant une idée toute contraire à la vérité de la chose dont nous parlons ?

Il est néanmoins si facile de prouver qu'il doit y avoir un souvérain Bien, lequel est comme la source de tous les autres Biens, qu'il est impossible de le nier ; car nous n'apellons une chose imparfaite, que par la diminution d'une parfaite ; d'où vient que s'il y a quelque chose d'imparfait dans un genre, il faut aussi conclure qu'il y a quelque chose de parfait : autrement il est impossible de concevoir de l'imperfection dans un Bien, si vous ne présuposez

poſez qu'il y ait un autre Bien qui ſoit parfait, parce que la Nature n'a pas commencé par les Ouvrages les moins accomplis, & les moins achevés; mais aiant premierement formé les choſes toutes entieres, & toutes parfaites, elle ſe laiſſe inſenſiblement aller à des productions moins nobles & moins vigoureuſes que les précedentes.

Que s'il eſt vrai qu'il y a quelques Biens fragiles où l'on rencontre une Béatitude imparfaite, on ne peut auſſi douter qu'il n'y ait une autre Béatitude très-parfaite & très-ſolide. Conſidérez donc où cette félicité ſe peut trouver. Le conſentement univerſel des Hommes, prouve clairement que Dieu comme Principe de toutes choſes, eſt véritablement Bon: car ſi l'on ne peut rien concevoir de meilleur que lui, qui peut douter qu'il ne ſoit Bon, puis qu'il n'y a rien qui le ſurpaſſe en bonté? La Raiſon nous fait tellement connoître qu'il eſt Bon, qu'en même tems elle nous montre évidemment qu'il a dans lui-même le ſouvérain Bien, parce que s'il ne l'avoit pas, il ne ſeroit point le Maître abſolu de

toutes

toutes choses, puis qu'il faudroit nécessairement qu'il y eût quelque Etre plus excellent & plus ancien que lui, qui possédât ce Bien parfait, les choses les plus parfaites aiant été produites avant celles qui le sont moins. Ainsi pour ne plus embarrasser notre Esprit dans un raisonnement infini, nous sommes obligés d'avoüer que le plus parfait & le premier de tous les Biens, est en Dieu; & comme nous avons déclaré que le souvérain Bien n'est autre chose que la véritable Béatitude, il faut conclure que cette véritable Béatitude se trouve en lui.

Mais, prénez garde, je vous prie, de quelle maniere vous devez entendre mes paroles, quand je dis que Dieu est tout rempli du souvérain Bien: Ne vous imaginez pas que ce Pere & ce Maître absolu de toutes choses l'ait reçu d'autre part; ou que s'il l'a de sa propre nature, ce soit néanmoins de telle sorte, que celui qui posséde cette Béatitude, & la Béatitude possédée, soient une substance diférente; parce que si vous croiez qu'il l'ait reçuë, vous jugerez en même tems que celui

qui

qui donne eſt plus excellent que celui qui reçoit, & par conſéquent Dieu ne ſeroit pas le plus noble & le plus excellent de tous les Etres.

Si vous croiez que cette Béatitude eſt naturellement en Dieu, mais diférente de lui-même, c'eſt à vous de voir ſi vous pouvez vous imaginer quelqu'un qui les ait unis enſemble. Enfin ce qui eſt diférent d'une choſe, n'eſt pas la choſe même de laquelle il eſt diférent : C'eſt pourquoi ce qui naturellement eſt diſtingué du ſouvérain Bien, n'eſt pas le premier de tous les Biens ; ce qu'on ne peut dire ſans impieté du plus excellent de tous les Etres, parce qu'aucun éfet ne ſçauroit être meilleur que ſa cauſe ; & par conſéquent nous devons aſſeurément conclure que ce qui eſt le Principe de toutes choſes, eſt de ſoi-même la ſouveraine Béatitude ; & comme vous m'avez accordé que le ſouvérain Bien eſt la Béatitude, vous me devez avoüer que Dieu ſeul eſt la véritable Béatitude.

Voiez maintenant ſi je me ſervirai de preuves auſſi convaincantes que les premieres, pour vous faire connoître qu'il

qu'il ne peut y avoir deux ſouvérains Biens diférens l'un de l'autre. On ne peut douter que deux Biens qu'on s'imagineroit opoſés, ne ſeroient pas les mêmes, & qu'ainſi pas un des deux ne ſeroit parfait, parce que la perfection de l'un manqueroit néceſſairement à l'autre; & ſi ce qui n'eſt point parfait ne peut être le ſouvérain Bien, il eſt certain que deux Biens qui ſont véritablement parfaits, ne peuvent être diférens; & comme nous avons montré que Dieu & la Béatitude étoient le ſouvérain Bien, il faut reconnoître que la ſouvéraine Béatitude & la ſouvéraine Divinité ne ſont qu'une même choſe.

Il eſt impoſſible, lui dis-je alors, de rien conclure de plus véritable, de plus ſolide, & de plus digne de la Majeſté de Dieu. Je veux, me répondit-elle, imiter les Géometres, qui ajoûtent toûjours à leurs Démonſtrations, ce qu'ils apellent *Corollaire*, & je ſuivrai leur exemple en vous donnant quelque choſe de plus que je ne ſuis obligée.

Les Hommes deviennent heureux par l'acquiſition de la Béatitude, la Béatitude eſt la Divinité: Donc les Hommes

Hommes ſont heureux par l'acquiſition de la Divinité. Mais comme la poſſeſſion de la Sageſſe fait les Sages, & celle de Juſtice fait les Juſtes, il faut par la même raiſon que la joüiſſance de la Divinité faſſe les Dieux, & qu'ainſi quiconque ſera véritablement heureux, ſoit Dieu : car quoi qu'il n'y ait qu'un Dieu par nature, cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe y en avoir pluſieurs par participation.

Ce que la raiſon me perſuade de joindre à ce que j'ai déja dit, me ſemble ſi charmant, que je ne penſe pas qu'on puiſſe rien trouver de plus beau. Comme la Béatitude contient pluſieurs choſes en elle-même, on peut juſtement demander ſi toutes ces choſes forment un corps dans lequel il y ait diſtinction de parties, ou ſi quelqu'une de ces perfections en particulier fait tellement l'eſſence de la Béatitude, que toutes les autres s'y raportent comme à leur centre. N'avons-nous pas dit que la Béatitude étoit le ſouvérain Bien ? Ajoûtez à toutes ſes propriétés ce même titre, puis qu'on apelle la Béatitude la Souvéraine Puiſſance, le Souvérain

Souvérain Honneur, la Gloire Souvéraine, & le Souvérain Plaisir. Croiez-vous donc que tous ces mêmes Biens soient comme les membres de la Béatitude? ou qu'ils se raportent généralement au Souvérain Bien comme à leur Principe?

Je vois bien, lui dis-je, ce que vous me proposez; mais j'en désire la résolution de vous-même. Voici, me dit-elle, ce qu'on en doit juger: Si toutes ces choses étoient des membres de la Béatitude, elles auroient quelque distinction entr'elles: mais comme nous avons montré qu'elles n'en ont aucune, il faut reconnoître qu'elles n'en peuvent être les parties, puis qu'autrement un membre seul feroit tout le Corps de la Béatitude. Quant au Bien, c'est une chose évidente que tout le reste s'y raporte, puis qu'on ne recherche la suffisance à soi-même, que parce qu'on la considére comme un Bien, qu'on ne désire le pouvoir qu'à cause qu'on en a de semblables sentimens; & qu'enfin l'on ne souhaite l'honneur, l'éclat & le plaisir, qu'en se les figurant de la même sorte. Ce qui me

fait

fait dire que le Bien seul est l'origine & la cause de tous les désirs : car ne voit-on pas que ce qui n'a ni la vérité, ni la ressemblance du Bien, ne sçauroit être l'objet de nos souhaits ; & qu'au contraire ce qui n'est pas bon de sa nature, se fait aimer, pourvû qu'il ait seulement une aparence de Bonté ? D'où je conclus que le Bien seul est la source & le principe de tout ce qu'on peut désirer, puis que ce qui fait désirer une chose est précisément ce que l'on désire. C'est ainsi que celui qui veut aller à Cheval pour se procurer la santé, ne cherche pas tant l'agitation qui se trouve en cet exercice, que l'éfet salutaire qu'elle produit.

Rien donc n'étant souhaité que pour le Bien seul, n'est-il pas véritable que c'est après lui que l'on soûpire plûtôt qu'après aucune autre chose ? & que puis que vous m'avez accordé que la Béatitude seule est le sujet de tous les vœux des Hommes, c'est elle seule que l'on prétend obtenir, & que partant la Béatitude & le Bien n'ont qu'une même substance ? Enfin comme vous

vous avez reconnu que Dieu n'étoit autre chose que la véritable Béatitude ; je puis justement conclure, que c'est dans le Bien seul que l'on doit chercher l'essence & la nature de Dieu.

APprochez-vous d'ici, Captifs infortunés,
Que votre ambition tient toûjours enchaînés
Par les secrets liens d'une fausse espérance ;
Vous y viendrez finir votre sort rigoureux ;
Vous y rencontrerez un Port plein d'asseurance,
Et l'asile commun de tous les Malheureux.

Ces sables précieux, & ses trésors flotans,
Dont le Tage enrichit ses heureux Habitans,
Et que l'Herme fait voir sur son fameux rivage :
Enfin tous les Rubis que l'Inde a sur ses bords,
Loin d'éclairer l'Esprit, le plongent davantage
Dans l'obscure prison d'où sortent les trésors.

Ce que vous recherchez avec empressement,
Est conçu dans le sein du plus vil Elément,
Indigne d'être vû, ni de voir la lumiere :
Mais le souvérain Bien, l'objet de vos mépris,
Maître de l'Univers, & la clarté premiere,
Dans la nuit de l'Erreur éclaire les Esprits.

Celui qui pourra voir sa brillante clarté,
Devenant amoureux de sa seule Beauté,
N'estimera plus rien dans toute la Nature ;
Et même le Soleil qui lui paroît si beau,
Ne lui semblera plus qu'une lumiere obscure,
Au prix de cet auguste & céleste Flambeau.



CHA-

## CHAPITRE XI.

VOtre raisonnement, lui dis-je, est si convaincant & si solide que j'en suis tout-à-fait persuadé. Comme j'eus achevé ces paroles, elle poursuivit ainsi son discours. Quelle faveur ne vous ferai-je donc point, si je vous découvre la nature de ce Bien ? puis qu'en même tems je vous ferai voir ce que c'est que Dieu. Souvenez-vous seulement de ce que j'ai déjà dit, & vous connoîtrez que les preuves en sont infaillibles. Ne vous ai-je pas déjà montré que toutes les choses que l'Homme désire avec tant d'ardeur, ne sont pas de parfaits & de véritables Biens, parce qu'elles sont diférentes les unes des autres, & que comme la perfection de l'une manque à l'autre, elles ne lui peuvent point donner la joüissance d'une entiere & d'une souveraine Béatitude, & qu'au contraire elles composent un Bien très-accompli, lors qu'elles se ramassent tellement dans la même forme, & dans la même opération,

ration, que la suffisance à soi-même, le pouvoir, l'honneur, l'éclat, & les plaisirs, ne sont qu'une même chose, le Bien n'étant désirable que par cette unité merveilleuse. Ainsi comme ce qui n'avoit aucune Bonté pendant sa division, devient bon lors qu'il est uni, ne faut-il pas dire que l'union seule est la source & la cause de sa Bonté ?

Vous m'accorderez aussi sans doute qu'aucune chose ne peut être bonne que par une participation du souvérain Bien; & vous reconnoîtrez en même tems par une raison semblable, que le Bien n'est autre chose qu'une très-parfaite unité, parce qu'il est certain que les choses qui n'ont point naturellement d'éfets diférens, ne peuvent non plus avoir de substance diférente.

Ne sçavez-vous pas qu'un Etre subsiste tant que son unité se peut conserver ? & qu'au contraire, il vient à se dissoudre, & à retourner dans le néant, aussi-tôt qu'elle cesse, & qu'elle se détruit ? N'avons nous pas un exemple de ceci dans la nature des Animaux, qui subsiste autant que dure

 l'union

l'union de leur amė avec leur corps, & qui vient à se corrompre en même tems que la division s'y met? Cela ne se remarque-t-il pas aussi dans le Corps humain, qui retient toûjours sa premiere figure, tant qu'il n'a qu'une forme, qui consiste dans la seule liaison de tous ses membres, & qui cesse d'être ce qu'il étoit auparavant, aussitôt que son unité se perd par la séparation de ses parties? Et celui qui voudra faire une même réfléxion sur tout le reste des choses de ce monde, ne reconnoîtra-t-il pas qu'elles vivent tant qu'elles sont une, & qu'elles meurent au moment qu'elles se divisent?

Y a-t-il quelque chose qui considére l'Etre comme un objet de sa haine? & qui désire naturellement sa propre perte & sa corruption? Sans doute que si vous considérez les Animaux, à qui la Nature a donné quelque puissance de vouloir, & de ne vouloir pas, vous n'en trouverez aucun qui se dépoüille de cette inclination commune de vivre, & qui cherche le trépas sans qu'aucune cause extérieure l'oblige de s'y précipiter: parce que Dieu les fait

tous

tous naître avec le même désir de se conserver la vie, & d'éviter la mort, comme leur ruine & leur anéantissement.

Si vous jettez les yeux sur les Herbes & sur les Plantes, vous y remarquerez le même mouvement, & vous verrez qu'elles croissent toûjours dans les lieux qui leur sont les plus convenables, afin qu'autant que leur nature le peut permettre, elles se conservent sans être flétries. Ainsi les unes germent au milieu des Champs, & les autres croissent sur les Montagnes. Celles-ci viennent dans les Marais, & celles-là tirent leur suc & leur nourriture de la dureté des Rochers. Enfin les sables les plus stériles ont pour d'autres une fécondité merveilleuse; & si l'on vient à les retirer de l'endroit où la Nature les a mises, on les voit en un moment desséchées.

C'est cette Nature, qui comme leur véritable Mere, leur donne toûjours ce qui leur est le plus propre, & qui s'efforce autant qu'elle peut de leur conserver la vie. Dirai-je qu'elles s'enfoncent toutes dans les entrailles de la

Terre, & qu'il semble qu'elles y aient continuellement la bouche ouverte pour en tirer la nourriture qu'elles font couler par les racines, & qu'elles répandent ensuite dans les branches & dans l'écorce ? Dirai-je qu'elles enferment au milieu de leur tronc la moüelle, comme ce qu'elles ont de plus délicat & de plus tendre ? que le bois qui l'entoure la défend par sa dureté, & qu'enfin l'écorce est étenduë toute la derniere par les mains sçavantes de la Nature, pour leur servir de rempart & de défense contre les injures du tems, & contre la plus violente rigueur des saisons ?

Considérez ensuite comme cette incomparable Ouvriere est si soigneuse de multiplier les Plantes par le moien de leurs graines, que l'on pourroit dire que toutes les adresses dont elle se sert sont autant d'inventions & de machines secretes, non seulement pour les faire durer plus long tems, mais aussi pour les rendre en quelque maniére perpétuelles.

Si vous regardez enfin les choses inanimées, vous y remarquerez un

même

même désir de se conserver : Car pourquoi la legéreté du feu le porte-t-elle toûjours en haut ? & pourquoi la pesanteur de la terre l'attire-t-elle continuellement en bas ? si ce n'est à cause que ces lieux & ces mouvemens si diférens leur sont convenables à l'un & à l'autre. Ce qui nous fait voir que comme ce qui nous est contraire est la cause de notre ruine ; aussi ce qui nous est propre est la cause de notre conservation. Les choses même les plus dures & les plus solides, s'attachent fortement à leurs parties, & réünissent toute leur vertu pour résister à ce qui les en voudroit séparer. Il est vrai que celles qui sont liquides, comme l'air & l'eau, ne font pas la même résistance, mais aussi se rejoignent-elles avec plus de promptitude qu'elles n'ont été divisées, & le désir d'union se trouve si puissant dans le feu, qu'il ne peut en aucune maniére souffrir d'être séparé de lui-même.

Je ne parle point ici des mouvemens volontaires de l'Ame, qui suit les lumieres de la Raison ; mais de ceux qui ne partent que d'une nature

aveugle, & que l'on apelle néceſſaires. Ainſi nous faiſons paſſer de la bouche dans l'eſtomac les viandes que nous avons priſes; nous les digérons enſuite ſans y faire réfléxion; & nous reſpirons durant le ſommeil, ſans que nous en aions aucune connoiſſance. Ce que je dis ſe prouve clairement par l'exemple de tous les animaux, qui n'aiant point de volonté, ne ſçauroient puiſer que dans le principe & dans la ſource de la Nature, cette inclination violente qu'ils ont d'être toûjours. Car n'arrive-t-il pas ſouvent que pour des cauſes preſſantes la volonté ſeule embraſſe la mort que la Nature apréhende; & qu'au contraire cette même volonté réprime quelquefois l'envie de la Génération, que la Nature déſire, & qui la rend en quelque maniére immortelle?

Ne voiez-vous donc pas que cette inclination n'a point d'autre origine que celle que je vous viens de marquer? & que la Providence Divine l'a tellement imprimée dans toutes les choſes qu'elle a créées, qu'elles déſirent de ſe conſerver autant qu'il leur eſt

eſt poſſible ? Or elles ne peuvent avoir cette inclination, qu'elles n'aient en même tems celle de l'unité, puis qu'on ne la peut détruire, qu'on ne détruiſe auſſi leur Etre. Ainſi comme toutes choſes aſpirent à cette unité ſeule, & que je vous ai fait voir que l'unité n'eſt autre choſe que le Bien, il faut dire que le Bien eſt l'objet du déſir de toutes les Créatures, & qu'on le peut juſtement définir, *ce que toutes choſes déſirent.*

Il ne ſe peut, lui dis-je, rien imaginer de plus véritable, puis que ſans cela toutes choſes retourneroient dans le néant, & que n'aiant point de Principe auquel elles ſe pûſſent raporter, elles floteroient dans l'incertitude, & ſans aucune conduite : Ou s'il y a quelque fin qu'elles ſe propoſent, & qu'elles recherchent, ce ſera le ſouvérain Bien.

Alors la Philoſophie me répartit en ſoûriant : Je me réjoüis extrêmement, ô mon Fils, car vous avez touché au but de la vérité ; & par là vous connoiſſez ce que vous ignoriez tout-à-l'heure, à ſçavoir qu'elle étoit la fin de

toutes choses : car cette fin est sans doute ce que toutes choses désirent ; & comme nous avons montré qu'elles désirent toutes la Béatitude, il faut que nous convenions que le souvérain Bien est le terme & la fin de toutes choses.

SI celui qui soûpire après la Vérité,
Craint de suivre au lieu d'elle une fausse clarté ;
Qu'il jette les yeux sur lui-même,
Qu'il occupe son Ame à se considérer ;
Il y rencontrera par un bonheur extrême
Tout ce qu'il sçauroit désirer.

Qu'il fasse enfin connoître à son entendement,
Que ce qu'il cherche ailleurs trop inutilement,
Le Ciel l'a mis en sa puissance ;
Et qu'il tient enfermé dans ses propres trésors,
Ce que par une aveugle & funeste ignorance,
Il cherche sans cesse au dehors.

Ce qu'un nuage épais formé par son erreur,
L'empêchoit de trouver au milieu de son cœur,
Paroîtra si clair à sa vûë :
Que l'Astre le plus grand, & le plus beau des Cieux,
Ne se fait jamais voir au sortir d'une nuë,
Si pur, & si clair à nos yeux.

La Chair jointe à l'Esprit, n'en a pas pû bannir
Toute la connoissance & le ressouvenir,
Par les vapeurs de sa matiere :
Les raïons qu'il conserve étant à demi morts,
Le souffle de l'Etude excite leur lumiere
Par ses ingénieux efforts.

Car

Car d'où pourroit venir ce droit raisonnement
Que l'Homme interrogé forme si promptement,
Sans cette premiere sémence ?
Si le Divin Platon n'a pas été déçu,
Tout ce qu'on sçait n'est rien qu'une réminiscence
De ce qu'on avoit déjà sçu.

## CHAPITRE XII.

J'Aprouve fort, lui dis-je, ce sentiment de Platon, dont j'avois déjà perdu deux fois la mémoire; la premiere par la contagion du corps, & la seconde par l'excès de la tristesse.

Si vous n'avez pas, me répondit-elle, encore oublié les choses que vous m'avez accordées, vous n'aurez pas beaucoup de peine à vous remettre ce que vous m'avez dit que vous ignoriez, à sçavoir, comment le monde étoit gouverné. Je n'ai jamais douté, lui répartis-je, qu'il ne fût conduit par la Providence Divine; & si vous avez la bonté de m'entendre, je vous déduirai en peu de mots les raisons qui m'obligent à le croire.

Sans doute cet Univers étant composé de parties si diférentes & si con-

traires, ne les eût pû jamais assembler en un même corps, si quelque Puissance supérieure ne les eût unies; & leur oposition naturelle les sépareroit bien-tôt, si la main qui les a liées ne les retenoit dans le même état qu'elle les a mises. La Nature ne garderoit pas toûjours un ordre si juste, & ses mouvemens ne seroient pas si bien disposés selon les lieux, les distances, les tems & les actions, s'il n'y avoit quelque Intelligence qui réglât tous ces changemens, sans être jamais elle-même changée. Quelle que puisse être cette Vertu qui conserve les choses qu'elle a créées, & qui leur communique à toutes des opérations si convenables; je lui donne avec tous les Peuples, le nom de Dieu. Comme j'eus déduit les raisons qui me persuadoient le plus, elle poursuivit en ces termes.

Puis que vous avez à présent de si beaux sentimens, je crois que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous faire obtenir la félicité que je vous ai promise, & j'espére vous reconduire sans aucun péril en votre ancienne Patrie: mais

mais considérons auparavant ce que nous venons de proposer. N'avons-nous pas compris dans la Béatitude la suffisance à soi-même ? N'avons-nous pas reconnu que Dieu seul étoit la Béatitude, & que par conséquent il n'avoit besoin d'aucun secours étranger pour gouverner le Monde ? puis qu'autrement il n'auroit pas ce qui lui peut suffire, comme nous l'avons accordé. Cette suite étant infaillible, il faut dire qu'il conduit le Monde par une sagesse qui lui est propre ; & que comme il est le souverain Bien, il dispose tout par le moien de cette premiere félicité ; puis que nous avons avoüé que celui par qui toutes choses sont gouvernées est la véritable Béatitude. C'est là ce lien secret de la Nature, & ce gouvernail qui rend la Machine de l'Univers indissoluble.

Dieu donc se servant ainsi de sa bonté pour la conduite du Monde, & toutes les Creatures se portant naturellement à la recherche du Bien, peut-on douter qu'elles ne lui soient volontairement soûmises ? & qu'elles n'aient une obéïssance si parfaite, que

le moindre signe de son bon plaisir ne leur fasse accomplir de leur plein gré tout ce qu'il désire, & tout ce qui lui peut être agréable ? Autrement cette conduite ne seroit pas celle de la Béatitude, mais une prodigieuse violence, qui loin de retenir les Créatures dans une soûmission salutaire, les réduiroit en une servitude de laquelle elles s'efforceroient continuellement de se délivrer. Il est donc certain qu'aucun Etre ne s'opose à la volonté de Dieu, tant qu'il suit l'ordre de sa nature réglée, d'autant même que quand il y voudroit résister, il seroit trop foible contre celui que la souvéraine Béatitude rend tout puissant, & que nous sommes obligés d'avoüer que le premier de tous les Biens dispose toutes choses avec autant de douceur que de force.

Vous avez vû dans les Fables, des Géans assez téméraires pour attaquer le Ciel, mais trop foibles pour soûtenir l'effort d'un Bras foudroiant, qui n'a que de la sevérité pour les Criminels, & que de la clémence pour les Innocens. Voulez-vous que je fasse

ici combattre les raisons contraires ? peut-être que leur choc produira quelque agréable étincelle de vérité.

Personne ne révoque en doute la toute-puissance de Dieu, & l'on est convaincu que rien n'est impossible à celui qui peut tout. Si je vous demande en suite si Dieu peut faire le Mal, vous me répondrez que non, & je tirerai aussi tôt cette conséquence infaillible, que le Mal n'est donc rien, puis que celui qui peut tout ne le peut faire.

Vous divertissez-vous, lui dis-je, à m'embarasser en un labyrinthe de questions difficiles, duquel vous sortez lors que je me figure que vous y voulez entrer, & dans lequel vous rentrez lors que je m'imagine que vous en allez sortir ? Et considérez-vous le plus simple de tous les Etres comme un Globe composé de plusieurs Cercles ? Vous avez premierement parlé de la Béatitude, & vous avez dit qu'elle étoit le souvérain Bien, parce qu'elle se trouvoit dans le premier Etre : d'où vous avez tiré cette conséquence nécessaire, qu'on ne pouvoit être Bien-

heureux

heureux ſans être Dieu. Vous avez en ſuite prouvé que le Bien n'étoit autre choſe que l'Eſſence de la Béatitude, & de la Divinité même, & qu'il étoit cette Unité merveilleuſe que toute la Nature déſire avec tant d'empreſſement. Vous avez ajoûté à cela que Dieu gouvernoit tout le Monde par la bonté qui lui eſt naturelle; que toutes les Créatures exécutoient ſes Ordres ſans aucune contrainte; & qu'enfin le Mal, tout éfroiable qu'il paroît, n'eſt qu'une chimere. Ce que vous avez fait avec tant d'adreſſe, que ſans aller chercher des raiſons hors d'elles-mêmes, vous les avez apuiées l'une ſur l'autre, & m'avez obligé de conſentir à toutes, après m'avoir convaincu de la premiere. Non, non, me dit-elle, je ne me plais pas à vous embaraſſer, & par la grace de Dieu à qui nous nous ſommes adreſſés, nous ſommes déjà venus à bout de ce qu'il y avoit de plus difficile. C'eſt le propre de la Nature Divine, de ne ſe point tellement répandre ſur les choſes extérieures, qu'elle ſorte jamais d'elle-même, & qu'elle reçoive rien d'étranger;

ger ; c'est pourquoi le Philosophe Parménides lui adresse ces paroles.

*Tel qu'un Globe agité d'une vitesse*
*extrême,*
*Tu roules tes Trésors au dedans de*
*toi-même.*

Que si je ne me suis servie que des raisons tirées des choses mêmes que je traitois, vous ne devez pas vous en étonner, puis que, selon Platon, nos discours doivent avoir du raport au sujet que nous traitons.

O Dieu, qu'heureuse est l'avanture
De ceux dont l'Ame est assez pure
Pour voir la source du Bonheur!
Et que l'Esprit qui rompt les chaînes
Dont la terre lioit son cœur,
Reçoit bien le prix de ses peines.

Autrefois le Chantre de Thrace
Dépeignit avec tant de grace
L'excès de son cruel ennui,
Que par un charitable office
Toute la Nature avec lui
Pleura le trépas d'Euridice.

Aiant joint avecque sa Lyre,
Pour mieux raconter son martyre;
Les plus doux accens de sa voix;
Il attira sans autres charmes
Les Rochers, les Monts, & les Bois,
Pour être témoins de ses larmes.

Les

Les Fleuves surpris s'arrêterent ;
Les Cerfs rasseurés se coucherent
Près des Lions aprivoisés :
Et l'on vit le Liévre sans crainte
S'aprocher des Chiens, apaisés
Par le doux son de cette plainte.

Mais enfin son Ame affligée
Ne se vit jamais soulagée
Par le Tems, ni par la Raison ;
Et sa douleur impatiente
Ne voulut point de guérison,
Sans voir revivre son Amante.

Il dit d'une voix lamentable,
Contre le Ciel inéxorable,
Tout ce que fait dire l'Amour ;
Et ne pouvant rien davantage,
Il passa dans l'affreux séjour
Que la Mort a pour son partage.

Alors à sa Lyre sçavante
Aiant joint sa voix ravissante,
Il se plaignit de son malheur,
Et chanta tout ce que sa Mere,
Ce que sa flâme, & sa douleur,
Lui fournirent en sa misere.

Tandis que dans les Plaines sombres
Les plus impitoiables Ombres
Déploroient son sort rigoureux,
Il tâchoit par ses Airs funebres,
Par ses plaintes, & par ses vœux,
De fléchir le Roi des Tenebres.

A peine d'un récit tragique
Sa voix douce & mélancolique
Fit entendre les premiers Vers,
Que Cerbere à ses maux sensible
Cessa d'étonner les Enfers
Par son aboi triste & terrible.

Les

Les Sœurs hideuses & cruelles,
Qui par des gênes éternelles
Punissent l'orgüeil des Humains,
Pleurerent contre leur nature;
Et les foüets leur tombant des mains,
Regretérent son avanture.

Elles arrêtérent la Roüe
Où le Ciel se vange, & se joüe
Du vain attentat d'Ixion:
Et Tantale à sa voix mourante,
Languit plus de compassion,
Que de la soif qui le tourmente.

Le Vautour qui se rassasie
Du cœur renaissant de Tytie,
Se répût de ces Airs charmans:
Et dans tout ce cruel Empire,
Les cris, les pleurs, & les tourmens,
Cessérent au son d'une Lyre.

Enfin je suis vaincu par tes divins accords
( Luï dit en soûpirant le Monarque des Morts)
Je te rends ta fidelle Amante:
Celle qui t'a coûté de si longs deplaisirs,
Sera bien-tôt le prix de ta voix ravissante,
Si tu sçais borner tes désirs.

Prens garde seulement qu'avant que le Soleil
Ait été le témoin du bonheur sans pareil
Que reçoit ta perséverance,
Tu ne détournes l'œil vers ces charmans apas
Que tu dois conserver par ton obéïssance,
Ou perdre en obéïssant pas.

Mais hélas! quel commandement
Peut assujétir un Amant
Dont le cœur n'a point de limites?
Amour ne connoît point de Loix,
S'il ne les a lui-même écrites
Avec les traits de son Carquois.

Ses yeux trahirent son amour,
Il s'abandonna près du jour
A la foi de ces mauvais Guides:
Il vit l'Objet de ses souhaits,
Et par ses regards homicides,
Il se le ravit pour jamais.

Vous qui cherchez la Vérité,
Et qui pour la Félicité
Conservez une ardeur extrême,
Observez-vous d'un œil jaloux,
Faites-vous justice à vous-même,
Cette Fable s'adresse à vous.

Celui qui près de voir les Cieux,
Détourne imprudemment les yeux
Vers le Monde qu'il abandonne:
Pour le plaisir d'un seul moment,
Il se ravit une Couronne,
Qui fleurit éternellement.

*Fin du troisiéme Livre.*





# CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

## LIVRE QUATRIE'ME.

### CHAPITRE I.

LA Philoſophie aiant prononcé ces Vers avec beaucoup de douceur & de majeſté : comme je me ſentis encore trop foible pour vaincre ma triſteſſe, & trop mélancolique pour l'oublier, je prévins le deſſein qu'elle avoit de continuer ſon diſcours, & je lui parlai en ces termes. Tout ce que vous avez dit, ô Céleſte Avantcouriere de la véritable clarté, m'a paru ſi divin dans la connoiſſance que vous m'en

m'en avez donnée, qu'il est impossible de ne le pas admirer; & si solide dans ses raisonnemens, que rien ne le peut détruire. Vous m'avez fait remarquer que les choses dont l'excès des maux que je ressens m'avoit ôté le ressouvenir, ne m'étoient pas tout-à-fait auparavant inconnuës. Mais hélas! je puis dire que les lumieres que j'ai, ne m'éclairent que pour être davantage le sujet de ma tristesse. Je sçai que celui qui gouverne le Monde est équitable, & cependant nous y voions du mal. Je n'ignore pas qu'il est sévere, & cependant il ne le punit point, quoi qu'il le connoisse. Considérez vous-même combien cela est digne d'étonnement: mais ce qui reste en mérite bien davantage. Lors que l'iniquité triomphe avec toute la pompe & l'éclat imaginable, la Vertu non seulement est sans récompense, mais aussi les Scélérats la foulent aux pieds, & lui font endurer les mêmes suplices que leurs horribles crimes avoient mérités. Que tout cela se passe dans l'Empire d'un Dieu qui peut tout, qui voit tout, & qui ne sçauroit vouloir que le Bien,
c'est

c'eſt une choſe de laquelle on ne peut jamais aſſez s'étonner & ſe plaindre.

Il eſt vrai, me répondit la Sageſſe, que ce ſeroit un prodige qui n'auroit point de ſemblable, ſi les choſes étoient comme vous les répréſentez, & ſi dans la Maiſon bien reglée de ce ſage Pere de Famille, les Vaſes de moindre prix étoient les mieux conſervés, & que les plus précieux fuſſent emploiés aux uſages les plus vils & les plus abjets. Mais il n'en va pas ainſi : car ſi les Vérités que nous avons ſolidement établies, le ſont auſſi bien en votre Eſprit, qu'elles le ſont en elles-mêmes ; vous connoîtrez avec l'aſſiſtance de celui duquel nous parlons, que les Bons ſont toûjours puiſſans, & les Méchans toûjours foibles ; que les Vices ne ſont jamais ſans punition, ni la Vertu ſans récompenſe ; que le Bonheur eſt inſéparable de l'Homme juſte ; & que le Malheur aiant accompagné l'Impieté dès ſa naiſſance, la ſuit juſques dans le tombeau. Vous remarquerez enfin beaucoup d'autres pareilles raiſons, qui faiſant ceſſer vos injuſtes plaintes, ſe trouveront encore

assez puissantes pour affermir votre Esprit sur la baze inébranlable de la Vérité. Puis que mes enseignemens vous ont dejà donné l'entiere connoissance de la Béatitude, & du lieu de sa demeure : je ne veux plus m'arrêter aux choses que je crois inutiles, mais vous montrer le chemin qui vous doit reconduire sans aucun détour en votre Maison; & même je donnerai des aîles à votre Esprit, afin qu'il s'éleve au-dessus de toutes les choses sensibles, & qu'aiant dissipé les nuages de sa tristesse, il retourne sous ma conduite, & par les sentiers que je lui marquerai moi-même, en son ancienne Patrie.

Mon Ame a des aîles légeres
Qui par un essor glorieux,
Du lieu des choses passageres,
L'élevent au-dessus des Cieux.
A peine s'est-elle éloignée
De cette Terre infortunée
Qui seule occupe vos Esprits;
Que d'une œillade dédaigneuse
Elle témoigne son mépris
Pour sa demeure malheureuse.

Sa vîtesse à l'air la dérobe,
Elle penétre en un moment
Au de-là du Ciel, dont le Globe
S'échauffe par son mouvement:
Et poussant plus loin sa carriere
Jusqu'au séjour de la Lumiere

Qui

Qui régle toutes les Saisons,
D'une aîle vîte & vagabonde
Elle entre en ces douze Maisons
Où s'arrête l'Astre du Monde.

Les Etoilles toûjours errantes,
Et les Astres fixés aux Cieux,
En leurs assiettes diférentes,
Paroissent en suite à ses yeux.
Enfin d'un vol infatigable
Elle passe au Centre adorable
Où l'Eternelle Majesté,
Libre de toute inquiétude,
Repose en sa Divinité,
Comme dans sa Béatitude.

C'est en cette Demeure auguste,
Que le Maître absolu des Rois,
Tout bon, tout puissant, & tout juste,
Préscrit d'indispensables Loix:
Et qu'assis au Trône terrible
De sa Lumiere inaccessible,
Il fait mouvoir cet Univers
Où tout tremble sous sa puissance,
Et reçoit ses Décrets divers
Avec la même obéïssance.

Si l'ordre du souvérain Maître
Vous rapelle dans ce séjour;
Vous direz, ce Lieu m'a vû naître,
Ce Lieu seul est digne d'amour.
Et si dans cette Paix profonde
Vous jettez l'œil sur ce bas Monde,
Vous verrez que les plus grands Rois,
Quoi qu'invente la flatterie,
Quoi que tout tremble sous leurs Loix,
Sont éxilés de leur Patrie.

***

CHA-

# CHAPITRE II.

O Dieu, lui dis-je, que vous me promettez de grandes choses ! Ce n'est pas néanmoins que je doute que vous ne les puissiez accomplir, pourvû qu'après m'avoir éveillé du profond sommeil où j'étois, vous ne m'y laissiez plus retomber, en me faisant trop attendre.

Vous devez, me dit la Philosophie, reconnoître avant toutes choses, que les Bons sont toûjours puissans, & les Méchans toûjours foibles, puis que l'un ne peut être véritable, que l'autre ne le soit aussi ; parce que comme le Bien & le Mal sont contraires, si l'on peut faire voir la puissance du Bien, l'on découvre en même tems la foiblesse du Mal ; & si l'on prouve la fragilité du Mal, on prouve la solidité du Bien. Mais afin de vous donner une connoissance plus entiere de cette Vérité, je la prouverai par deux voies, & j'établirai ma proposition tantôt par les raisons que je tirerai du

du Bien, & tantôt par celles que j'emprunterai du Mal.

Deux choſes concourent néceſſairement aux actions des Hommes, à ſçavoir, le pouvoir, & la volonté; de ſorte que s'ils n'ont l'un & l'autre conjointement, ils ſont dans l'impuiſſance d'agir, car perſonne n'entreprend une choſe qu'il n'a pas la volonté d'entreprendre; & lors que la puiſſance nous manque, la volonté ſeule demeure inutile. D'où il arrive que ſi vous voiez quelqu'un qui veüille obtenir ce qu'en effet il n'obtiendra jamais, vous ne devez point douter que ce ne ſoit que par un défaut de pouvoir; & ſi vous remarquez au contraire qu'il faſſe quelque choſe ſelon ſa volonté, vous reconnoiſſez qu'il a eu la puiſſance de la faire, c'eſt pourquoi l'on nomme puiſſant celui qui peut faire quelque choſe & l'on eſtime foible celui qui ne le peut pas.

Je crois que vous n'avez point encore oublié comment j'ai prouvé par les raiſons précédentes, que quoi que les volontés des Hommes ſoient agitées de divers déſirs & pouſſées par des

inclinations diférentes, elles se portent néanmoins toutes à la recherche de la Béatitude; que cette Béatitude n'est autre chose que le Bien, & que par conséquent on souhaite le Bien lors qu'on soûpire après la Béatitude. Il est donc certain que les Bons & les Méchans s'éfforcent avec la même passion d'arriver à la joüissance du Bien, & que comme les Hommes ne deviennent bons que par la possession du Bien, tous les Bons obtiennent ce qu'ils désirent. Pour les Méchans, il leur est impossible d'acquérir le Bien qu'ils souhaitent, parce qu'autrement ils cesseroient d'être ce qu'ils sont: Ainsi puis que les uns & les autres recherchent également le Bien, & que cependant il n'y a que les premiers qui le puissent obtenir, il ne faut plus douter que les Bons n'aient une grande puissance, & les Méchans une extrême foiblesse.

Si deux Hommes se proposoient une même chose par une même inclination, & que l'un venant à l'acquérir par le sécours de la Nature seule, l'autre ne pût exercer comme lui

lui cette fonction naturelle, mais se servant d'un autre moien que de celui de la Nature, s'éfforçât de l'imiter en quelque sorte, sans trouver néanmoins l'entier accomplissement de son désir, lequel estimeriez-vous le plus puissant des deux? Ne'st-il pas vrai que la puissance de marcher est naturelle à l'Homme; & que les pieds lui sont donnés pour cet usage? S'il arrive donc que quelqu'un s'en puisse bien servir, & qu'un autre n'en aiant pas le mouvement libre s'éfforce de marcher avec les mains; vous ne ferez point de difficulté d'asseurer que celui qui fait cette fonction naturellement, est plus robuste que celui qui ne la peut faire que par artifice, & que par une imitation contrainte. Les Bons & les Méchans se proposent également la joüissance du souvérain Bien: mais la différence qu'il y a dans la poursuite qu'ils en font, c'est que les uns l'acquiérent par l'exercice naturel des Vertus, & les autres tâchent en vain de l'obtenir par les déréglemens de leurs convoitises, qui ne sont pas les moiens convenables pour y parvenir.

Je reconnois, lui dis-je, la conséquence de votre discours, & je suis obligé d'avoüer que les Bons sont toûjours puissans, & les Méchans toûjours foibles. Voilà, me dit la Philosophie, une réponse très-judicieuse : & comme les Médecins ont coûtume de mieux espérer de la santé d'un Malade qui commence à recouvrer la connoissance qu'il avoit perduë ; ainsi je conjecture de ce que vous venez de répondre, que votre nature presque abatuë, commence à reprendre sa premiere vigueur, & à contribuer elle-même à sa guérison : C'est pourquoi comme je vois dans votre Esprit une plus grande vivacité qu'auparavant, pour pénétrer dans les raisons les plus obscures, j'en veux encore aporter beaucoup d'autres pour vous convaincre tout-à-fait.

Considérez combien est grande la foiblesse des Méchans, puis qu'ils ne peuvent obtenir une chose à la joüissance de laquelle leur inclination les conduit & les entraîne. Que seroit-ce donc, s'ils n'étoient pas avantagés de ce sécours presque invincible de la

raison,

raiſon, qui leur montre ce qu'ils doivent choiſir ? Et cette impuiſſance eſt d'autant plus déplorable, que leur ambition les porte à des choſes plus relevées. Le prix auquel ils aſpirent, & qu'ils s'efforcent inutilement d'emporter, n'eſt pas une choſe légere & de peu d'importance, mais la plus précieuſe & la plus conſidérable du monde. Ces Malheureux néanmoins ne voient jamais l'éfet d'un travail qui les occupe continuellement. En quoi ſans doute la puiſſance des Bons paroît avec un éclat merveilleux : car ſi quelque Voiageur avoit marché ſi long-tems qu'il ne trouvât plus de terre où mettre le pied, ne diriez-vous pas qu'il auroit beaucoup de force & d'agilité ? Ainſi vous devez néceſſairement croire que celui qui parvient à la joüiſſance du ſouvérain Bien, comme à la fin de toutes choſes, eſt véritablement puiſſant ; d'où par une raiſon contraire il arrive que tous ceux qui vivent dans l'iniquité ; ne peuvent vivre que dans l'impuiſſance.

Qui peut donc obliger ces Miſérables à quitter la Vertu pour ſuivre le

Vice ? Est-ce l'ignorance du Bien ? Qu'y a t-il de plus honteux qu'un aveuglement si funeste ? Est-ce que la violence de leurs passions les détourne du chemin qu'ils doivent suivre, quoi que d'ailleurs ils en aient une parfaite connoissance ? & ne seroit-ce pas toûjours une prodigieuse lâcheté, que de ne pouvoir résister aux attaques du Vice ? Est-ce enfin qu'ils abandonnent volontairement l'équité, pour embrasser l'injustice ? Si leur Esprit est capable d'un si grand crime, non seulement ils ne doivent pas être estimés puissans, mais même ils ne sont point du tout ; puis que ceux qui s'éloignent de la fin commune à toutes les Créatures, cessent d'être de leur nombre. Ceci paroîtra peut-être surprenant, & l'on aura de la peine à se persuader que les Méchans, dont la multitude surpasse infiniment celle des Bons, ne soient point du tout ; & cette proposition cependant est très-véritable : Car je ne dis pas qu'ils ne soient en la maniere qu'il est nécessaire de les concevoir en leurs actions criminelles ; mais je ne puis accorder pure-

purement & ſimplement qu'ils ſoient : parce que de même que vous apellez un Cadavre un Homme mort, & non pas ſimplement un Homme ; ainſi j'avoüerai bien que les Méchans ſont vicieux, mais je n'avoüerai pas qu'ils ſoient abſolument, d'autant qu'il n'y a que ce qui demeure dans l'ordre naturel qu'il a reçu de Dieu, qui *ſoit*, à proprement parler ; & que tout ce qui s'en éloigne perd l'Etre dont il avoit le Principe en lui-même.

Je ſuis aſſeuré, me direz-vous, que les Méchans peuvent quelque choſe ; c'eſt ce que je reconnois auſſi-bien que vous : mais je ſoûtiens que cette puiſſance ne tire ſon origine que de leur foibleſſe, parce qu'ils ne peuvent que le Mal, qu'ils ne pourroient jamais, s'ils avoient pû demeurer dans l'exercice du Bien.

Et certainement il n'y a rien qui découvre mieux leur impuiſſance que cette maniere de pouvoir, puis que ſi le Mal n'eſt rien, comme nous le venons de montrer, les Méchans ne pouvant que le Mal, on doit conclure qu'ils ne peuvent rien ; & pour mieux con-

connoître combien cette force eſt vaine & ridicule, ſouvenez-vous que je vous ai prouvé qu'il n'y avoit rien de puiſſant que le ſouvérain Bien. Cependant il eſt certain qu'il ne peut faire le Mal que les Hommes qui ne ſont pas tout-puiſſans ne commettent qu'avec trop de facilité: Ce qui découvre évidemment que comme il n'y a que les Gens de Bien qui puiſſent tout, les Méchans qui n'aiant pas la même puiſſance peuvent le Mal, ne peuvent rien du tout.

Songez auſſi que nous avons mis le Pouvoir au nombre des choſes déſirables, qui ſe raportent toutes au ſouvérain Bien comme à leur centre; & que puis que la facilité de commettre le Mal, ne ſçauroit avoir le Bien pour terme, cette fauſſe puiſſance eſt une véritable foibleſſe, n'étant point l'objet d'un déſir raiſonnable, comme le doit être la puiſſance.

Voilà ſans doute des preuves aſſez fortes du pouvoir des Bons, & de la foibleſſe des Méchans; ce qui fait dire à Platon, qu'il n'y a que les Hommes ſages qui puiſſent tout ce qu'ils déſirent;

que

que les Méchans font à la vérité ce que leur ſuggerent leurs paſſions déreglées, mais qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils ſouhaitent. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour acquérir le Bien par le moien des choſes qui leur plaiſent ; mais ils n'obtiennent jamais ce qu'ils prétendent; les crimes ne pouvant avoir de commerce avec la Béatitude.

En quelque éclat pompeux que vous voyiez ces Rois,
Dont l'aveugle caprice eſt le Tyran des Loix,
Et dont la Majeſté tout l'Univers étonne:
S'ils ſont connus de vous,
Leur Pourpre, leur Grandeur, leur Sceptre, & leur Couronne,
N'auront point de jaloux.

Ce front plein de fierté, ces regards furieux,
Ces Soldats attentifs à lire dans leurs yeux
Quelque nouveau ſignal de meurtre & de carnage,
Ne ſont pour des Eſprits,
Qui conſultent plûtôt le cœur que le viſage,
Qu'un objet de mépris.

Si vous les dépoüillez de ces vains ornemens
Qui ſervent à cacher leur honte & leurs tourmens;
Vous les verrez chargés d'aſſez péſantes chaînes,
Pour pouvoir aſſeurer
Qu'au milieu de leur gloire ils ſouffrent plus de gênes
Qu'ils n'en font endurer.

D'une part les ardeurs d'un impudique amour,
En des feux criminels les brûlent nuit & jour;
De l'autre avec ses foüets la boüillante Colere
Leur déchire le sein:
Et la noire Tristesse, ou l'Espoir téméraire,
Troublent leur Esprit vain.

Ne revelez donc plus par des noms aparens
Le sort d'un malheureux, que de cruels Tyrans
Réduisent sous le joug d'un honteux Esclavage:
Aucun de ses souhaits
(Quoi que tout l'Univers lui vienne rendre hommage)
Ne s'accomplit jamais.

## CHAPITRE III.

NE voiez-vous donc pas à présent en quel fange le Vice est plongé, lors qu'il paroît le plus éclatant, & quelle lumiere répand la Vertu, lors qu'elle vous semble davantage dans l'obscurité? Ce qui montre que la probité n'est jamais sans récompense, ni le crime sans suplice.

Dans toutes les choses que l'Homme fait, on peut dire que celle qu'il se propose pour fin, doit être le prix de son travail. C'est ainsi que celui qui vient aux Jeux Olympiques pour y remporter une Couronne, la reçoit pour

pour récompense de sa course : Et comme nous avons dit que la Béatitude n'étoit autre chose que le Bien qui sert de motif à toutes nos actions ; il faut avoüer que le Bien leur est proposé comme un Prix commun, lequel est inséparable des Bons. Car comme les bonnes actions reçoivent toûjours le salaire qu'elles ont mérité, il est certain que si on ne le posséde, on ne mérite pas le tître de Bon.

Que les Méchans emploient donc tant qu'ils voudront la puissance, l'artifice, & la fureur contre l'Homme sage, il leur sera toûjours impossible de lui arracher sa Couronne, ni même de la flétrir ; la malice d'autrui ne lui pouvant ravir une gloire qu'il s'est acquise par sa propre Vertu. Que s'il l'avoit reçuë d'autre part, elle lui pourroit être ôtée, ou par les Méchans, ou par celui qui lui en auroit donné la joüissance : mais comme il ne la tient que de sa Vertu seule, il ne la perdra jamais qu'avec elle. Enfin puis qu'on ne désire la récompense qu'à cause qu'on la considére comme un Bien, qui pourra s'imaginer que

celui qui le posséde n'ait pas encore été récompensé ? Que si vous désirez sçavoir quelle est cette récompense, vous n'avez qu'à vous représenter ce qu'il y a de plus charmant & de plus admirable dans la Nature, & vous ne vous en formerez encore qu'une idée imparfaite. Souvenez-vous seulement des choses que j'ai déjà dites, & faites ce raisonnement.

Puis que le Bien & la Béatitude sont une même chose, il faut nécessairement que tous les Bons soient Bienheureux; & comme être Bienheureux c'est être Dieu, l'on doit conclure que la récompense d'un Homme juste est d'être fait Dieu, c'est-à-dire, que l'Homme juste ne doit point craindre que le tems lui fasse rien perdre de sa Béatitude, qu'il n'y a point de puissance capable de la détruire, & que l'iniquité la plus noire ne sçauroit ternir l'éclat de sa Vertu. Cela étant, qui doutera de la punition des Méchans? car si le mal & le bien, la punition & la récompense, sont oposés, il faut infailliblement que ce qui se rencontre dans le salaire du Bien se trouve d'une

maniere

maniere diférente dans la punition du Mal; & que comme la Vertu sert de récompense à l'Homme vertueux, ainsi les Méchans aient leur méchanceté pour suplice.

S'ils veulent donc eux-mêmes considérer sérieusement ce qu'ils sont, peuvent-ils se croire exemts de peine? puis que le Vice en est une si grande, & que non seulement ils sont attaqués, mais accablés d'autant de maux qu'ils ont commis & qu'ils commettent de crimes.

Considérez à présent quel est le suplice qui les accompagne toûjours. Je vous ai déjà montré que tout Etre est nécessairement Un, & que tout ce qui est Un, doit être infailliblement Bon, d'où vous pouvez inférer que tout Etre est Bon. De cette sorte tout ce qui ne fait plus aucune bonne action ne donne plus aucune marque de vie, d'où il arrive que les Méchans cessent d'être ce qu'ils ont été; & que si la figure du corps humain qui leur reste, fait voir qu'ils étoient autrefois, le Vice qui les transforme en lui-même donne assez à connoître qu'ils ont perdu

la

la Nature humaine, parce que n'y aiant que la seule Vertu qui puisse élever les Hommes au-dessus de leur condition, il faut nécessairement que le Vice qui leur ravit la qualité qui les distingue des Bêtes, les réduise en un état infiniment au-dessous de celui qu'ils avoient reçu de la Nature.

C'est pourquoi vous ne devez plus apeller Homme celui que ses crimes ont tout-à-fait changé. Brûle-t-il d'une avarice insatiable, & prend-t-il avec violence le bien d'autrui ? C'est un Loup ravissant. Sa langue toûjours inquiete & médisante, ne prononce-t-elle que des paroles injurieuses & piquantes ? Il mérite qu'on le compare au Chien. Se plaît-il à tromper tout le monde par ses artifices & par ses trahisons ? Il est semblable au Renard. Se laisse-t-il emporter au torrent de la colere ? Il cache sous la figure d'un Homme, une Ame de Lion. A-t-il de l'apréhension pour les choses qui sont le moins à craindre ? Il est de la nature du Cerf. Est-il stupide & paresseux ? Il n'est point diférent de l'Ane. Son inconstance & sa legereté lui font-

elles à tout moment changer de dessein ? On peut justement dire qu'il ressemble aux Oiseaux. Est-il toûjours plongé dans la fange & dans l'ordure d'un plaisir infame ? Il n'a point d'autre volupté que celle d'un Pourceau qui se tourne & qui se roule dans la bouë.

C'est ainsi que celui qui cesse d'être Homme en cessant d'être Bon, ne pouvant s'élever jusqu'à la Nature Divine, est malheureusement réduit à la condition des Bêtes.

CIrcé par ses Herbes puissantes,
Et ses Breuvages enchantés,
Donnoit des formes diférentes
A ceux qu'elle avoit invités.
Par une bizarre avanture,
Ils se cherchent sous la figure
D'un Lion, d'un Tygre, ou d'un Ours,
Ou sur la peau d'une Panthere
En quelque Vallon solitaire
Ils consument leurs tristes jours.

Vlysse jetté par l'orage
En l'Isle soûmise à ses Loix,
Refusa son fatal Breuvage,
Et boucha l'oreille à sa voix:
Mais tout le reste de sa Troupe
Aiant déjà bû dans la Coupe,
N'avoit plus aucun trait humain,
Et sous une forme hideuse
Recherchoit l'eau sale & bourbeuse,
Et préféroit le Gland au Pain,

L'Ame

L'Ame en ce changement étrange
Bravoit les sucs victorieux :
Le Corps se rouloit dans la fange,
Quand l'Esprit s'élevoit aux Cieux.
La Main qui sembloit si puissante,
N'avoit qu'une force aparente;
Il en méprisoit les efforts,
Et la voioit d'un œil tranquille
Changer la figure d'un Corps,
Qui n'est qu'une Masse d'argille.

L'Homme n'a de vigueur qu'au dedans de lui-même,
La rechercher ailleurs, c'est une erreur extrême
Le péril n'est pas grand, si l'Esprit n'est changé
Le Poison qui se glisse en l'Ame raisonnable;
Sans même que le Corps en soit endommagé,
Y fait un changement beaucoup plus *déplorable*.

## CHAPITRE IV.

ALors je pris la parole, & je lui dis. J'avoüe que ce n'est pas sans raison qu'on pense que les Hommes vicieux sont métamorphosés en Bêtes par le changement déplorable de leur Esprit, quoi que cependant ils conservent toûjours la figure humaine dans toutes les parties de leurs corps : mais il seroit à désirer que ceux dont l'Ame criminelle est continuellement agitée de cette fureur brutale contre les Gens de bien, se trouvassent trop foibles pour leur nuire.

Ils

Ils n'ont pas, me répondit la Philosophie, ce pouvoir que vous leur attribuez, comme je vous le ferai voir autre part ; & si même on leur ôtoit celui qu'on s'imagine qu'ils ont, ce leur seroit un avantage très-considérable, puis que les peines qu'ils endurent en seroient de beaucoup diminuées. Car quoi que cela puisse sembler incroiable, il est néanmoins asseuré que les Méchans sont plus malheureux, lors qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent, que lors qu'ils éprouvent un succès contraire à leurs volontés ; parce que si c'est une grande misére de vouloir le Mal, ç'en est encore une plus grande de le pouvoir faire ; dautant que sans cette puissance la volonté demeurant languissante, ne commettroit qu'en pensée le Mal qu'elle commet en éfet. C'est pourquoi comme chaque mauvaise action entraîne avec soi son infortune, il faut nécessairement que ceux qui veulent commettre un crime, qui le peuvent, & qui le font, soient en même tems attaqués de trois sortes de misére.

Vous êtes sans doute de mon sentiment ;

ment; & vous êtes tellement touché de leur déplorable condition, que vous leur souhaiteriez cette heureuse impuissance de mal faire. Aiez un peu de patience, & peut-être elle leur arrivera plûtôt que vous ne le voudrez, & qu'ils ne le croient eux-mêmes. Il n'y a rien de si longue durée dans le petit espace de cette vie, qu'une Ame immortelle n'en doive attendre la fin sans inquiétude.

Toutes ces grandes espérances, ces vastes desseins, & ces hautes entreprises des Méchans, s'évanoüissent en un moment; & le même jour qui les a vû naître, les voit souvent périr avec celui qui les a produits. Ce qui ne peut être qu'avantageux à ces Misérables, qui trouvant des bornes à leur méchanceté, rencontrent aussi quelque soulagement à leur infortune: Car s'il est vrai que le Vice rende l'Homme malheureux; celui-là le sera davantage, qui sera plus long-tems criminel, & je croirois que leur misére seroit extrême, si la mort au moins ne donnoit des limites à leurs crimes.

Et certainement si ce que nous avons

dit de la misére, qui suit toûjours le crime, est véritable, il faut que comme elle est éternelle, elle soit infinie. Cette conséquence vous paroîtra peut-être étrange, & je vois que vous avez un peu de peine à me l'accorder: mais elle a trop de raport aux choses que vous m'avez déjà accordées, pour y pouvoir justement contredire; & vous n'avez pas raison de le faire, si vous ne montrez auparavant qu'il y a de l'erreur ou dans la proposition que j'ai avancée, ou dans la conclusion que j'en tire. Si ce qui reste n'est pas moins surprenant, la conséquence n'en est pas moins infaillible.

Je dis donc que les Méchans sont plus heureux, lors que la Justice Divine exerce sa rigueur sur eux pour les châtier, que lors qu'ils ont la liberté de pécher impunément. Je ne fonde pas ma proposition sur ce que les mauvaises mœurs peuvent être corrigées par la vengeance qu'on en tire, sur ce que la crainte des suplices est capable de les conduire au chemin de la Vertu malgré leur résistance, & sur ce que l'exemple de leur puni-

tion

tion détourne les autres du péché: Je soûtiens seulement, sans avoir égard à la peine qui leur est inévitable, non plus qu'à l'instruction qu'ils nous laissent, qu'ils sont plus heureux étant punis, que ne l'étant pas.

Je vous ai déjà fait voir la félicité des Bons, & la misére des Méchans. S'il arrive qu'une Personne ne soit pas tellement infortunée, qu'il ne lui reste encore quelque Bien, n'est-il pas vrai que sa condition sera plus avantageuse que celle d'un autre dont le malheur ne sera accompagné d'aucun bonheur? Que si l'on ajoûte quelque nouvelle misére à celle de cet Homme qui ne joüit d'aucun Bien, ne sera-t-il pas encore plus misérable, que celui dont les maux sont amoindris par la participation de quelque Bien? Il est donc certain que les Méchans ont toûjours quelque Bien conjoint à la peine qu'ils endurent, à sçavoir, le suplice même dont on les punit, puis qu'étant un acte de justice, il mérite à bon droit ce titre; mais au contraire lors que leurs crimes demeurent sans châtiment, ils deviennent plus misérables qu'ils n'étoient,

n'étoient, par cette impunité que vous avoüez vous-même être une peine de leur iniquité continuelle. Ainsi la vengeance que l'on prend des maux qu'ils commettent leur est favorable, & la liberté qu'on leur donne de les continuer, leur doit être un tourment plus rigoureux que tous les suplices qu'on leur peut faire souffrir. Enfin s'il y a de la justice à punir les Méchans, il y a de l'injustice à leur pardonner; & comme la justice est un Bien, l'injustice est nécessairement un Mal d'où vous pouvez aisément reconnoître la vérité de la proposition que j'ai avancée.

Comme je me vis convaincu par la force de ce raisonnement, je l'interrompis aussi-tôt pour satisfaire à la curiosité que j'avois de connoître ce que j'ignorois encore, & je conjurai la Philosophie de me dire s'il n'y avoit point de suplices destinés aux Ames criminelles que la Mort a séparées de leurs Corps. Il y en a, me répondit-elle, vous n'en pouvez douter; mais leur diférence est bien grande, parce que les uns servent à les punir avec

une rigueur insuportable, & les autres à les purifier avec une douceur pleine de miséricorde & de clémence. Mais je n'ai pas à présent dessein de traiter cette matiere; je me suis seulement proposé de vous faire voir que cette puissance des Méchans, qui vous paroissoit injuste, n'est en éfet qu'une chimere qui n'est qu'en votre imagination, & que les vices que vous croyiez impunis ne sont jamais sans suplice; que cette déplorable licence de pécher dont vous désiriez si promptement la fin, n'étoit pas de longue durée; que quand même elle dureroit beaucoup de tems, elle seroit plus à plaindre qu'elle n'est; & qu'enfin s'il se pouvoit faire qu'elle fût éternelle, elle arriveroit au comble de la misére. Ensuite je vous ai prouvé que les Hommes vicieux étoient plus malheureux dans l'impunité que dans la punition de leurs crimes; & que par conséquent le plus grand & le plus cruel de leurs suplices c'étoit de n'être point punis.

Je sçai bien que si je consulte là-dessus le jugement des Hommes, je n'en

n'en trouverai point qui me veüille croire, ni même qui veüille m'écouter. Leurs yeux accoûtumés aux ténébres ne peuvent s'ouvrir à la lumiere d'une vérité si brillante, & l'on peut justement les comparer à ces Oiseaux que la nuit éclaire, & que le jour aveugle : parce que ne considérant pas l'ordre naturel des choses, & ne suivant que leur inclination vicieuse, ils se persuadent que la licence & l'impunité de leurs crimes est une marque de leur bonheur.

Pour vous, regardez seulement ce qu'ordonne la Loi Divine. Si vous embrassez le parti du Bien, vous n'avez que faire d'un Juge qui vous récompense; le choix que vous avez fait est la plus grande récompense que vous puissiez espérer; & si vous êtes assez malheureux pour choisir le Mal, n'apréhendez point d'autre Bourreau que vous-même, puis que l'élection que vous avez faite est le plus cruel de tous les suplices qu'on sçauroit jamais inventer contre vous. Je ne sçaurois mieux représenter cette diférence, qu'en me figurant un Homme qui regarde

garde tantôt le Ciel, & tantôt *la* Terre, parce qu'il semble que par le moien de ces deux regards contraires il est quelquefois au milieu des Astres, & quelquefois dans la fange & dans la bouë.

Mais le Peuple, me direz-vous, n'est pas capable d'une réfléxion si belle & si solide. Quoi donc, sommes-nous obligés de suivre le sentiment de ceux que nous avons fait voir être semblable aux Bêtes? Si quelqu'un aiant perdu la vûë, s'oublioit tellement lui-même, qu'il ne crût pas avoir jamais vû clair, que cependant il s'imaginât avoir toutes les perfections dont le corps de l'Homme est capable, penseriez-vous pour cela que tous ceux qui voient clair sont aveugles? Ne sçavez-vous pas qu'il est encore impossible de persuader à la plûpart des Hommes, que ceux qui font une injure, sont plus malheureux que ceux qui la souffrent? & cependant il n'y a point de vérité dont les preuves soient plus faciles & plus convaincantes. Si vous les désirez aprendre, les voici.

Vous ne pouvez douter que les Méchans

chans ne méritent quelque peine ; vous n'ignorez pas qu'ils ſont malheureux, & vous êtes convaincu que tous ceux qui ſont dignes de punition ſont miſérables. S'il arrivoit donc que vous fuſſiez Juge en une Cauſe ſemblable à celle dont il s'agit, lequel condamneriez-vous au ſuplice ? ou l'auteur d'une offenſe, ou celui qui ſeroit offenſé ? Sans doute que vous ſatisferiez par la punition de l'autre, à celui qui ſeroit outragé ; & par conſéquent vous ſeriez perſuadé que celui qui fait une injure, eſt plus miſérable que celui qui la ſouffre.

C'eſt pour ce ſujet, & pour beaucoup d'autres raiſons qui n'ont qu'un même Principe, que l'envie rendant de ſa nature les Hommes infortunés, l'injure n'eſt dommageable qu'à la Perſonne qui l'a faite, & non pas à celle qui l'a reçuë.

Cependant il ſemble que les plus habiles Orateurs ignorent cette verité, lors qu'ils emploient tous les charmes & tous les artifices de leur éloquence, pour attirer la compaſſion des Juges ſur une Perſonne innocente &

persecutée, puis que ceux qui l'ont affligée sont plus dignes de pitié qu'elle. Ces aveugles Accusateurs étant touchés de miséricorde pour les Criminels, les devroient conduire devant le Juge, comme des Malades devant le Médecin, afin de retrancher par le suplice les maladies de leurs crimes. S'ils en usoient de la sorte, la défense des Avocats deviendroit inutile; ou s'ils désiroient encore profiter au Public par la douceur & par la force de leur langage, ce seroit en accusant les Criminels de cette maniere favorable.

S'il restoit même assez de lumiere aux Méchans pour voir la Vertu qu'ils ont si lâchement abandonnée, & s'ils connoissoient qu'ils doivent être purifiés de l'ordure de leurs vices par le moien des tourmens, ils ne les considéreroient plus comme une peine, dans l'espérance qu'ils auroient de posséder encore un Bien qu'ils ont perdu par leur faute; & ne pouvant plus souffrir de Défenseurs, ils s'abandonneroient entiérement à la discrétion de leurs Juges & de leurs Parties.

Vous pouvez connoître de ce que je viens

viens de dire, que l'Homme sage est incapable de haine, parce que c'est avoir perdu l'esprit, que de haïr les Bons, & c'est être tout-à-fait déraisonnable d'avoir de l'aversion pour les Méchans. Le Vice est une maladie de l'Esprit, comme la langueur est une infirmité du Corps; & de même qu'on ne juge pas un Malade digne de haine, mais plûtôt de compassion: ainsi bien loin de persécuter avec violence les Malheureux, dont l'Esprit est plus tourmenté par ses propres crimes, que le Corps ne l'est par les plus insupportables maladies, il faut avoir pour eux une tendresse efficace, & toute particuliere.

Esprits toûjours émûs de colere, ou d'envie,
Qui n'avez de repos qu'en troublant l'Univers,
Est-ce dans le dessein d'abandonner la vie,
Que vous faites armer tant de Peuples divers?

La Mort que vous cherchez viendra bien d'elle-même
Pour vous faire sentir la rigueur de ses Loix:
Rien n'arrête son cours, & sa fureur extrême
Entraîne également les Sujets & les Rois.

Ceux contre qui le Ciel, des Bêtes carnassieres
Anime justement la brutale fierté,
Tournent contre leur sein les armes meurtrieres
Que leur a fait forger la seule cruauté.

Une diverſité de mœurs & de langage
Peut-elle autoriſer tant de ſanglans combats?
Si c'eſt là le ſujet qui vous porte au carnage,
Certes un tel ſujet ne vous excuſe pas.

Si vous êtes pouſſé d'un déſir équitable
De donner à chacun ce qu'il a mérité,
Aimez les Gens de bien d'un amour véritable,
Et plaignez les Méchans en leur iniquité.

## CHAPITRE V.

JE connois aſſez, lui dis-je quel eſt ce bonheur, ou cette miſére, qui ſuivent le mérite des Bons, ou les crimes des Méchans, & néanmoins je ne laiſſe pas de croire qu'il y a toûjours quelque mélange de Bien & de Mal dans la faveur populaire: car je n'ai point encore vû d'Homme ſage qui la mépriſât juſqu'à ce point, que d'aimer mieux être banni de ſon Païs, manquer de toutes choſes, & vivre continuellement dans l'oprobre, que d'être honoré de ſes Citoiens, avoir ſur eux une légitime puiſſance, & demeurer avec eſtime en ſa propre Patrie. Cette derniere condition fait paroître la Sageſſe avec plus d'éclat & d'utilité

d'utilité pour le Public ; le bonheur de ceux qui gouvernent, se communique à ceux qui sont sous leur conduite ; & les mauvais Citoiens contre lesquels les prisons, les gênes, & tous les autres suplices ordonnés par les Loix sont établis, reçoivent la récompense de leurs crimes.

Je suis donc surpris d'un étonnement extrême, lors que je considére que par un changement étrange les Innocens souffrent les peines que méritent les Coupables, & que les récompenses de la Vertu deviennent le prix de l'injustice ; & je voudrois aprendre de votre bouche quel est le sujet d'une confusion si déplorable. Mon admiration seroit beaucoup moindre, si je croiois que le hazard fut causé de cette diférence ; mais ce qui l'augmente encore davantage, c'est la conduite dont Dieu se sert au Gouvernement du Monde ; & quand je vois que souvent il traite les Bons avec une douceur de Pere, & les Méchans avec une sévérité de Juge, & qu'en suite il afflige les Bons, & qu'il accorde aux Méchans tout ce qu'ils désirent, si l'on ne m'en découvre la

cause, je ne puis de moi-même apercevoir la diférence que vous mettez entre ce qui se fait seulement par sa Providence, & ce qui n'arrive que par avanture.

Ce n'est pas une merveille, me répondit-elle, qu'ignorant l'ordre & la disposition du Monde, vous pensiez qu'il y a de la confusion: mais quoi que vous ne sçachiez pas la cause de cette diversité qui s'y rencontre, vous devez néanmoins être asseuré que puis que celui qui le gouverne est infiniment Bon, il n'ordonne rien qui ne soit tout-à-fait équitable.

A La moindre Eclipse de Lune
Le vulgaire est saisi de peur,
Et la stupidité commune
En fait un signe de malheur:
Crête même eut ses Corybantes,
Dont les danses extravagantes,
Les cris, & les Tambours d'airain,
Par une sottise grossiere,
Contre ce défaut de lumiere
Sembloient un remede certain.

Que le Soleil fonde la glace,
Que les Aquilons orageux
Dans le milieu de la bonace
Elevent des monts écumeux:
On n'est point surpris de ces choses,
Parce qu'on en connoît les causes

Que

Que l'Esprit trouve sans penser:
Celles qui sont moins ordinaires,
Quoi qu'également nécessaires,
Ont coûtume de l'étonnner.

Tout ce que le vulgaire admire,
N'est grand que par comparaison,
La rareté seule l'attire,
Et jamais la juste Raison.
Si la Vérité peu connuë,
S'offrant à vos yeux toute nuë,
Eclaire votre entendement,
Ce qui lui sembloit admirable,
N'aura rien de plus remarquable;
Que ce qu'il voit communément.

## CHAPITRE VI.

J'avoüe, lui dis-je, que toutes ces choses sont véritables; mais comme c'est à vous de découvrir la cause de ce qui nous semble le plus secret, & d'éclairer par votre lumiere les choses qui paroissent les plus obscures à ceux qui les ignorent, je vous prie me délivrer de l'incertitude où je suis là-dessus, & de m'instruire sur ce que j'estime de plus étonnant & de plus prodigieux dans la Nature. Aussi-tôt la Sagesse me regardant avec un visage riant, me répondit en ces termes.

Vous désirez m'engager à la chose du monde la plus difficile, & de laquelle il est le moins possible de trouver le fonds. Cette matiere est semblable à l'Hydre d'Hercule, & l'on n'en a pas plûtôt retranché les premieres difficultés, qu'il en renaît de nouvelles, sans qu'on puisse jamais sortir de ce combat, si l'on ne joint au Glaive tranchant d'une Parole animée le feu d'un Esprit extrêmement vif & perçant. Car il faut parler en *même* tems de la simplicité de la Providence, de l'ordre du Destin, du Hasard, de la connoissance de la Prédestination Divine, & du libre Arbitre.

Tout cela vous fait assez comprendre l'excellence du sujet dont vous désirez que je vous parle : mais comme l'intelligence que vous en aurez doit beaucoup contribuer à votre guérison, je m'efforcerai de vous en découvrir quelques particularités, quoi que le tems ne me donne pas la liberté de beaucoup m'étendre. La douceur de la Poësie & de la Musique, a jusques ici charmé votre Esprit curieux, & contenté votre oreille, & néanmoins

néanmoins il faut vous priver un peu du plaisir que vous y prenez, pendant que vous serez attentif à l'enchaînement & à la suite des raisons que je vous déduirai dans ce discours.

La génération de toutes choses, le progrès & la liaison des Etres, enfin tout ce qui peut avoir quelque mouvement naturel, tire son principe, son réglement, & sa forme, de l'Immutabilité seule, de l'Entendement Divin ; & cet Esprit demeurant toûjours inébranlable en sa simplicité, pourvoit diversement à tout ce qui se doit faire. Si nous considérons ce soin dans la pureté de l'Intelligence de Dieu, nous l'apellons Providence ; & si nous le regardons dans le raport qu'il a vers les Etres qu'il meut & qu'il dispose, c'est ce que les Anciens nomment Destin.

Ces deux choses paroîtront facilement diférentes à celui qui connoîtra la nature de l'une & de l'autre ; d'autant que *la Providence est cette souveraine Intelligence par laquelle le premier de tous les Etres dispose de toutes choses ; & le Destin n'est rien qu'une disposition*

*qui s'attache fortement aux choses qui se meuvent, & par laquelle la Providence les ordonne avec une liaison merveilleuse.* La Providence embrasse toutes choses, quelques diférentes & infinies qu'elles soient; mais le Destin distingue le mouvement particulier des Etres, leur marque leur rang, leur donne une forme convenable, & les distribuë selon les tems; en sorte que cette disposition temporelle étant raportée à la connoissance de l'Entendement Divin, n'est rien que ce que nous apellons Providence; & lors qu'elle est considérée dans la suite des tems & dans l'ordre qu'elle y met, nous la nommons Destin.

Quoi que ces deux choses soient diférentes, elles dépendent néanmoins l'une de l'autre, & l'ordre du Destin n'est qu'une production de la Providence: Car de même qu'un Ouvrier aiant formé dans son Esprit une idée de ce qu'il veut faire, y travaille en suite, & ne produit que dans le cours du tems ce que son Entendement avoit conçu tout à la fois; ainsi Dieu dispose par sa Providence tout ce qui doit arriver,

arriver, & se le représente en un même instant sans qu'il puisse recevoir aucune altération, il l'exécute après par le moien du Destin, mais d'une maniére diférente, & dans la suite des tems.

Soit donc que le Destin reçoive sa vertu de celle de la Providence Divine, soit que l'Ame du Monde, ou toute la Nature ensemble y préside, ou bien que l'influence des Astres, la puissance des Anges, ou l'artifice des démons, en fassent mouvoir tous les ressorts, ou qu'enfin son enchaînement admirable soit un ouvrage à la perfection duquel toutes ces choses concourent, il est toûjours asseuré que *la Providence est une idée simple & immuable de ce qui doit être fait*, & que *le Destin est un ordre successif, & comme une liaison temporelle & mobile de ce que la Providence a déjà disposé.* D'où il arrive que toutes les choses qui sont soûmises à l'empire du Destin, le sont à celui de la Providence, à laquelle le Destin même est sujet; & il y en a de certaines qui dépendent tellement de la Providence seule, qu'elles sur-

ſurpaſſent la puiſſance du Deſtin, comme étant étroitement unies à la Divinité même, à laquelle elles ſont trop fortement attachées pour ſe laiſſer aller au mouvement du Deſtin: Car comme entre pluſieurs Globes qui tournent ſur un même eſſieu, celui qui s'aproche le plus du milieu participe auſſi davantage de ſa ſimplicité, & devient comme le centre autour duquel ceux qui ſont les plus éloignés roulent continuellement, & comme le dernier au contraire aiant une plus grande circonférence que les autres, occupe une plus grande eſpace qu'eux, d'autant plus qu'il s'écarte de ce point du milieu qui communique ſa ſimplicité naturelle à ce qui ſe joint & s'unit à lui, l'empêchant de s'écouler & de ſe répandre au dehors; ainſi d'autant plus qu'une choſe eſt ſéparée de la premiere Intelligence, elle eſt plus ſujete au pouvoir du Deſtin; & celle au contraire qui touche de plus près le centre de toutes choſes, à ſçavoir la Divinité, s'en trouve plus dégagée. Que ſi même elle s'attache inſéparablement à la fermeté de ce premier

des

des Etres, elle devient inébranlable, & s'éleve au dessus de cette nécessité fatale à laquelle tant d'autres Etres sont soûmis.

Donc le même raport qu'il y a du raisonnement à l'entendement, de la chose produite à ce qui produit, du tems à l'éternité, & du cercle à son centre ; se trouve aussi entre la suite changeante du Destin, & l'immuable simplicité de la Providence.

C'est cet ordre de la Destinée qui régle le cours des Astres & le mouvement du Ciel, qui fait accorder les Elémens entre-eux, & qui leur fait si souvent changer de forme & de nature. C'est lui qui renouvelle toutes les choses qui naissent ou qui meurent, par des sémences & des productions qui leur sont semblables. C'est lui-même enfin qui détermine la fortune & les actions des Hommes, par une chaîne indissoluble de causes supérieures ; & comme ces causes tirent leur origine de la Providence, qui ne peut jamais changer, il faut nécessairement qu'elles soient exemtes de changement, parce

parce que les choses sont toûjours bien conduites lors que la simplicité de l'Entendement Divin produit une suite inévitable de causes qui retiennent par leur immutabilité propre les Etres les plus inconstans, & qui sans cela se laisseroient aller à l'impétuosité de la Fortune.

De là vient que quoi que toute la Nature vous semble dans le trouble & dans la confusion, à cause de la foiblesse des yeux de votre Esprit qui n'en peut remarquer l'ordre; néanmoins ce réglement admirable conduit toutes les Créatures à ce qui leur paroît le plus avantageux. Ce qui se rencontre si véritable, que l'Homme quelque méchant qu'il puisse être, ne se propose jamais le Mal pour la fin de ses actions, & que l'erreur seule en laquelle il est plongé l'empêche de trouver le Bien qu'il recherche au milieu de ses plus grands crimes.

Ainsi l'on ne peut pas raisonnablement dire que cette ordre qui procéde comme du centre de la souveraine Bonté, détourne aucune Créature de son Principe.

Mais

Mais quelle plus étrange confusion, me direz-vous, que de voir les Bons & les Méchans partager indifféremment le Bonheur ou l'Infortune ? Quoi donc, les Esprits des Hommes sont-ils si perçans, & leurs lumieres si certaines, qu'il faille que tous ceux qu'ils croient innocens ou criminels, le soient en effet ? Ne voiez-vous pas que leurs sentimens ne peuvent s'accorder en ce point, & que celui que les uns jugent digne de récompense, les autres le croient digne de punition ? Mais quand il se trouveroit même quelque Personne assez judicieuse pour faire un discernement si difficile, pourra-t-elle véritablement connoître le tempérament & la qualité des Esprits ?

Cette constitution de l'Ame surpasse autant votre connoissance, que celle du Corps est au-dessus de la portée d'un Homme qui ne s'y seroit point étudié. Jamais il ne sçauroit comprendre pourquoi de plusieurs Corps également sains, les uns se conservent par une nourriture agréable, & les autres par une nourriture amere, & d'où vient que certains Malades ne peuvent

peuvent être guéris que par des médicamens aisés, & les autres que par des remedes violens. Il n'y a que le Médecin qui connoît l'état & la qualité soit de la santé, soit de la maladie, qui ne s'en étonne point.

L'Ame n'a jamais d'autre santé que la Vertu, ni d'autre maladie que le Vice: elle n'a point d'autre Médecin que Dieu qui lui conserve les Biens qu'elle posséde, & qui la délivre des Maux qu'elle souffre : Et comme les yeux perçans de sa Providence sont toûjours arrêtés sur tout ce qui se passe dans la Nature, il connoît ce qui convient à chacun de nous, & nous donne libéralemet ce qui nous est propre. Voilà ce grand miracle & cet enchaînement prodigieux du Destin, que les Hommes admirent à cause de leur ignorance, & que Dieu fait avec tant de connoissance & tant de sagesse.

Et pour dire ici quelque chose de cet abîme profond de la Divinité, selon que la foiblesse de l'Homme le peut permettre, & vous faire voir en même tems que les plus éclairés des Mortels n'y sçauroient penétrer,

n'est-

n'eft-il pas vrai que celui que l'on a eftimé le plus jufte & le plus équitable des anciens Romains, fut d'un fentiment contraire à cette Providence qui fçait tout? Et Lucain ne vous a-t-il pas averti *que le parti du Vainqueur avoit été le plus agréable aux Dieux, & celui du Vaincu à Caton?*

Vous voiez donc que tout ce qui fe fait contre votre efpérance, ne laiffe pas d'être l'ordre véritable & naturel des chofes, quoi que felon votre jugement ce ne foit que trouble & confufion. Je veux néanmoins qu'il fe trouve un Efprit fi folide, & fi jufte, que fes fentimens s'accordent avec ceux de Dieu: Quand cela feroit, l'Homme le plus raifonnable & le plus ferme, n'eft-pas toûjours fujet aux infirmités de fa nature? Et s'il lui furvient quelque grande affliction, n'abandonnera-t-il pas l'innocence par le moien de laquelle il n'a pû conferver fa premiere fortune, à moins que Dieu ne le foûtienne de fa Grace?

La fouveraine Sageffe épargne donc celui que l'adverfité pourroit malheureufement changer; elle ne le veut pas

pas affliger, dautant qu'elle connoît que les peines & les travaux ne lui ſont pas convenables. Il y en aura peut-être un autre conſommé dans toutes ſortes de Vertus, & qu'une Sainteté parfaite aprochera davantage de la Divinité. Celui-là ne ſera pas ſeulement à couvert des attaques de la miſére; mais la Providence Divine ne permettra pas même que ſon corps ſoit travaillé de maladies; c'eſt ce qui a fait dire à une Perſonne plus excellente que moi, ces belles paroles.

*Les Vertus ont formé le Corps d'un Homme ſage.*

Il arrive ſouvent que cette même Providence met la conduite des affaires entre les mains des Gens de bien pour réprimer l'inſolence des Méchans. Elle préſente à quelques-uns de la douceur & de l'amertume, pour donner un juſte tempérament à leur eſprit, par celui de ce mélange ſalutaire. Elle envoie quelques petites diſgraces à d'autres, de peur qu'une félicité trop longue ne les corrompe. Elle permet qu'il

qu'il y en ait d'exposés aux plus furieux orages, afin que leurs vertus se fortifient par l'usage & par l'exercice de la Patience. Ceux-ci craignent plus qu'il n'est raisonnable ce qu'ils peuvent souffrir, & ceux-là méprisent trop témérairement ce qu'ils n'ont pas la force de suporter. Cette conduite souveraine les mene tous par un chemin difficile, pour leur faire connoître, ou leur trop grande crainte, ou leur présomption par l'expérience de leur force, ou de leur foiblesse. Il y en a qui se sont acquis une gloire immortelle par une mort généreuse, & l'on a vû des Personnes si constantes au milieu des plus horribles suplices, que leur patience a servi d'une preuve infaillible que la Vertu ne pouvoit être surmontée par aucune peine.

Il n'y a point de doute que toutes ces choses diférentes ne soient bien reglées, puis qu'elles sont si profitables à ceux qui les expérimentent : Car de ce qu'il arrive tantôt du bonheur, & tantôt de l'infortune aux Méchans, c'est encore un éfet de cette même Providence. Quant aux maux qu'ils endurent,

endurent, personne n'en est étonné, parce qu'on sçait qu'ils les méritent, & qu'ils peuvent non seulement servir d'exemple aux autres en leur donnant de la crainte, mais encore de moien à eux-mêmes pour s'amander. Il n'y a donc plus que leur prospérité qui puisse sembler étrange; mais si l'on considére qu'elle instruit les Gens de bien du mépris qu'ils doivent faire d'un bonheur qui devient souvent l'esclave des plus criminels, on reviendra bien-tôt d'un étonnement si peu raisonnable.

On peut encore ajoûter pour une autre raison de cette conduite favorable, qu'il se rencontrera quelqu'un d'un naturel si promt & si violent, que la Pauvreté le pourroit précipiter en toutes sortes de crimes, & que la Providence Divine pour aporter quelque remede à cette maladie, lui donne de grandes richesses: Alors ce Misérable voiant d'un côté sa conscience soüillée d'une infinité de péchés, & de l'autre la grandeur de sa fortune, il apréhende que la perte d'une chose, dont la joüissance lui semble si douce,

ne lui ſoit un jour inſuportable : Il change ſes mœurs par une ſeule réfléxion d'intérêt ; & lors qu'il craint que ſa bonne fortune ne le quitte, il abandonne heureuſement le vice.

Il y en a que le mauvais uſage d'une grande fortune a plongé dans une abîme de malheurs : & le Ciel a laiſſé la puiſſance de mal faire à quelques-uns, afin de ſervir d'exercice aux Bons, & d'être les inſtrumens du ſuplice des Méchans : Car comme les Juſtes & les Scélérats n'ont enſemble aucun commerce, ainſi les Méchans ne peuvent être d'intelligence les uns avec les autres ; ce qui ne doit pas paroître étrange, puis que les Vices qu'ils commettent leur déchirant à toute heure la conſcience, les empêchent d'être d'accord avec eux-mêmes, & qu'ils font ſouvent des choſes qu'ils déſireroient n'avoir pas faites après qu'elles ſont éxécutées : d'où vient que cette Providence éternelle produit ſouvent un grand miracle par le moien de l'iniquité, lors que les Méchans obligent leurs ſemblables d'être bons ; car il eſt arrivé que des Hommes ſcélérats

lérats se voiant persécutés par d'autres qui ne leur cédoient point en méchanceté, se sont rangés du parti de la Vertu par la seule aversion qu'ils avoient de leurs Persécuteurs, s'efforçant de n'être point semblable à ceux contre lesquels ils avoient conçu une haine mortelle.

Il n'apartient qu'à la Puissance d'un Dieu de tirer le bien du mal, & de s'en servir en telle sorte qu'il produise un bon éfet. Il y a toûjours un certain ordre qui maintient & qui comprend toutes choses; & s'il s'en rencontre quelqu'une qui veüille se retirer de sa conduite, il faut nécessairement qu'elle y retourne par une autre voie, de peur que le hazard n'usurpe quelque autorité dans l'empire de la Providence.

*Je ne puis exprimer qu'avec trop de foiblesse,*
*L'Ordre qu'a mis par tout l'éternelle Sagesse.*

L'Homme n'est pas capable de concevoir, ni d'expliquer tous les sécrets des

des Ouvrages de Dieu. Je me contente ſeulement de ſçavoir qu'aiant produit toutes choſes, il les conduit à la poſſeſſion du Bien qui leur eſt le plus convenable ; & que voulant conſerver en ſa premiere forme ce qu'il a fait, il bannit le mal des limites de la République qu'il gouverne, le détruiſant par l'ordre néceſſaire du Deſtin : C'eſt pourquoi ſi vous conſidérez attentivement l'ordre de cette Divine Providence, qui diſpoſe toutes choſes avec tant de Sageſſe, vous avoüerez que le Mal qu'on voit ſi commun dans le monde, n'eſt en éfet que dans la ſeule imagination des Hommes.

Mais je commence à m'apercevoir qu'étant accablé du poids de tant de difficultés, & laſſé de la ſuite ennuieuſe d'un ſi grand nombre de raiſons, vous ſoûpirez après la douceur des Vers. Auparavant donc que d'entendre ce qui me reſte à dire, prénez le breuvage que je vous préſente, afin que quand vous aurez réparé vos forces, vous puiſſiez arriver avec moi juſques où je veux vous conduire.

SI votre Esprit désire voir
Le juste & l'absolu pouvoir
De l'arbître de la Nature,
Qu'il considére un peu cet ordre ingénieux
Marqué dans la vive peinture
Que le Globe du Ciel représente à nos yeux.

Les feux de la nuit & du jour,
Sous les justes Loix de l'Amour,
Y conservent la paix commune :
Et jamais on ne voit les raïons du Soleil
Empêcher les rais de la Lune
D'éclairer l'Univers aux heures du sommeil.

L'Ourse voit ordinairement
Tous les Astres du Firmament
Cacher leur lumiere dans l'onde ;
Mais sans leur envier un si juste repos,
Contente de servir au Monde,
Elle ne va jamais se plonger dans les flots.

La brillante Etoille du soir
Nous anonce, en se faisant voir,
Que la nuit tend ses voîles sombres:
Et la même au matin, sur la fin de son tour,
Nous marque la fuite des Ombres
Au moment que l'Aurore est près de son retour.

Ainsi la Concorde & la Paix
Regnent parmi tous les éfets
De l'éternelle Providence:
Et jamais la Discorde en cet heureux séjour,
Ne peut rompre cette alliance
Qu'entretiennent les nœuds d'un mutuel amour.

Le chaud modére son ardeur;
Le froid tempére sa froideur;
Le sec s'accorde avec l'humide;
Le feu s'enleve enhaut, incapable de choix;
Il n'a que l'Amour seul pour Guide;
La Terre en bas, & l'Amour est son poids.

Si

Si le Printems couvre d'Iris,
D'Oeillets, de Roses, & de Lys,
Les Monts, les Jardins, & les Plaines:
Si l'Eté vient après couronné de Moissons,
Afin de couronner nos peines,
C'est l'éfet de l'Amour qui régle les Saisons.

C'est lui qui donne à pleines mains
Tant de Fruits & tant de Raisins,
Dont l'Automne fertil abonde:
C'est sa voix qui commande à l'Hiver pluvieux
De rendre la Terre féconde
Par les riches Trésors qu'elle reçoit des Cieux.

Tout ce qui vit en l'Univers
Reçoit de ses ordres divers
Sa naissance & sa nourriture;
Et comme il regle seul & l'un & l'autre Sort,
Tout ce qui meurt en la Nature,
De ses justes Arrêts reçoit aussi la mort.

Ainsi le suprême Moteur,
La Fin, le Principe, l'Auteur,
L'Arbître, & la Regle du Monde,
Reposant dans le sein de sa Divinité,
Maintient en une Paix profonde
Tout ce vaste Univers plein de sa Majesté.

Ce qu'un aveugle mouvement
Entraîne impétueusement
C'est son bras qui le détermine,
Qui lui préscrit son cours, & par un doux éfort
Le ramene à son origine,
Dont vouloir s'éloigner, c'est courir à la mort.

Tout Etre craignant de périr,
A coûtume de recourir
Au Bien comme à sa seule Cause;
Il soûpire toûjours pour ce qui l'a produit,
Parce que c'est l'unique chose
Qui le puisse empêcher d'être jamais détruit.

## CHAPITRE VII.

VOiez-vous donc la conséquence de mon discours, & comme il n'y a point de condition qui ne soit heureuse, puis que la Fortune étant ou favorable, ou contraire à nos desseins, n'a point d'autre but que de récompenser, ou d'exercer la *Vertu* des Bons, & de punir, ou de corriger les Vices des Méchans? En quoi l'on doit admirer d'un côté sa justice, & de l'autre son utilité.

Je sçai bien néanmoins que le vulgaire ne peut être persuadé de cette vérité, & qu'il considére tout ce que j'ai dit de la Providence comme un fantôme & comme une chimere qu'il met au nombre des choses incroiables. J'entens dire à tout moment que plusieurs sont persécutés de la mauvaise Fortune; & quoi que je n'y puisse consentir, je veux néanmoins m'accommoder par complaisance à l'opinion publique, de peur qu'il ne semble que

je

je m'éloigne trop de l'uſage & du ſentiment commun des Hommes, par la rigueur & par la ſévérité de mes penſées.

Ne croiez-vous pas que ce qui nous eſt utile nous eſt bon? que la Fortune qui nous éprouve & qui nous corrige, nous eſt utile, & que par conſéquent elle eſt toûjours bonne, de quelque maniére qu'elle ſe préſente à nous? Cela montre que la Fortune qui fait paſſer la Vertu de l'Homme ſage par les peines & par les ſouffrances, ne peut être mauvaiſe; & que celle qui conduit par la même voie les Méchans au chemin de la Juſtice, ne leur peut être qu'avantageuſe.

Pour celle qui donne des récompenſes aux Bons, il n'y a perſonne qui ne la juge très-favorable. Il ne reſte donc plus que celle qui ſe montrant ſévére aux Méchans, les punit juſtement par de rigoureux ſuplices. Je ne doute point que le Peuple ne l'eſtime la plus malheureuſe de toutes celles qu'on ſe puiſſe figurer; mais qu'il prenne garde qu'en nous voulant faire ſuivre ſon opinion, nous n'en établiſ-

sions une autre, qui lui sembleroit encore moins croiable, quoi qu'elle soit aussi véritable que la premiere : car il s'ensuit des choses que j'ai déja prouvées, que la Fortune de ceux qui sont dans la joüissance, ou dans la recherche de la Vertu, ne peut manquer d'être bonne, soit qu'elle les récompense, ou qu'elle les exerce, & qu'au contraire celle des Méchans qui sont obstinés dans leurs crimes, ne sçauroit être que mauvaise, quoi qu'elle semble les flater, & leur être favorable.

C'est pourquoi l'Homme sage ne doit pas être plus triste, ni plus étonné, lors qu'il est choisi pour éprouver ses forces contre la Fortune, qu'un Soldat généreux, lors qu'il entend le bruit des Trompettes qui l'apellent au combat ; dautant que le péril que l'un & l'autre voient devant leurs yeux, doit rendre la gloire de celui-ci plus éclatante, & la sagesse de celui-là plus ferme & plus solide : D'où vient que la Vertu tire son nom de la Force, qui lui fait surmonter ce qu'il y a de plus pénible & de plus fâcheux.

Vous

Vous ne l'avez pas acquise avec tant de travaux, pour la laisser en suite corrompre parmi les délices, & pour devenir languissant au milieu des plaisirs & des voluptés : Mais vous devez considérer qu'au moment que vous avez résolu d'être juste vous avez entrepris une longue guerre contre la Fortune. Tenez-vous donc ferme entre ses deux attaques diférentes, de peur qu'elle ne vous renverse par sa violence ou qu'elle ne vous affoiblisse par sa douceur. Celui qui se laisse abatre par l'une, ou qui se laisse surprendre par l'autre, n'a que ce qu'il y a de plus méprisable dans la Félicité, sans joüir de la récompense de ses travaux.

Il est en vôtre pouvoir de vous faire une Fortune telle que vous la désirerez ; & celle même qui vous paroît la plus rigoureuse, n'a rien que de favorable, puis qu'elle exerce la Vertu, qu'elle corrige les Défauts, & qu'elle punit le Vice.



ATride gémit dix années
Sous le poids des travaux guerriers,
Sans voir ses peines couronnées
Que par de funestes Lauriers :
Vangeur d'un public Adultére,
Il perdit le titre de Pere
Pour apaiser l'ire des Cieux ;
Et le sang de sa Fille unique,
Que demandoit la voix publique,
Fut répandu devant ses yeux.

Le sage Ulysse tout de même,
Dans les maux les plus déplorés,
Par le barbare Polyphéme
Vit ses Compagnons dévorés :
Il vit entre ses mains sanglantes
Leurs entrailles encor fumantes
Servir à ses cruels répas :
Et par un éfort plein d'adresse,
Lui crévant l'œil dans son yvresse,
Il se délivra du trépas.

Toute la douceur de la Gloire
Naît de l'amertume des maux :
Alcide a rendu sa mémoire
Fameuse par ses longs travaux.
Les Centaures, les Stymphalides,
Ni le Dragon des Hespérides,
Ne lui pûrent rien oposer,
Qu'Euryste toûjours implacable,
Par sa valeur infatigable,
Ne vit aussi-tôt terrasser.

L'énorme

L'énorme Lion de Nemée
Attaqué dans son Antre affreux,
Fut devant Cleone alarmée
Déchiré par son bras nerveux.
Sauveur du vaillant Roi d'Athenes,
Dont il brisa les dures chaînes,
Il ravit Cerbere à l'Enfer;
Et sa main toûjours triomphante,
Fit périr l'Hydre rénaissante,
Et par la flâme, & par le fer.

Le Tyran qui de chair humaine
Nourissoit ses cruels Chevaux,
Souffrit sous lui la même peine,
Et fut mis entre ses travaux.
Le Fleuve dont l'onde rapide
Désola jusqu'au tems d'Alcide
Le Païs des Ætholiens,
Par ses soins roûla plus tranquille,
Et rendant la Terre fertile,
Combla ses Habitans de biens.

On vit sa valeur indomtée,
Par un ingénieux éfort,
Etouffer le fameux Antée,
Que sa chûte rendoit plus fort.
On vit l'attentat ridicule
Du Voleur du Troupeau d'Hercule,
Vangé par un cruel trépas:
Et le Sanglier d'Erymante
Porté dans Mycene tremblante,
Fut un coup digne de son bras.

Enfin ses robustes épaules
Soûtinrent tout le faix des Cieux:
Le poids affermi de leurs Poles,
Finit ses travaux glorieux.
Le Ciel couronna sa constance,
Sa peine fut sa récompense,
Par le bienfait des Immortels:
La Terre lui bâtit des Temples;
Et tant d'admirables exemples
Lui mériterent des Autels.

Ames, que la Bonté Divine
A fait naître avec un grand cœur,
Retournez à votre origine
Sur les traces de ce Vainqueur.
Ce que la Fable a feint d'Alcide,
Cache une vérité solide
Digne d'occuper vos Esprits:
Domtez les Monstres de la Terre,
Et d'une si pénible Guerre
La Paix du Ciel sera le prix.

*Fin du quatriéme Livre.*





# CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

## LIVRE CINQUIE'ME.

### CHAPITRE I.



A Philoſophie aiant achevé de diſcourir ſur cette importante Matiére, ſe préparoit à parler d'autres choſes; & comme je m'en aperçus : Voilà, lui dis-je, un diſcours tout-à-fait digne de vous, & je reconnois en éfet que la Queſtion de la Providence eſt pleine de beaucoup d'autres difficultés. Mais je voudrois premierement ſçavoir s'il y a un Hazard, & ce que c'eſt. Alors elle me répondit en ces termes.

Je veux auparavant accomplir ma promesse, & vous montrer le chemin qui vous doit reconduire en votre Patrie. La connoissance de ce que vous me demandez vous est à la vérité fort utile; mais elle nous détourneroit un peu trop du dessein que je me suis proposée dès le commencement, & j'apréhende qu'étant fatigué par de si longs détours, vous n'aiez pas assez de force pour faire ce qui vous reste de chemin. Ne craignez pas cela, lui dis-je, le plaisir que je prendrai dans l'intelligence d'une chose que j'ai envie d'aprendre, me tiendra lieu de répos; & lors que vous aurez solidement établi vos Principes, je n'aurai plus aucun doute en toute la suite. Je veux, me répondit la Philosophie, suivre votre inclination contre la mienne propre, & vous éclaircir d'une chose que vous me demandez avec tant de justice. Voici donc quel est mon sentiment.

Si l'on me dit que le Hazard est un évenement, produit par un mouvement aveugle de la Nature, & sans aucun enchaînement de Causes supé-

rieures, je soûtiens que son existence n'est qu'une pure chimere, & que ce n'est qu'un nom qui n'a point de signification véritable, & sur laquelle on se puisse asseurer. Car est-il possible que rien se fasse par avanture dans l'Univers, où tout est conduit par l'ordre & par la providence de Dieu? N'a-t-on pas toûjours reconnu qu'aucune chose ne se fait de rien? Je sçai bien que cette Proposition ne s'entend communément que de la matiere, c'est-à-dire, de la nature de toutes les choses, & non pas de leur principe effectif. Il faut néanmoins avoüer que ce qui seroit produit de rien, n'auroit point de cause; & comme il est impossible que cela soit, il est certain que le Hazard ne peut être tel que nous l'avons tout à l'heure défini.

Quoi donc, me direz-vous, n'y a-t-il rien qui se fasse par hazard. N'admettez-vous aucune avanture dans le Monde? & parmi la production diférente de tant de choses, n'en trouverez-vous pas une à laquelle ces noms puissent convenir? Aristote vous ré-

pond en peu de paroles, & fort à propos en sa Physique, que toutes les fois qu'on entreprend une chose pour quelque fin particuliere, & que cependant par des causes secretes il en arrive une autre que celle qu'on se proposoit, cela s'apelle Hasard : comme si quelqu'un labourant la terre pour la cultiver, y rencontroit un Trésor, on s'imagineroit aussi-tôt que cela se seroit fait par accident, & néanmoins c'est par des causes particulieres, dont le concours imprévû produit cet évenement : Car si le Laboureur n'eût pas travaillé dans son champ, & si l'Avare n'y eût pas caché ses richesses, le Trésor n'eût jamais été trouvé. Voilà donc les causes de cet accident qui sembloit n'en point avoir, & qui n'arrive que par leur rencontre & par leur concours inopiné, sans que l'intention de l'Ouvrier y soit conforme. Car celui qui a foüi la terre pour y mettre son Trésor, n'a pas eu dessein de le faire trouver, ni celui qui l'a cultivée n'a pas eu envie de le chercher ; mais de ce que le premier a caché son or, & de ce que l'autre a

labouré

labouré son champ, il s'est produit un éfet éloigné de ce que tous les deux s'étoient proposé.

On peut donc définir le hasard, *un Evenement imprévû* qui se forme par l'union de plusieurs causes éloignées de l'intention de l'Agent; & ce concours merveilleux ne se fait point tumultuairement comme on se le persuade, mais par un ordre dont l'enchaînement est inévitable, & qui prenant sa source de la Providence Divine comme d'une source inépuisable, dispose tout ce qu'il y a dans l'Univers selon la diférence des tems & des lieux.

LE Mont sourcilleux de Niphate
Vomit de ses flancs entr'ouverts
Les eaux du Tygre & de l'Eufrate,
Qu'il coupe en deux canaux divers.

Lors qu'en la suite de leur course
Ces Fleuves devenus fameux,
Ainsi qu'en leur commune source,
Confondent leurs flots écumeux.

Tout ce que l'un & l'autre entraîne
Lors qu'il roule séparément,
En cette rencontre soudaine
Se mêle nécessairement.

L'ordre reglé de la Nature,
Le panchant, & le cours des Eaux,
Et non pas l'aveugle Avanture,
Y fait un amas de Vaisseaux.

Ainsi

Ainsi dans ce qu'on s'imagine
N'être que l'éfet du Hasard,
L'Art de la Sagesse Divine
A toûjours la meilleure part.

## CHAPITRE II.

JE reconnois, lui dis-je que ce que vous avancez est véritable ; mais croiez-vous que parmi cette *liaison* de causes, notre volonté puisse être libre ? & ne pensez-vous pas que cette enchaînement fatal contraigne toutes les actions des Hommes ? Non, me répondit-elle, il n'y a point de nature raisonnable à qui Dieu n'ait donné l'usage du franc Arbitre : Car ce qui se peut naturellement servir de la raison pour discerner ce qu'il doit ou fuïr ou rechercher, emploie le jugement pour marquer à la volonté ce qu'il faut qu'elle choisisse, ou qu'elle rejette ; c'est pourquoi vous devez reconnoître que la raison lui donne la liberté de vouloir, ou de ne vouloir pas.

Cette

Cette Puiſſance n'eſt pas néanmoins égale en toutes les Créatures raiſonnables. Les premieres & les plus pures, à ſçavoir celles du Ciel, ont le jugement toûjours éclairé, la volonté tout-à-fait incorruptible, & la puiſſance extrêmement efficace. Quant à l'Eſprit de l'Homme, il n'eſt jamais ſi libre que lors qu'il s'occupe à contempler la grandeur du premier des Etres. S'il vient à s'abaiſſer vers les choſes ſenſibles, il perd un peu de cette liberté : S'il ſe renferme dans le Corps que la Providence Divine lui fait animer, il l'affoiblit encore davantage par le mélange de la matiere. Mais s'il eſt aſſez malheureux pour ſe plonger en toutes ſortes de vices, il tombe dans la plus infame de toutes les ſervitudes, & il perd en même tems l'uſage de la raiſon de laquelle il joüiſſoit auparavant avec tant de bonheur. Il n'a pas plûtôt détourné ſes yeux de la ſouvéraine Vérité, pour conſidérer avec plaiſir les nüages du péché, qu'il tombe dans une entiere ignorance de toutes les choſes qu'il connoiſſoit, & que ſes paſſions élevent

au

au dedans de lui-même des ténébres épaisses, à travers lesquelles il ne sçauroit plus rien discerner.

Quand il se laisse donc emporter au torrent de ses affections déreglées, il se conserve lui-même dans l'esclavage où il s'est mis, & il devient en quelque façon captif par sa propre liberté. C'est ce que regarde la Providence Divine qui voit de toute Eternité tout ce qui doit arriver dans l'Univers, qui dispose à l'Homme des récompenses, ou des châtimens selon ses actions ou bonnes ou mauvaises, & qui dans le sentiment du Poëte,

*Entend tout ce qu'on dit, & voit tout ce qu'on fait.*

LE Soleil chanté par Homere
Et nommé dans ses doctes Vers
Le grand Flambeau de l'Univers,
Du Jour l'origine & le Pere.
Quoi qu'il soit la source des Jours
Il ne se répand dans son cours
Que sur une moitié du Monde :
Et sa plus brillante clarté,
Ne peut percer l'obscurité
Du sein de la Terre & de l'Onde.

Le seul Auteur de la Nature
Découvre tout du haut des Cieux,
Le péché pour tromper ses yeux,
N'a point de nuit assez obscure.

Il porte ses régards vainqueurs
Des plus secrets replis des cœurs
Jusques au centre des abîmes:
Et les ténébres des Enfers
A son visage armé d'éclairs
Ne peuvent cacher leurs Victimes.

Son éternelle connoissance
Régarde tout comme présent,
Et rien n'échape à l'œil perçant
De sa certaine Préscience.
Puis que lui seul il peut tout voir,
Et pénétrer sans se mouvoir
Ce qui nous semble impénétrable,
N'est-il pas l'unique Soleil?
Et celui qu'on croit sans pareil,
Lui peut-il être comparable?

## CHAPITRE III.

ME voici, lui dis-je, dans des difficultés plus grandes que les premieres. Je ne puis accorder en aucune maniere le Libre-Arbitre avec la Préscience de Dieu. S'il connoît toutes les choses, avant même qu'elles soient, & s'il ne peut être trompé dans sa connoissance, il faut que ce qu'il a prévû arrive nécessairement: C'est pourquoi s'il voit de toute Eternité, non seulement les actions des Hommes, mais aussi leurs desseins, & les

les volontés les plus secretes de leurs cœurs, il ne leur reste plus aucune liberté, parce qu'il est impossible qu'ils fassent ni qu'ils veüillent autre chose que ce que cette Providence infaillible a prévu, d'autant que si l'évenement des choses pouvoit être changé, sa connoissance ne seroit plus une connoissance certaine, mais une conjecture mal asseurée, ce qu'on ne sçauroit dire de la Science de Dieu, sans un blasphéme.

Je ne puis aussi goûter la maniere dont quelques Personnes s'imaginent démêler cette question si difficile. Ils disent que les choses n'arrivent pas à cause que Dieu les a prévûës; mais qu'il les connoît parce que sa Providence ne peut rien ignorer; & de cette sorte il faut que la Nécessité tombe sur la Providence, & non pas sur les objets qu'elle considére: Car en ce sens il n'est pas nécessaire que ce qu'elle prévoit arrive, mais il est nécessaire qu'elle prévoie ce qui doit arriver: Comme si l'on étoit en peine de sçavoir si la Préscience est cause de la nécessité des choses futures,

tures, ou si la nécessité des choses futures est cause de la Préscience. Il me suffit de faire voir que quelque ordre qu'on s'y puisse figurer, l'Evenement de ce que Dieu prévoit sera toûjours nécessaire, quoi que sa connoissance ne semble leur imposer aucune nécessité.

Si l'on voit un Homme assis, il est nécessaire que la pensée de celui qui le croit en cette posture soit véritable; & si son opinion n'est pas fausse, il est réciproquement nécessaire qu'il soit assis. Il y a donc une nécessité pareille dans tous les deux, en l'un d'être assis, en l'autre de croire la vérité. Ce n'est pas néanmoins que l'on soit assis à cause de la connoissance de l'autre, mais on a cette connoissance à cause qu'on le voit assis. Ainsi quoi que l'on soit la cause particuliere de la vérité de l'autre, il y a néanmoins une vérité commune entre ces deux choses.

On doit faire le même raisonnement de la Providence Divine, & des choses futures; car bien que selon la pensée de ceux dont je parle, Dieu prévoie les choses, parce qu'elles doivent

vent arriver, & non pas qu'elles doivent arriver à cause qu'il les prévoit, il est néanmoins toûjours nécessaire qu'il les connoisse avant qu'elles soient, & qu'elles arrivent parce qu'il les connoît ; ce qui suffit pour détruire le Libre-Arbitre.

Cependant quelle extravagance, de vouloir que l'évenement d'une chose qui se fera dans le tems, soit la cause de la Préscience éternelle de Dieu? C'est néanmoins ce qu'on s'imagine, lors qu'on dit qu'il connoît les choses futures, parce qu'elles arriveront. En outre comme il est nécessaire qu'une chose soit, lors que je sçai qu'elle est effectivement : Aussi faut-il nécessairement que celle que je prévois avec certitude, arrive en son tems, & que par conséquent son évenement soit inévitable.

Enfin si quelqu'un se représente une chose autrement qu'elle n'est, ce n'est pas une chose, mais une opinion trompeuse, & entierement éloignée de la vérité de la Science : D'où vient que si quelque chose doit tellement arriver, que néanmoins l'évenement n'en

soit

ſoit ni certain, ni néceſſaire, qui pourra la prévoir ſans être trompé? Car comme la Science ne peut ſouffrir aucun mélange de fauſſeté ni d'incertitude, auſſi ce qu'elle conçoit ne peut être autrement qu'elle ſe le repréſente: C'eſt ce qui fait qu'elle eſt toûjours exempte de menſonge, d'autant que les choſes ſont néceſſairement comme elle les connoît.

Comment voulez-vous après cela que Dieu prévoie ce qui peut être, ou n'être pas? S'il penſe qu'une choſe doit infailliblement arriver, quoi qu'elle puiſſe ne pas arriver, il ſe trompera; ce qu'on ne peut ni dire ni croire ſans impieté. S'il prévoit au contraire les choſes telles qu'elles ſeront, & que néanmoins il connoiſſe en même tems qu'elles peuvent être ou n'être pas; quel eſtime doit-on faire d'une Préſcience qui n'a rien de ferme, ni d'aſſeuré? Ne ſeroit-elle pas ſemblable à cet Oracle ridicule de Tireſie?

*Tout ce que je dirai doit être, ou n'être pas.*

Quel avantage la Préſcience Divine aura-t-elle ſur l'opinion des Hommes? ſi com-

si comme eux elle juge incertain l'évenement d'une chose incertaine. Que s'il ne se peut trouver aucune incertitude en la pure source de la vérité, ne faut-il pas reconnoître que l'évenement des choses que Dieu voit clairement est nécessaire ? & qu'ainsi l'on ne peut admettre de Liberté, ni dans les desseins, ni dans les actions des Hommes, que l'Entendement Divin, qui voit tout sans erreur, détermine & contraint à l'évenement *qu'il a marqué* ?

Si l'on se persuade ceci comme *une* vérité constante, on met toute la Nature humaine dans le désordre & dans la confusion. C'est inutilement que l'on propose des récompenses aux Bons, & des suplices aux Méchans, *puis que* ni les uns ni les autres ne les peuvent avoir mérité par un mouvement libre & volontaire de l'Esprit : Et ce qui nous sembloit le plus équitable du monde, nous paroîtra tout-à-fait injuste, puis qu'on ne pourra trouver aucune raison légitime de la punition des Criminels, ou du salaire des Justes, qui n'ont rien fait de leur propre volonté, mais par la contrainte d'une nécessité qui leur étoit inévitable. Ain-

Ainsi les Vertus & les Vices ne seront qu'en aparence, & l'on n'y pourra mettre aucune distinction qui ne soit contraire à la nature des choses. Enfin l'on tirera de ces Principes la conséquence la plus pernicieuse qu'on se puisse imaginer, à sçavoir, que comme tout se fait par l'ordre de la Providence, & que les Hommes ne sont pas libres en leurs desseins, Dieu seul doit être considéré comme Auteur du Péché, dont les Méchans ne sont que les instrumens. Après cela toutes nos espérances seront vaines, & nos Priéres deviendront inutiles : Car, hélas! quelle aparence d'espérer une chose, ni de la demander, si tout ce qu'on sçauroit désirer est déjà tellement déterminé qu'il ne peut changer? Cette dangereuse maxime ruine ainsi l'unique commerce qui soit entre le Ciel & la Terre, qui ne consiste que dans l'espérance & dans les Priéres; parce que nous obtenons par une humilité véritable le gage inestimable de la Grace Divine qu'on doit considérer comme l'unique moien dont les Hommes se puissent servir pour parler à Dieu, &

pour

pour s'aprocher de cette lumiere inaccessible; puis que c'est cette seule Grace qui nous fait prier, & qui nous donne en suite l'accomplissement de nos Priéres.

S'il arrive cependant que nos vœux ne puissent jamais avoir d'efficace, quel moien nous reste-t-il pour nous unir étroitement au souverain Bien comme au Principe de toutes choses? Ne faudra-t il pas selon que vous le disiez il n'y a pas long-tems, que l'Homme étant séparé de sa premiere cause, & du lieu de son origine, retourne dans le néant d'où il est sorti?

Pourquoi du Libre Arbitre, & de la Préscience,
Naît-il tant de difficultés?
Et quel démon contraire à notre connoissance
Fait combattre deux Verités.

L'Esprit qui les connoît par des preuves sensibles,
Lors qu'il les prend séparément,
Ne les peut regarder que comme incompatibles,
Lors qu'il les voit conjointement.

N'est-ce pas qu'en éfet il manque de lumiere,
Pour en découvrir les accords,
Tant qu'il est retenu par l'impure matiere
Dens l'étroite prison du Corps?

Mais d'où peut naître en lui l'ardeur qu'il fait paroître
De distinguer le vrai du faux?
Connoît-il bien déjà ce qu'il cherche à connoître
Par tant de curieux travaux? Pour-

Pourquoi s'efforçoit-il de connoître une chose
Qu'il n'ignore pas en éfet ?
Et s'il ne la ſçait pas, qu'eſt-ce qu'il ſe propoſe
Dans la recherche qu'il en fait ?

Car peut-il rechercher une choſe ignorée ?
Peut-il en aimer les apas ?
Et que lui ſerviroit de l'avoir rencontrée,
S'il ne la reconnoiſſoit pas ?

Peut-être qu'aiant vû dans la Divine Eſſence
Ce que nous déſirons de voir,
Nous ne conſervons rien de cette connoiſſance
Qu'un reſte confus de ſçavoir.

Ainſi donc notre Eſprit ne ſçait pas tout encore,
Et n'ignore pas tout auſſi :
Il ſçait en même tems, en même tems ignore,
Et demande d'être éclairci.

Il médite long-tems ſur tout ce qui repoſe
En ſon profond reſſouvenir,
Afin de l'apliquer en ſuite à chaque choſe
Que l'Etude fait revenir.

## CHAPITRE IV.

AUſſi-tôt que j'eus achevé de dire ces Vers, la Philoſophie me répondit en cette maniere. Vous renouvellez aujourd'hui les vieilles plaintes qu'on a toûjours formé contre la Providence ; que Ciceron fait éclater ſi haut dans ſes Livres des Divinations, & dont

vous-même avez considéré si longtems, & si curieusement toutes les difficultés. Personne cependant n'a pû encore résoudre cette Question comme il seroit à désirer. La cause de cette ignorance se doit prendre de la foiblesse du raisonnement humain, qui ne sçauroit jamais atteindre à la maniere de concevoir de la simple Préscience de Dieu, parce que s'il nous étoit possible de la comprendre, il ne nous resteroit plus aucun doute. J'espére néanmoins guérir votre aveuglement, & vous faire voir clair au milieu de ces ténébres aussi-tôt que j'aurai démêlé toutes les difficultés qui vous troublent.

Je vous demande donc pourquoi vous ne trouvez aucune solidité dans la réponse de ceux qui n'estimant pas que la Préscience de Dieu rende les choses nécessaires, soûtiennent que sa certitude n'est point contraire à nôtre Libre-Arbitre. D'où tirez-vous un Argument pour prouver la nécessité des choses futures ? N'est-ce pas de ce qu'étant une fois prévûës, elles ne sçauroient ne point arriver ? S'il est

donc

donc vrai, comme vous venez de l'avoüer, que la prévision des choses n'aporte aucune contrainte à leur évenement, pourquoi voulez-vous que l'évenement des actions volontaires soit nécessaire ?

Pour vous faire voir quelle conséquence on pourroit tirer de ce que vous avez avancé, suposons qu'il n'y ait point de Présciençe. Vous me direz sans doute que les actions produites par la volonté seront entierement libres. Suposons en suite qu'il y en ait une, mais qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses à venir ; la volonté, comme je crois, conservera toûjours une liberté très-parfaite, & très-absoluë.

Cette connoissance, me direz-vous, ne rend pas à la vérité les choses nécessaires, mais au moins c'est un signe qu'elles arriveront nécessairement. Hé quoi ne voiez-vous pas que de cette sorte l'évenement des choses seroit encore nécessaire ? d'autant que le signe donne seulement à connoître la chose sans produire ce qu'elle représente : C'est pourquoi vous devez premiere-

ment prouver que rien ne se fait que par nécessité, pour avoir en suite un juste sujet de dire que la Préscience Divine est la marque de cette nécessité que vous aurez établie. Autrement cette connoissance anticipée ne pourra pas être le signe d'une chose qui ne sera point du tout. Une preuve ne peut être solidement apuiée sur des signes, & sur des argumens exterieurs, mais elle doit être fondée sur des causes convenables & nécessaires que l'on puise dans l'Essence même de la chose.

Je vois bien cependant que vous en reviendrez toûjours à votre premiere difficulté, sçavoir, qu'il est impossible que ce que Dieu connoît devoir arriver, n'arrive pas en éfet; comme si je croiois que ce que sa Providence produit ne doive pas être; & comme si je ne sçavois pas, que quoi qu'il arrive certainement, il n'a toutefois aucune nécessité qui le détermine, & qui le contraigne, parce qu'il procéde d'un Principe libre.

Pour vous faciliter l'intelligence de ceci, faites réfléxion sur toutes les choses

choses que vous regardez. N'est-il pas vrai que tout ce que vos yeux considérent n'en dépend pas? Et que lors que vous voiez un Cocher qui détourne & qui conduit adroitement son Chariot au milieu du Cirque, votre vûë ne lui donne aucun mouvement qui le contraigne, & que toutes les actions semblables ne reçoivent aucune nécessité de votre présence? puis que si leur mouvement étoit contraint, on n'auroit pas sujet de dire que ce qu'on voit est une marque de l'adresse de celui qui le fait.

Ainsi les choses qui sont libres au moment qu'on les fait, ne sçauroient pas être nécessaires avant qu'on les fasse; & par conséquent il y a des choses futures dont l'évenement est sans aucune nécessité: Car de dire que ce qui se fait présentement ne devoit pas arriver, c'est une opinion pleine d'extravagance & de fausseté; d'où l'on doit reconnoître que ce qui est prévû ne laisse pas d'être libre, puis que comme la connoissance des choses présentes ne leur peut aporter aucune nécessité qui ne soit imagi-

 naire,

naire, ainsi la Préscience des choses futures ne leur peut ôter la liberté qui leur est naturelle.

Mais peut-être doutez-vous que la Préscience puisse s'étendre jusques aux choses futures dont l'évenement n'est pas nécessaire ? & vous y trouvez une contradiction que vous ne sçauriez accorder, parce que vous pensez que si Dieu les prévoit, sa connoissance emporte infailliblement une nécessité qui leur est jointe ; & si cette nécessité ne s'y rencontre pas, vous croiez qu'il ne peut y avoir de Préscience, d'autant que la Science ne sçauroit avoir d'objet, qui ne soit absolument infaillible ; & que si l'on prévoit avec certitude des choses dont l'évenement est de soi-même incertain, c'est plûtôt une opinion pleine d'obscurité, qu'une Science véritable, qui selon votre propre sentiment ne seroit qu'imaginaire s'il arrivoit, qu'elle se représentât les choses autrement qu'elles ne sont.

La cause de cette erreur, vient de ce qu'on se persuade qu'on ne connoît les choses que selon leurs forces, & leur

leur nature particuliere. Ce qui néanmoins ne sçauroit être, parce que l'intelligence qu'on en peut avoir dépend seulement de la capacité de celui qui les connoît. J'espére vous faire comprendre ceci par un exemple extrêmement commun.

N'est-il pas vrai que la Vûë connoît la rondeur d'un Corps d'une autre façon que le Toucher ? que l'Oeil la considére toute entiere & toute à la fois, par le moien des raïons qu'il envoie de loin ? & qu'au contraire la Main ne la connoît que successivement, & qu'en s'aprochant de ce Corps, autour duquel elle se glisse & se coule adroitement. Les Sens mêmes, l'Imagination, la Raison & l'Entendement, conçoivent l'Homme d'une maniére diférente. Les Sens ne s'arrêtent qu'à la figure extérieure de la matiere. L'Imagination se représente la figure sans aucune matiere. L'Esprit s'éleve encore au-dessus de l'Imagination, se formant une idée générale de l'Espece qu'il prend dans les Etres particuliers. Enfin l'Entendement aiant encore l'oeil plus vif & plus perçant

que la Raiſon, ne s'occupe point à conſidérer cette forme univerſelle, mais regarde ſeulement la ſimplicité de l'Eſſence dans laquelle il pénétre. En quoi l'on doit particulierement conſidérer une choſe; à ſçavoir, que la Puiſſance de comprendre la plus noble & la plus parfaite contient toutes les perfections de l'inférieure, & que celle-ci ne peut s'élever à la façon de concevoir de celle-là.

Les Sens ont leur pouvoir borné dans la ſeule matiére; l'Imagination ne peut voir les eſpeces univerſelles; la Raiſon ne ſçauroit comprendre une forme toute ſimple. Mais l'Intelligence conſidérant les choſes d'un lieu plus élevé, comprend facilement la forme toute pure, & juge d'une façon particuliere des autres choſes qui lui ſont ſoûmiſes; d'autant que bien qu'elle connoiſſe l'Etre Univerſel que connoît la Raiſon, la figure que l'Imagination ſe propoſe, & la matiere que les ſens ont pour objet, elle ne s'aide pas néanmoins d'aucune de ces facultés; mais elle aperçoit toutes ces choſes en un moment, & par une ſimple action

de

de l'Esprit. Ainsi la Raison voulant regarder quelque chose d'universel, comprend sans le sécours des Sens & de l'Imagination, tout ce qu'on peut imaginer, & tout ce qui tombe sous les Sens. C'est elle qui s'étant formé une idée universelle de notre nature, donne la définition de l'Homme en ces termes : *L'Homme est un Animal raisonnable, & qui a deux pieds.* Quoi que cette notion regarde une chose universelle, Personne toutefois ne doute que cette chose ne soit sensible & sujete à l'Imagination, bien que la Raison n'en juge, ni par l'une, ni par l'autre de ces deux Puissances, mais seulement par une conception raisonnable.

Enfin quoi que l'Imagination reçoive des Sens la premiere puissance qu'elle a de voir & de former les figures, elle ne laisse pas de se représenter elle-même les choses sensibles, lors que les sens n'agissent plus, non pas d'une maniere sensible, mais par une impression particuliere à l'imagination.

Ne voiez vous donc pas que ces Puissances se servent plûtôt, en la con-

noissance des choses, de leurs facultés propres, que de celles des Etres qu'ils considérent? Et véritablement ce n'est pas sans sujet; parce que le jugement étant un Acte de celui qui juge d'une chose, il est nécessaire que chacun puisse accomplir son action par sa vertu naturelle, & non point par le sécours d'une puissance étrangere.

Athenes vit en son Portique
Quelques Maîtres dont les Ecrits
Lui débitoient une Physique
Qu'eux-mêmes n'avoient pas compris,
Ces Gens qu'elle estimoit si sages.
Avoient inventé des Images
Qui s'exprimoient de tous les Corps,
Et s'impriment en l'Ame nuë,
Qui ne peut agir au dehors
Sur aucune chose connuë.

Si l'on veut croire leurs chimeres;
L'Ame est semblable au Parchemin,
Qui souffre tous les caractéres
Qu'y marque une légere main.
Elle n'est en rien différente
D'une Glace qui représente,
Et qui laisse perdre l'Objet;
Et contre l'ordre de Nature,
L'Esprit de tous les Corps sujet
En reçoit en soi la figure.

Si ce discours est véritable;
D'où vient donc que l'Entendement,
D'une maniere inconcevable,
Découvre tout en un moment?

Qu'il

Qu'il comprend l'éfet & la cause,
Qu'il sçait prouver tout ce qu'il pose,
Qu'il divise avec netteté,
Et qu'en expliquant sa pensée,
Il reprend sans obscurité
La chose qu'il a désirée ?

D'où vient que sa vaste Science
Embrasse la Terre & les Cieux ?
Qu'il doit toute sa connoissance
A ses efforts laborieux ?
Que d'une promptitude extrême
Il prend au dedans de lui-même
Les armes de la Verité ?
Et qu'il s'en sert avec adresse
Pour combattre la fausseté
Dont il découvre la foiblesse ?

Cette Ame est donc bien diférente
De ces sujets inanimés
Qui souffrent la marque agissante
Des Caracteres imprimés :
Ce n'est pas que l'objet sensible
Dont le Corps la rend susceptible,
Ne précede son action,
Et que par quelque simpathie
Il ne fasse une impression
Sur cette plus noble partie.

Ainsi lors que l'on se réveille,
Surpris des raïons du Soleil,
Ou qu'une voix frape l'oreille
Au milieu d'un profond sommeil;
L'Ame aussi-tôt se considere,
Cherche, & trouve en soi l'exemplaire
De ce qu'elle voit par les sens,
Aplique ce parfait Modelle,
Et connoit les objets présens
Par ceux qui sont nés avec elle.

## CHAPITRE V.

SI l'Esprit n'est point semblable au Papier qui reçoit toutes sortes de caracteres sans agir de lui-même ; s'il n'est pas sujet à recevoir l'impression des Especes qu'envoient les Corps, mais ne se sert que de ses propres connoissances pour juger des objets ; & si ces objets provoquent seulement les sens, qui réveillent la vigueur de l'Ame, afin qu'elle agisse sur eux, & qu'elle ramasse en même tems toutes les figures qu'elle laisse reposer en elle-même ; avec combien plus de raison doit-on croire qu'une Intelligence tout-à-fait séparée de la matiere par la simplicité de son Etre, n'emprunte point le sécours des choses extérieures pour juger de leurs formes ?

Ne voions-nous pas que la Nature à donné diverses sortes de Perfections à des Créatures diférentes ? Les Animaux immobiles, comme les Huîtres, & tant d'autres Poissons qui ne se nourrissent que des Conques ausquelles ils

ils sont toûjours attachés, n'ont eu pour leur partage que le sentiment sans aucune connoissance. Ceux à qui le mouvement est naturel, & dans lesquels on voit un instinct particulier qui leur fait, ou fuïr, ou désirer les choses, ont outre cela l'Imagination. La Raison ne se trouve qu'en la Nature humaine, comme l'Intelligence ne se rencontre que dans l'Essence Divine. C'est pourquoi cette derniere connoissance est plus parfaite que toutes les autres, parce que non seulement elle s'étend sur elle-même pour se concevoir; mais encore elle comprend tout ce que ses premieres qualités ont de propre.

Que seroit-ce si les Sens & l'Imagination venoient à contredire la Raison, & lui soûtenir que ce qu'elle considere comme universel, n'est en éfet qu'une chimere? parce qu'une chose sensible & sujete à l'Imagination ne sçauroit être universelle, & que si le jugement de la Raison pouvoit être véritable, il n'y auroit rien de sensible & de particulier; & que puis qu'elle reconnoît elle-même, que plusieurs choses sont soû-

soûmises à ces deux Puissances, il faut qu'elle se trompe lors qu'elle considére comme universel un Etre sensible & particulier.

Si cependant la Raison leur répondoit qu'elle voit d'une maniere universelle toutes les choses sensibles, & qui se peuvent imaginer, & que la foiblesse des Sens & de l'Imagination les empêche d'arriver à cette façon de connoître & de passer plus avant que les Especes & les Images corporelles, & qu'il faut porter un jugement plus solide & plus juste de toutes les choses dont on veut parler.

Les Hommes ausquels la puissance de raisonner, de sentir, & d'imaginer, est naturelle, n'embrasseroient-ils pas en cette dispute le parti de la Raison? Cependant le raisonnement humain, fait à l'égard de l'Intelligence Divine, ce que les Sens & l'Imagination feroient à l'égard de la Raison, lors qu'il croit que Dieu ne peut connoître les choses futures d'une autre maniere que la Raison humaine se les figure elle-même.

Voici comme vous raisonnez. Si les choses ne sont pas certaines & nécessaires

cessaires dans leur évenement, Dieu ne sçauroit prévoir qu'elles arriveront assurément, & par conséquent il n'y a point de Préscience; ou si nous en admettons une, il faut en même tems admettre une nécessité générale qui contraigne toutes les actions des Hommes, & qui les mette tous également dans l'impuissance de rien faire de libre & de volontaire.

Si nous étions aussi-bien participans du jugement de la premiere Intelligence que nous le sommes de celui de la Raison, comme nous estimons qu'il faut que les Sens & l'Imagination cedent entierement à la Raison, qui les surpasse en noblesse: Ainsi nous croirions que la Raison devroit être soûmise à l'Intelligence Divine.

Efforçons-nous donc, autant que notre foiblesse le peut permettre, de nous élever jusques à cette premiere connoissance, & notre Esprit y remarquera ce qu'il ne découvre pas en lui-même; à sçavoir, que ce qui n'a pas un évenement nécessaire, ne laisse pas néanmoins d'être l'objet d'une Préscience certaine & determinée, & que

cette

cette Préscience n'est pas une conjecture trompeuse, mais une Science simple, & qui ne peut recevoir de limites.

QUe dans tout ce vaste Univers
L'Architecte de la Nature
A formé d'Animax divers,
Et de diférente figure!

Ceux-là par replis animés
Rampent toûjours sur la poussiere,
Et laissent leurs Corps imprimés
En leur sinüeuse carriere.

Ceux-ci fendent le vent & l'air
D'une aîle légere & rapide,
Et pénétrent comme un éclair
Par tout où leur instinct les guide.

D'autres paissent dans les Vallons,
Enfoncent les molles Arenes,
Passent les Côteaux & les Monts,
Les Prés, les Forêts, & les Plaines.

Mais Dieu créant les Animaux
D'une forme si diférente,
En un point les a fait égaux,
Ils ont tous la tête penchante.

L'Homme la porte droite & regarde les Cieux,
Dignes seuls d'occuper les désirs, & les yeux
De celui qui leur doit sa plus noble naissance;
S'il vous reste quelque raison,
Songez que cette diférence
Vous est une grande leçon.

Il ne vous suffit pas d'avoir les yeux dressez
Vers cet heureux séjour pour lequel vous naissez;
L'Esprit doit imiter le Corps en sa posture,
Si ce n'est qu'il veüille en éfet
Changer avec lui de nature,
Et de Roi, devenir sujet.

## CHAPITRE VI.

PUis que nous ne connoissons pas les choses, selon la vertu de leur nature, mais selon celle de notre entendement; considérons à présent autant que notre foiblesse le pourra permettre, ce que c'est que la Nature Divine, afin qu'en suite nous puissions concevoir à notre maniere quelle est la perfection de sa Science.

Tous ceux qui parlent raisonnablement de Dieu, disent qu'il est Eternel. Examinons donc ce que c'est que l'Eternité, parce qu'elle nous fera connoître sa Nature & sa Science.

*L'Eternité n'est autre chose que la joüissance parfaite, & sans succession, d'une vie qui ne finira jamais.*

Ceci

Ceci se pourra facilement voir par la comparaison des choses temporelles, d'autant que ce qui vit dans le Tems, va du Passé au Présént, & du Présent au Futur. Il n'y a rien dans son cours qui puisse embrasser tout à la fois l'espace de sa vie; mais il n'a pas encore atteint le lendemain, qu'il a déjà laissé perdre le jour précedent; & les Hommes même ne vivent que dans ce petit moment, qui passe si vîte qu'ils ne peuvent s'en apercevoir.

Ainsi quand toutes les choses qui sont sujetes à l'empire du Tems, n'auroient ni commencement ni fin, comme Aristote l'a crû du Monde, & quand leur durée se mesureroit par l'infinité des Siécles; on ne pourroit pas néanmoins dire qu'elles fussent éternelles, parce qu'elles ne joüiroient pas tout à la fois de cette durée infinie, que le Passé leur seroit échapé, & qu'elles ne posséderoient pas encore le Futur.

Ce qui comprend donc sans sucession toute la plénitude d'une vie sans fin, à qui rien de l'avenir ne manque, & pour qui le Passé ne s'écoule jamais, est

est véritablement éternel, est toûjours présent à soi-même, y trouve sa Béatitude, & voit sans aucune erreur tous les momens des Siécles passés & futurs. D'où vient que ceux-là se trompent, qui se fondant sur l'opinion de Platon, qui dit que le Monde n'a point eu de commencement, & n'aura jamais de fin, le croient pour ce sujet éternel, aussi-bien que Dieu; car il y a bien de la différence entre avoir une durée sans limites (ce que ce Philosophe accorde au Monde) & avoir une durée infinie & qui soit toûjours présente (ce que nous voions clairement être propre à Dieu, qui n'est pas plus ancien que les choses qu'il a créées par le nombre des années, mais par la proprieté de sa nature toute simple.) Or comme il arrive que le mouvement infini des choses temporelles s'efforçant d'imiter l'état toûjours présent de cette vie tout-à-fait immobile, ne peut l'égaler, à cause de sa trop grande diférence; il faut nécessairement qu'il dégenere de la perfection de cette immobilité dans l'imperfection du mouvement, & que

ne pouvant avoir une durée toûjours présente, il s'étende & se divise lui-même en la suite infinie du Tems à venir, & des Siécles passés; & que comme il ne peut avoir tout à la fois la plénitude de sa vie, il tâche en quelque maniere d'être toûjours, en contrefaisant autant qu'il peut, ce qu'il ne sçauroit parfaitement exprimer, & qu'il se serve à ce dessein de la présence de quelques momens qui s'évanoüissent à l'instant qu'ils paroissent.

D'autant néanmoins que cette présence passagere a quelques foibles traits de celle qui demeure toûjours: il arrive que les yeux de notre Esprit se trompent quelques fois dans le discernement qu'ils en veulent faire, se figurant que l'une & l'autre ne sont qu'une même chose.

Cependant cette présence qui les abuse de son aparence, est contrainte de suivre le chemin que lui marque la suite des Tems, & de passer dans un mouvement continuel la vie qu'elle ne sçauroit posséder tout à la fois, & dans l'immobilité.

C'est

C'eſt pourquoi ſi nous voulons donner aux choſes des noms qui leur ſoient propres, nous dirons avec Platon, que la Nature Divine eſt éternelle, & que le Monde eſt perpétuel. Ainſi l'Eſprit ne comprenant les choſes qui lui ſont ſoûmiſes que ſelon ſa nature, & cette premiere Eſſence étant éternelle & ſans viciſſitude, il faut que ſa ſcience ne ſoit point ſujete au mouvement des Tems, & que demeurant toûjours dans une ſimplicité parfaite, elle embraſſe par l'étenduë de ſa connoiſſance l'eſpace infini du Paſſé & du Futur, ſe rendant les choſes préſentes par cette maniere de connoître ſi pure & ſi parfaite. Et par conſéquent ſi vous examinez ce que c'eſt que la Préſcience Divine, vous direz que ce n'eſt pas une Prévifion ; mais une connoiſſance des choſes toûjours préſentes : d'où vient qu'on ne la nomme pas Prévoiance, mais Providence ; parce qu'étant entierement ſéparée des choſes inférieures, elle les voit de loin, & comme d'une Montagne beaucoup élevée au deſſus du reſte de l'Univers.

Voudriez-

Voudriez-vous après cela que la Lumiere Divine rendît nécessaires toutes les choses qu'elle découvre ? La connoissance des Hommes leur ôte-t-elle la liberté ? Ce que vous regardez cesse-t-il d'être libre, & perd-il par votre vûë quelque avantage qu'il ait reçu de la Nature ? Si vous comparez équitablement la connoissance Divine avec la connoissance Humaine, vous avoüerez que comme votre Esprit limité voit quelque chose présente dans le Tems ; ainsi l'Intelligence Eternelle, qui ne peut être bornée par la suite du Tems, connoît toutes choses, & se les rend toûjours présentes par sa connoissance.

C'est pourquoi cette Préscience ne change point la nature, ni la proprieté des choses qu'elle voit présentement, & dans son éternité, comme elles seront un jour ; ce qu'elle fait sans confondre les especes des Créatures qu'elle voit présentes, en sorte qu'elle aperçoit d'un seul & d'un simple régard tout ce qui doit arriver, ou nécessairement, ou librement. C'est ainsi que lors que vous voiez en même tems

un

un Homme qui marche sur la Terre, & le Soleil qui se leve dans le Ciel; vous jugez en un clin d'œil que le mouvement de l'un est libre, & que celui de l'autre est nécessaire. Il est donc vrai de la même sorte, que la vûë de Dieu n'altere point la qualité des choses qui sont présentes à son égard, quoi que futures à l'égard du tems, & qu'il n'a point une simple conjecture de l'évenement des choses, mais une connoissance véritable, lors qu'il sçait que ce qui n'arrivera pas avec nécessité, doit néanmoins arriver comme il l'a prévu.

Si vous me dites encore une fois qu'il est toûjours impossible que ce que Dieu a prévu n'arrive pas, & qu'ainsi ce qui doit arriver devant nécessairement être, je serai enfin contrainte de recevoir ce nom de Nécessité que j'ai rejetté jusques ici. Je vous avoüerai librement une chose dont la vérité se trouve très-solidement apuiée, mais que l'on n'est pas capable de comprendre, si l'on ne pénétre dans les mystères les plus cachés de la Science Divine: C'est que toutes les choses
sont

font en même tems, & nécessaires, & libres; Nécessaires, quand on les regarde en la connoissance de Dieu; Libres, quand on les considére en leur propre nature; parce qu'il y a deux sortes de Nécessités, l'une simple, & l'autre conditionnée. La premiere se pourra concevoir, si je dis qu'il faut que tous les Hommes meurent; La seconde, si j'asseure qu'il faut nécessairement qu'une Personne se promene lors que je la vois effectivement en cette action; d'autant qu'une chose que je vois sans erreur, ne sçauroit être autrement que je me la figure, quoique néanmoins elle n'emporte pas avec soi une nécessité simple & tout-à-fait absoluë, parce que ce n'est pas la Nature qui la produit, mais la seule circonstance, puis qu'aucune nécessité ne contraint de marcher celui qui marche librement, bien qu'en éfet il soit nécessaire qu'il soit en ce mouvement lors qu'il se promene.

Ainsi lors que la Providence Divine regarde une chose présente, il faut nécessairement qu'elle soit, quoi que son existence ne soit pas absolument & simplement nécessaire: Or il est certain

certain que tout ce que nous devons faire de libre à l'avenir, est présent à Dieu. Si je le considére par raport à la connoissance Divine, il est nécessaire d'une nécessité conditionnée; & si je le regarde en lui-même, il ne dégenere point de la liberté simple de sa propre nature. Toutes les choses donc que Dieu prévoit, arrivent asseurément, sans que celles qui partent de notre Libre-Arbitre se puissent exempter de cette certitude, & qu'elles perdent pour cela cet avantage qui leur est particulier, puis qu'avant qu'elles fussent, elles pouvoient ne pas être.

Mais que nous sert, me direz-vous, d'avoir une liberté? si la connoissance de Dieu marque les évenemens de nos actions avec autant de contrainte que la nécessité la plus rigoureuse du monde pourroit faire.

Je vous répondrai que cette maniere dont Dieu connoît les choses, met entre vos actions & celles qui sont absolument nécessaires, la diférence qui se trouve entre le mouvement d'un Homme, & le cours du Soleil, qui

ſont tous deux néceſſaires lors qu'ils ſe font, quoi que l'un fût très-libre auparavant, & que l'autre ne l'eût jamais été.

C'eſt de cette ſorte que toutes les choſes qui ſont préſentes à Dieu, ſont infailliblement, & que néanmoins les unes ſont produites par la néceſſité ſeule, & les autres par une cauſe libre. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai dit que ce qui devroit être conſidéré comme néceſſaire en la connoiſſance Divine, étoit libre dans ſa nature, de même que tout ce qui eſt ſenſible, eſt univerſel au jugement de la Raiſon, & particulier en ſa nature.

Mais quoi, me direz-vous, s'il eſt en mon pouvoir de changer de volonté, je tromperai la Providence Divine par mon changement, & je rendrai ſa connoiſſance inutile. Je vous répondrai là deſſus, que vous pouvez prendre de nouvelles réſolutions; mais que cette éternelle Vérité toûjours préſente à vos deſſeins les plus éloignés, ſçachant que vous le pouvez, & connoiſſant en même tems ſi vous le ferez: il eſt impoſſible que vous

évitiez la Préſcience de Dieu, non plus que vous ne vous ſçauriez empêcher d'être vû par un œil extrêmement vif & perçant, quoi que vous vous mettiez librement en toutes ſortes de poſtures.

Mais quoi, me répondrez-vous, changerai-je ſelon mon caprice cette Préſcience immuable ? & lors que je prendrai de nouveaux deſſeins, l'obligerai-je de s'en former de nouvelles idées ? Non, ſans doute, puis que l'Intelligence Divine ſe repréſente tout à la fois les choſes futures, & qu'elle les ramaſſe toutes enſemble dans ſa connoiſſance, qui n'agit pas ſucceſſivement comme vous vous l'imaginez ; mais qui prévient & qui voit d'un ſimple régard tous vos changemens, ce qu'elle tient d'elle-même, & non pas de l'évenement des choſes futures : d'où je pourrai facilement répondre à l'objection que vous m'avez déjà faite, ſçavoir, que ce ſeroit une choſe déraiſonnable, que de prétendre que nos actions fuſſent la cauſe de la Science Divine ; car l'étenduë infinie de cette connoiſſance embraſſant tout, & ſe le rendant

rendant présent en même tems, elle donne la Loi généralement à toutes choses, & ne la peut recevoir d'aucune.

Cela étant ainsi, la liberté de l'Homme n'est point affoiblie par la Présçience Divine : Les Loix ne peuvent être injustes, en proposant des peines ou des récompenses à ceux qui font leurs actions volontairement ; Dieu voit du haut du Ciel tout ce que nous faisons ; & l'éternité de sa connoissance asseurée concourt à l'évenement de nos actions, en récompensant celles des Bons, & en punissant celles des Méchans. Enfin l'espérance que nous avons en la puissance de Dieu n'est pas inutile ; & les Prieres que nous lui faisons ne manquent jamais d'être efficaces lors qu'elles sont justes.

*Fuiez donc le Vice, aimez la Vertu ; ne formez jamais en votre Esprit que des désirs équitables ; & n'offrez au Ciel que des Prieres pleines d'humilité. Vous avez une étroite obligation d'être vertueux, si vous la voulez réconnoître, puis que vous faites vos actions devant les yeux d'un Juge, à qui rien ne peut être caché.*

FIN.

